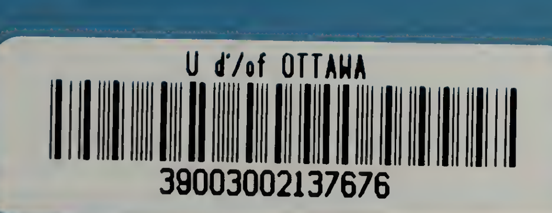


2|6|70

ARC-EN-CIEL

ET

SOURCIL-ROUGE

ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à **3** fr. **50** le volume.

Richard Wagner, 3e mille	1 vol.
Zo'har, 24e mille	1 vol.
Lesbia, 8e mille	1 vol.
La première maîtresse, 22e mille	1 vol.
Grande-Maguet, 9e mille	1 vol.
Le confessionnal, 3e mille	1 vol.
La femme-enfant, 11e mille	1 vol.
Poésies complètes, 2e mille	3 vol.
La messe rose, 3e mille	1 vol.
La maison de la vieille, 8e mille	1 vol.
La grive des vignes (poésie), 2e mille	1 vol.
Rue des Filles-Dieu 56, 4e mille	1 vol.
Gog, 5e mille	2 vol.
L'art du théatre, 1re année, 1895	1 vol.
L'art du théatre, 2e année, 1896	1 vol.
Arc-en-Ciel et Sourcil-Rouge	1 vol.

Châteauroux — Typ. et Stéréot. A. Majesté et L. Bouchardeau.

ARC-EN-CIEL

ET

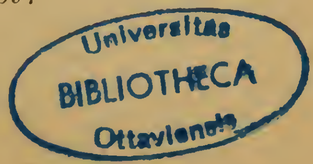
SOURCIL-ROUGE

PAR

CATULLE MENDÈS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1897



Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur Hollande numérotés à la presse.

I

On les voyait dans toutes les fêtes foraines. Charles, dit Sourcil-Rouge à cause de la touffe de poils presque pourpre qu'il avait sur l'œil gauche, était à la fois clown et hercule ; Césarine, dite Arc-en-Ciel à cause de sa jupe de gaze, loque de toutes les couleurs, était danseuse de corde. Ils n'avaient ni tente ni baraque ; c'était entre quatre pieux plantés en terre et reliés de torsades qui furent sans doute des cordons de sonnette, que, devant les cafés ou les débits de liqueurs, il soulevait des poids, portait sur la nuque une barre de fer alourdie à droite et à gauche d'un

boulet de canon, ou bien, lié sur une chaise par quatre spectateurs, s'évadait des nœuds et des replis avec une souplesse de serpent qui glisse, et qu'elle allait, venait, feignait de choir, se relevait, à six pieds du sol, sans balancier, un tambour de basque au-dessus de sa tête sonnant d'un frisson de pouce. Spectacle peu rare. N'importe, Sourcil-Rouge, pas plus de trente ans, face bestiale aux larges lippes, au nez qui s'écrase, sans menton ni front, comme tassée entre le roux des cheveux frisant court et le roux de la courte barbe drue, était, renflant ses beaux bras gras et blancs, nus, si robuste et mâle garçon en son maillot de coton rosâtre couleur de chair pas propre, en son caleçon de velours grenat dépailleté d'or que ceinturait une étoffe rouge au bout toujours pendant, et Arc-en-Ciel, énorme fille, entignassée de copeaux d'ébène, fardée de brique sur le sang des grosses joues, haussait une si belle gorge hors du corsage de

satin jaune qui craque, et lançait, posée d'un seul pied à la corde, une si forte et ferme jambe hors du prisme troué de la jupe, que les gros sous et les petites pièces blanches pleuvaient sur le tapis.

Qu'est-ce que c'était que ces deux êtres ? d'où venaient-ils ? où allaient-ils ? Les autres forains, vaguement, savaient que Charles avait été garçon d'abattoir dans une ville du Midi. Fameux déjà par la force dont, d'un coup de poing entre les deux cornes, il étourdissait un bœuf ; une fois, dans une frairie, il avait, amateur sincère, tombé trois lutteurs ; le patron des luttes l'engagea. Traversant un village, il vit au bord de l'eau Césarine qui battait le linge, croupe énorme, secouée. La connaissance fut vite faite. En même temps que blanchisseuse, c'était, bien qu'elle n'eût que seize ans, une espèce de filasse, mal vue dans le village, qui, les dimanches, sans être gagée, servait à boire aux

ivrognes de l'auberge, pour le plaisir, et pour l'argent. Il l'emmena de fête en fête. Elle apprit à danser sur la corde, à jouer du tambour de basque. Bientôt ils lâchèrent le patron des lutteurs, travaillèrent pour leur compte, firent de bonnes affaires. Il n'était point rare que, après quelques séances, ils eussent vingt, vingt-cinq, trente francs dans la sacoche de cuir ; alors il disait : « En voilà assez, allons-nous-en », car il n'en pouvait plus, rompu, suant, gardant dans tous ses membres la gonflaison essoufflée des efforts. Elle aurait voulu qu'il travaillât encore, parce qu'elle aimait à manger de bonnes choses, à se saouler de vin extra, et parce que ça l'amusait d'acheter des rubans et des galons dont elle se faisait des nœuds dans les cheveux, des ceintures et des jarretières. Enfin, ils s'en allaient. C'était, dans les guinguettes, des bombances achevées en saouleries ; l'hôtellerie où ils s'annuitaient sonnait

toute la nuit, en toutes ses murailles de bois, de cris, de coups et de meubles qu'on renverse.

Car ils s'aimaient furieusement. Lui, surtout, il l'aimait. Brute éprise d'une brute. Sa force à assommer les bœufs, à tomber les lutteurs, à soulever les poids, s'employait normalement, et ardemment, en sa passion pour cette superbe créature, bestiale comme les bêtes de l'abattoir, forte comme les arpins de la baraque, lourde comme les boulets de canon. En outre, jaloux d'elle, avec rage, la voulant pour soi seul, avec les grondements, quand on s'approchait d'elle, d'un lion dans la viande qu'il mange. Si elle s'était frottée à quelqu'un de la banque, il levait son poing droit, ce poing terrible ! « Tu ne mourras que de ma main ! » Elle n'avait pas peur, elle haussait l'épaule. « Tu ne mourras que de ma main ! » Mais, aussi, il était très doux pour elle. Souvent, après l'avoir secouée et

rompue, il la laissait tout à coup, et se mettait à pleurer comme un enfant, de la douceur qu'elle fût là. Il y avait, infinie, une humble tendresse dans la sauvage violence de son amour. Il lui arrivait de se lever de grand matin et, pendant qu'elle dormait encore, d'aller dans les champs, autour de l'auberge, ramasser des fleurs et des herbes qu'il apportait sur le lit, qu'il y répandait çà et là, et dont il la réveillait en lui chatouillant le nez et les lèvres.

II

Ils disparurent ; la fête où ils avaient planté leurs pieux s'acheva sans qu'on les revît. Cette soudaine absence eut ceci de notable qu'elle coïncida avec un horrible crime commis dans la contrée : un très vieux paysan, que l'on disait fort riche, thésauriseur d'écus gagnés par soixante ans de labeur, et qui vivait seul avec une seule domestique presque aussi vieille que lui, fut trouvé mort, un matin, dans la cour de la ferme, près de la mare, le crâne broyé comme d'un très lourd poids, non loin de là la servante étendue sur le dos, des trous de doigts à la gorge et au cou.

Et, dans l'habitation, défoncés, arrachés, tous les bahuts, tous les tiroirs étaient vides. Le vol, comme on dit, avait dû être le mobile du crime. Une enquête ouverte, les soupçons se portèrent, naturellement, sur les deux forains, l'hercule et la danseuse de corde, qui ne se montraient plus. Mais ce fut vainement qu'on les rechercha. Après beaucoup de témoins entendus, et quelques chemineaux arrêtés, puis relâchés, le bruit du crime peu à peu s'éteignit et, les magistrats découragés, l'affaire fut classée.

Beaucoup de mois se passèrent.

C'était, non seulement dans le pays ensanglanté par le double meurtre, mais parmi les forains errants, l'oubli presque total de cette ancienne histoire.

Un soir, à la fête de Saint-Cloud, au moment même où le directeur du Cirque des Singes, tout en criant : « Entrez ! entrez ! suivez le monde ! » lançait, selon la néces-

sité de la parade, le pied vers le derrière de son pitre, il n'acheva point ce mouvement falot et, à voix basse :

— Dis donc ?

— Quoi ? demanda le pitre.

— Là, regarde, derrière ces trois soldats.

— Eh bien ?

— Ce monsieur et cette dame.

— Où ?

— Derrière les soldats, je te dis.

— Ah ! bon ! La dame a un grand chapeau avec une plume rouge ?

— Juste.

— Après ?

— Tu ne les reconnais pas ?

— Attendez donc !

— Tu y es !

— Sourcil-Rouge ?

— Juste.

— Et Arc-en-Ciel ?

— Parfaitement.

— Mince ! Ils ont dû en gagner de l'argent, pour être mis comme ça !

Ce colloque fut interrompu par Charles et Césarine eux-mêmes qui montaient l'escalier de la baraque, s'avançaient vers la table-contrôle, lui en veston marron, tout neuf, elle en robe de soie à raies roses et vertes ; et Charles dit glorieusement : « Deux premières ! des chaises ! » Puis, parmi l'ébahissement, ils s'esclaffèrent, les mains aux cuisses : « Mais oui ! mais oui ! C'est nous ! On ne reconnaît donc pas les camarades ? » Et, dans le brouhaha, pendant que sonnaient les cornets à piston et les clarinettes, et que commençaient à monter les spectateurs, ils expliquèrent les choses. Charles ayant hérité de son oncle, qui était boucher à Castelnau-magnoac, ils avaient quitté la banque. C'est fatigant, à la fin, de lever des poids et de danser sur la corde. Ils s'étaient mariés, avaient acheté un fonds de magasin de nou-

veautés à Orléans, et leur commerce allait à merveille. Mais, parce qu'on est riche, ce n'est pas une raison pour avoir de la fierté, ils avaient voulu revoir les amis d'autrefois ; ils resteraient à Saint-Cloud pendant toute la fête. « Et, vous savez, on ne s'embètera pas avec nous, puisque nous avons de l'argent ! » Félicitations, poignées de mains, embrassades. Poussés par le flot populaire, ils entrèrent dans la baraque, où, pareils à d'anciens acteurs spectateurs à leur tour dans leur théâtre de naguère, ils applaudirent généreusement les clowns, les chiens et les singes.

Ce soir-là, les jours suivants, les gens de la banque eurent de quoi se divertir. Déjeuners avant la première parade ; soupers après qu'on avait éteint les quinquets et noué les toiles peintes des baraques. C'était un concert d'enthousiasmes autour de Sourcil-Rouge et d'Arc-en-Ciel, qui, bourgeois, ne dédai-

gnaient pas les forains et leur payaient à boire. Même le jeune et beau dompteur d'une petite ménagerie, à qui l'audace de son métier conférait quelque aristocratie parmi la populace des montreurs de phénomènes empaillés et des teneurs de jeu de massacre, daigna se mêler aux réjouissances, riant avec Charles, s'asseyant à côté de Césarine, qui se tordait des choses drôles qu'il lui pouffait dans l'oreille.

Mais il y avait des personnes qui, tout en acceptant à boire, ne s'accordaient pas à la confiance générale. Plus d'un se rappelait le fermier assommé, la servante étranglée. Peut-être même quelque montreur de géant dont la baraque était peu achalandée, alla-t-il jusqu'à communiquer ses soupçons au commissaire de police ? Quelquefois, au moment où dans l'arrière-salle du marchand de vin on rigolait le plus, il y avait des chuchotements vers les amphitryons. Mais Sourcil-Rouge n'en-

tendait rien ; engraissé, fier, heureux, tout occupé de voir rire sa chère Arc-en-Ciel si contente de s'épanouir en son triomphe. Plus que jamais il l'adorait d'un amour rude et tendre, violent et soumis. Après quelques mois de voyage, ou de fuite, elle avait voulu, prise de la nostalgie du vagabondage, ou pour les humilier peut-être, revoir les compagnons de son ancienne misère. Il n'avait pas dit non. Tout ce qu'elle exigeait, il y consentait, pourvu qu'elle ne donnât rien à aucun autre de ce qu'il aimait en elle (« Tu sais, tu ne mourras que de ma main, je te le dis ! — Bah ! bah ! »), et qu'elle prît plaisir à le donner, tout, à lui seul.

Une fois qu'on soupait, tout le monde gris, dans la salle de quarante couverts, le pitre du Cirque des Singes, petit homme chétif, malingre, furtif, haineux, se leva, s'approcha de Charles et lui dit à l'oreille :

— Sourcil-Rouge ?

— Hein ?

— Tu es saoul ?

— Non.

— Tu es sûr ?

— Je te le dis.

— Alors...

— Quoi ?

— Écoute un peu, sans avoir l'air.

— Vas-y.

— Ta femme .

— Eh bien ?

— Où est-elle ?

— Hé ! dit Charles en éclatant de rire, elle est là, au bout de la table.

— Regarde.

— Nom de nom !...

Il n'avait vu qu'une chaise vide.

— Partie depuis un quart d'heure. Si tu veux, reprit le pitre, je te dirai où elle est.

— Où elle est !

— Et avec qui elle est.

— Avec qui ?

— Avec le dompteur.

— Sacré nom de !...

— Ne crie pas. Ne fais semblant de rien. Je te mènerai. Je sais où ils vont. Ils y vont tous les soirs, quand tu es gris.

Les deux hommes sortirent de la salle sans être remarqués dans le tumulte des ivrognerie.

En descendant l'escalier, en traversant la place, en longeant l'allée où les baraques éteintes formaient une double rangée d'étranges formes blanchâtres, Sourcil-Rouge, les poings serrés, les dents grinçantes, murmurait : « Oh ! si elle a fait ça ! si elle a fait ça ! »

— Tais-toi donc. Pas de bruit. Ils entendraient, ils fileraient. C'est derrière le Concert Tunisien. Passe devant.

Sourcil-Rouge et le pitre derrière lui se glissèrent entre un double frôlement de toile. Ils avançaient lentement...

Un abominable juron creva la nuit ! Charles avait vu, là, sur le banc, derrière le Concert, Césarine avec le dompteur.

Celui-ci, vite debout, s'échappa, disparut.

— Va ! va ! cria Sourcil-Rouge, tu peux filer, je ne t'en veux pas, à toi. Mais, elle, elle !

Il se rua.

Son corsage et sa jupe ramassés entre ses bras croisés, elle fuyait, courbée, le dos rond, sans rien dire, sous la peur du coup. Il criait : « Va ! va ! je te rattraperai. Tu ne mourras que de ma main ! » Il faillit l'empoigner derrière la roulotte de Prudence. Elle se baissa, passa entre les roues, se heurta le front aux planches d'un tir, traversa la grande allée vers un restaurant où il y avait à quelques fenêtres de la lumière, cria enfin : « Au secours ! au secours ! à l'aide ! venez ! » Mais il l'avait devancée et se tenait devant elle, les deux poings en

l'air, qui vont retomber. Elle chut sur les genoux, lâchant le corsage et la jupe. Elle sentait planer dans ces deux poings l'inévitable mort. Elle savait l'impossibilité que son crâne, s'ils tombaient, n'en fût point rompu. Embrassant les jambes de Charles, elle balbutiait, dodelinante :

— Ce n'est pas vrai... tu te trompes... je t'expliquerai... c'était la première fois... Ce n'est pas vrai... laisse-moi te dire...

Lui, la surplombant :

— Tu as fait ça ! Tu as fait ça !

Et sûr de la vengeance, en l'effrayant contentement de la vengeance sûre, il en savourait le famélique retardement, comme le tigre des cages regarde la viande et ne mange pas tout de suite.

Enfin :

— Je te l'avais bien dit, canaille ! que tu ne mourrais que de... !

— Ce ne sera pas ce coup-ci, tout de

même ! dit-elle en se renversant sous la chute des poings évités.

— Hein ? quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? hurla Sourcil-Rouge.

Six hommes l'enveloppaient, l'empoignaient, l'immobilisaient ; deux gendarmes, et des gens, le chapeau haut de forme sur l'oreille, avec de grosses cannes dans la main

— Ça y est !

— Pris !

— Nous le tenons !

— Bouge pas !

— Les cabriolets !

Deux autres gendarmes, venus d'un autre côté, s'étaient emparés d'Arc-en-Ciel. Sourcil-Rouge comprit tout de suite. C'était à cause du crime dans la cour de la ferme. La police, enfin, avait réussi à trouver leurs traces, ou bien quelqu'un parmi les forains, malin et canaille, les avait dénoncés. D'ailleurs, ça revenait au même. Pris, tous les

deux. Fini de rire. La prison, les assises, la prison encore et la Nouvelle, ou la guillotine...

Mais, à présent, tandis qu'on les emmenait, un peu loin l'un de l'autre, il songeait à peine, les mains nouées derrière le dos, la tête d'une épaule à l'autre ballante, à la cellule, aux juges, à la bascule, au couperet. Son unique désespoir, son unique enragement, c'était qu'il n'avait pas eu le temps de l'assommer, la gueuse ! Et il marchait lourdement, docilement, toutes les veines gonflées de l'inutile possibilité de tuer. Près d'entrer dans le poste, elle se retourna, et, riant d'une folie haineuse : « Ça t'embête, hein ? dit-elle ; comme ça, tu ne peux pas... — On verra, grogna-t-il, à la Nouvelle. » Et, poussés, ils entrèrent dans le poste, où le commissaire de police félicita les agents d'une si bonne prise.

III

Ce fut dans la petite ville voisine du lieu où fut commis le crime qu'on instruisit leur procès. Nul doute possible. Une gauleuse d'oies, rentrant ses bêtes, les avait vus, le soir, rôder autour de la ferme ; des maraîchers qui, du petit café d'une bourgade, revenaient chez eux par le chemin le long de l'eau, se rappelèrent un homme et une femme qui sortaient de la ferme avec des paquets sur le dos. D'autres preuves : l'enrichissement subit des deux forains, qui avaient acheté à Orléans un fonds de magasin de nouveautés, et l'argent dépensé en

noces avec leurs anciens camarades dans les restaurants de Saint-Cloud. Au reste, les assassins ne niaient pas. Ils avouèrent qu'entrés dans la ferme sous le prétexte de demander, passants fatigués, un pichet de cidre, ils avaient empoigné le vieux, l'avaient tiré, entraîné, renversé près de la mare; Césarine le maintenait à terre, les deux genoux aux épaules, pendant que Charles lui défonçait le crâne; elle en eut de la cervelle et du sang dans la jupe. Puis, la servante, sur laquelle ils ne comptaient pas, était survenue en hurlant. Il faut achever ce qu'on a commencé. Précipités en même temps, ils l'avaient jetée à terre, sur le dos, et étranglée. Les médecins-experts avaient constaté que les trous dans la gorge et le cou étaient plus larges à droite; ils avaient bien vu; Sourcil-Rouge avait étranglé d'un côté, tandis qu'Arc-en-Ciel étranglait de l'autre. Ensuite, dans la maison, ils avaient volé de

l'argent, des billets de banque, des bijoux, chaînes, montres, boucles de souliers, et aussi les cuivres de la cuisine. Ainsi, les plaidoiries des deux avocats d'office ne pouvaient rien changer à la chose. Condamnation inévitable. Et, si lâche, si odieuse, si féroce apparut la saleté de leur crime commun, qu'ils furent condamnés à mort, tous les deux.

En somme, abomination banale.

Ce qui, durant les brefs débats, parut singulier, ce fut l'attitude des deux coupables. Ils répondaient sans émotion visible, avouaient, avouaient encore, disaient tout ce qu'on voulait leur faire dire, sans regarder le président.

Mais ils se regardaient l'un l'autre, d'une façon étrange. Lui, haineux ; elle, ricaneuse. Il semblait que derrière le drame pour lequel ils mourraient, il y avait entre eux un autre drame, un autre procès, peut-être plus

terrible encore, que chacun d'eux jugeait à sa façon, sans réquisitoire ni plaidoirie. Et le verdict, au lieu de la même épouvante sur leurs deux visages, fit tressaillir sur la face de Sourcil-Rouge de la colère qui n'avait pas peur et sur celle d'Arc-en-Ciel une espèce de contentement qui défie.

Durant les semaines où le condamné attend le dernier réveil, Sourcil-Rouge, tout le jour, allait et venait, les poings aux hanches, en un rythme de bête en cage, sans parler aux gardiens, mangeant à peine, buvant à peine, ne voulant pas jouer aux cartes. Il pensait. Toujours à la même chose. Ce n'était pas de mourir qu'il était, sous son calme apparent, en fureur, c'était de ne pas l'avoir tuée, de ne pas avoir eu le temps de la tuer. Ah ! si les gendarmes étaient arrivés une minute plus tard !... Car il l'avait bien vue, sur le banc, avec le dompteur ! et il ne l'avait pas tuée, il n'avait pas pu la tuer !

Pendant le procès, la probabilité d'être envoyé à la Nouvelle, où il aurait retrouvé Césarine, avait donné de l'espérance à Charles. Il avait formé tout ce lointain projet de se bien conduire, d'obtenir une concession de terrain, de demander qu'on lui rendît sa femme, et, une nuit, de l'assommer, enfin ! Rêve déçu. A mort, tous les deux. Et il avait parfois des soubresauts, qui, un soir, nécessitèrent qu'on lui mît la camisole de force, à la pensée que, puisqu'on guillotine rarement les femmes, elle serait peut-être graciée, elle, tandis qu'on lui couperait le cou, à lui ! Il serait dans la terre, la tête entre les fémurs, tandis que là-bas, dans les villages autour du bagne, elle gourgandinerait avec les forçats. Et, même si on ne la graciait point, il ne serait pas content. Ce n'était pas sous le couperet qu'il aurait voulu qu'elle mourût ! c'était sous son poing qui défonce ou entre ses deux mains

étrangleuses. Voilà ce qu'il aurait voulu, voilà ce qu'il aurait voulu! Mais c'était impossible. Qu'on la graciât ou non, c'était impossible. Il roulait en lui cette pensée, il avait cette seule pensée que, de toute façon, elle ne mourrait pas par lui. Il enviait le bourreau.

Vers la fin d'une nuit, une voix l'appela. Il se mit sur son séant, il regarda les personnes qui étaient autour de son lit.

— Votre recours en grâce n'a pas été accueilli. Prenez courage, Sourcil-Rouge.

Il dit :

— Bon. Ça y est.

Il s'habilla et il leva la tête.

— Et elle ?

On ne lui répondit point.

Dans le presque jour, habillé, il but un verre de rhum, commença de fumer une cigarette. On lui fit, entre des murs rapprochés, rougeâtres jusqu'à sa hanche, jaunes plus

haut, descendre des marches. Quelqu'un, tout noir, lui disait : « Mon fils ! » On l'assit sur une chaise. On lui coupa, à la nuque, les cheveux. Il sentit, entre ses deux épaules, l'acier froid qui s'ouvre et se ferme. On lui lia les mains derrière le dos, on lui lia les chevilles. Se souvint-il qu'on l'attachait presque de la même façon, entre les quatre pieux reliés de torsades, devant les cafés ou les débits de vin? Non. Il ne songeait ni à sa vie, — ni à sa mort. Il songeait qu'elle vivrait ou qu'elle ne mourrait pas par lui. On lui dit de se lever. Il se leva, descendit un escalier encore, suivit, la marche gênée de ficelles, un long couloir entre des formes obscures, silencieuses. Une porte s'ouvrit. Il vit une espèce de charrette attelée de deux chevaux. Dans cette petite ville, — où depuis trente ans on n'avait guillotiné personne, — le lieu des exécutions était assez lointain de la prison. Il fallait y conduire les condamnés en voiture.

— Montez.

Il leva les yeux.

Césarine était là, dans la charrette ! On ne l'avait pas graciée ; elle allait mourir comme lui, avec lui, en même temps que lui !

Ce lui fut une énorme joie, la joie d'un fauve qui mange à sa faim !

Mais elle ne dura point, cette joie. Il n'était pas content, non, pas tout à fait content. Debout près du siège, elle lui tournait le dos. Elle avait le cou nu, plus nu de ses cheveux coupés, et il se souvenait des anciennes morsures en la belle chair grasse de cette nuque — que le dompteur avait mordue aussi ! Les poignets de Charles, derrière son dos, dans les liens, remuèrent. La charrette commençait de rouler, assez vite. Elle traversa une place carrée, bordée de petites maisons, une place blême aux rares arbres, dans la lividité mouillée et froide du matin.

Le prêtre dit : « Mon fils !... »

Il n'entendit pas.

Le prêtre, dans les cahots de la voiture, alla vers Césarine.

— Ma fille, dit-il.

Elle ne parut pas entendre.

La charrette roulait plus vite. On pouvait apercevoir là-bas, plus loin que toutes les maisons, un espace, et, rangée le long des cordes, une foule noire dans le gris vert du matin.

Césarine tourna la tête.

Ils se considérèrent.

Il eut, dans tout son être, une telle expression d'effrénée rage, que, n'ayant pas peur de la mort, elle eut peur de lui, enchaîné. Mais elle haussa l'épaule et ricana avec un air de défi. Elle se sentait en sûreté dans le voisinage du supplice.

La charrette fit halte.

Ce fut lui que, le premier, on fit descendre. Et, entre des hommes qui le tenaient et le

menaient, on l'obligea de se tenir à l'écart. Il ne serait exécuté qu'après Césarine, seulement complice, et femme.

Sous le ciel gris presque partout, qui se rosait, là-bas, à peine, le silence haletant des souffles de la foule convergeait vers la machine rougeâtre et noirâtre entourée de gendarmes, le sabre à l'épaule, vers la machine où luisait, là-haut, comme le croissant clair, dans le matin, d'une abominable lune.

Il ne regarda pas la guillotine, il voyait marcher Césarine, entre les aides, à côté du prêtre.

C'en était fait. Elle lui échappait, elle était sauvée !

Il se tourna vers elle, parmi les gens qui le serraient, ses poignets remuant toujours en l'étroitesse des liens. A quoi pensait-il, que voulait-il, le cou tendu, les épaules tombantes ? Il avait été clown, cet hercule. Mille

fois il s'était évadé des nœuds et des replis où l'attachèrent les spectateurs. Il bondit en avant, une main libre! Avant qu'on l'eût couchée sur la bascule, il était tout près d'Arc-en-Ciel, et, d'un lourd poing tombant' il lui fracassa la tête. Elle chut, le crâne béant, pantelante, puis inerte, morte. « Hein! qu'est-ce que je t'avais dit? » cria Sourcil-Rouge.

Et, après, on fit de lui ce qu'on voulut...



LA NEIGE ET L'AMOUR

LA NEIGE ET L'AMOUR

Les plus vieux furent jeunes, un peu avant les autres, voilà tout ! et il n'y a pas de plus joli plaisir, les jours d'hiver, — hiver de l'autre côté de la fenêtre, hiver en soi, — que, les pieds aux chenets, de choyer en la douceur d'un cœur pas glacé encore les chosettes gaies et tendres de jadis ; c'est comme un réveil, dans leur corbeille, de petits chats joueurs ; on ne les avait donc pas noyés ? pas du tout. Ils sont là, qui remuent et se culbutent, aimables bestioles. On ne saurait toujours évoquer, ménagerie exécrable, les lions et les tigres de la passion dévoratrice

et du désespoir ! D'ailleurs, ils sont méchants aussi, les petits chats; elles avaient des griffes, les amourettes.

Où êtes-vous ? êtes-vous mortes, êtes-vous — chose pire — laides, ayant vieilli, mignonnes camarades d'une heure ancienne, vous, Georgette, car je me rappelle votre nom, toi, Yvonne, car je n'oublierai jamais le tien ? C'est, je pense, l'une de vous qui, l'an passé, jouait le rôle de la commère dans la Revue, là-bas, là-bas, d'un café-concert de banlieue ? Engraissée. Non, ce n'était pas Georgette, surtout ce n'était pas Yvonne. Il ne faut point se reconnaître. Revenons au jour où nous nous rencontrâmes, vers la fin d'un bal à l'Opéra, dans le foyer peu à peu déserté. Inquiet adolescent à qui une pénurie presque parfaite interdit l'espoir des soupers qui coûtent cher et des baisers plus coûteux encore, je m'approchai de vous, bergère des Alpes, avec une houlette de roses,

et Circassienne coiffée de sequins. Ah ! que l'une, brune, était exquise, avec sa bouche trop étroite et trop rouge comme crevée d'hier par la poussée des menues dents qui veulent sortir ; et que l'autre, aux cheveux d'un blond éteint, s'alanguissait mélancoliquement entre les longs bandeaux plaintifs, et attendrissait par la délicatesse un peu longue, dans le corsage tout ouvert, des tout menus seins pâles ; et les deux jupes courtes révélaient la fine et fière sveltesse de quatre jambes gamines. Comment ? parmi tant d'hommes qui soupent dans les restaurants fameux, aucun n'avait songé à les emmener ? Tout de suite, elles me dirent leurs noms, leurs âges. Georgette, seize ans, Yvonne, dix-sept, m'expliquèrent qu'elles étaient les filles d'un menuisier de la banlieue, et que, se destinant à l'état de cocottes, elles avaient, avec l'argent de leurs manteaux d'automne portés au Mont-de-

Piété, loué des costumes pour venir au bal de l'Opéra. Dire qu'elles éprouvèrent une véritable joie quand je leur eus avoué que, poète pauvre, j'étais dans la totale impossibilité de leur offrir un hôtel et deux voitures, je ne l'oserais. Mais quoi ! elles étaient si jeunettes, partant si enclines au désintéressé plaisir, et moi, selon un sonnet resté fameux, j'arborais, en ce temps-là, une si éblouissante chevelure de récent Orphée, que nous nous accommodâmes tout de suite. Elles m'emmèneraient chez elles (« Un peu loin, » dit Georgette), et, dans la chambre où elles couchaient, nous souperions de quelque pâté et de deux bouteilles de champagne achetées en route chez un marchand de vins. Et elles riaient de cet accord. Ah ! les ingénuités vite revenues des jeunes années ! Les pauvres petites, qu'avaient incitées au bal de l'Opéra de viles chimères de soupers lucratifs, n'étaient plus fâchées du tout que leur mau-

vaise ambition fût déçue ; et ma jeunesse plaisait à la leur. Au vestiaire, je fus attristé ; on leur remit, en échange de morceaux de bois numérotés, deux pèlerines de lainage à jour. Grelottement de grêles épaules sous si peu d'étoffe. Je ne pouvais pas déchirer mon pardessus pour leur en donner à chacune une chaude moitié. Bah ! vite ! vite ! En voiture, elles n'auraient pas froid ; et les bûches flamberaient dans la cheminée. Laquelle préférais-je ? Je ne savais. Je crois pourtant que, déjà, je préférais Yvonne, plus frêle, aux délicats seins pâles...

Nous demeurâmes stupéfaits.

Devant nous, au-delà de l'énorme escalier livide de gaz, plus loin que les équipages et les fiacres, plus loin que le brouhaha encore chaud des couples s'évadant, sous le ciel noir, pesant et bas, où sifflaient des passages de rafales fouettantes, tout Paris, éteint, solitaire, morne, était blanc, de l'inexorable

blanc de l'universelle neige. L'hiver, clément, presque tiède toute la journée et toute la soirée, avait soudain, places, boulevards, rues, enveloppé Paris, et le tenait. La bergère des Alpes, indifférente à la vraisemblance que la froidure blanche offrait à son costume, et la Circassienne, coiffée de sequins d'or, peu soucieuse d'une polaire antithèse à son orientalisme, grelottaient, les pauvres, épaules sous le lainage à jour, jambes dans le coton des bas peu opaques. Déjà, honteux de ne leur pouvoir offrir un réconfortant souper dans quelque cabinet particulier, je fus plein d'humiliation à la pensée qu'elles prendraient peut-être des fluxions de poitrine. Ce qui me consolait, — égoïste ! — c'est qu'elles étaient si jolies. Allons, pas de temps à perdre. Je hélai un fiacre passant, un fiacre nocturne, à galerie, revenant de quelque course après l'arrivée matinale à la gare de Lyon ou à la gare d'Orléans. Ce fut une ruée, dans la

voiture, de soies frissantes et de bras menus ! et, à peine m'étais-je assis, très agréablement pressé, entre Yvonne et Georgette, que la Circassienne cria au cocher : « Rue de Chartres, 4. » Le cocher, sous sa houppelande à triple étage gris, se tordit comme quelqu'un qui s'amuse énormément. « Rue de Chartres? à Neuilly? — Oui, dit Yvonne. — Allons! houst! déboulez! en voilà des clients ! » En effet, rue de Chartres, plus loin que l'octroi... Mais, pauvre, je ne l'étais pas à l'excès. Je me souvins que j'avais dix-huit francs. « Voyons, dis-je, conduisez-nous. — Combien me donnerez-vous? — Dix francs. — D'avance ? — Pourquoi d'avance ? — Parce que... Enfin, c'est comme ça, d'avance. — Voici », dis-je. Le cocher, encore que ravi, m'injuria, monta sur son siège ; et, après qu'il eut employé presque un quart d'heure à croiser sa houppelande, à en relever le collet, il dit : « Hop ! » Nous partîmes.

Il ne faisait pas très froid dans le fiacre. Bientôt même, une très douce tiédeur l'emplit, entre les vitres fermées, à cause de nos trois souffles qui mettaient au verre des buées pareilles à des baisers éparpillés et répandus, à cause surtout de ces émanations délicieusement écœurantes de la chair féminine qui, longtemps secouée et exaspérée par la marche et la danse, d'abord se resserre à la froidure qui l'enlace, puis, défroidie, sue, pore à pore, sa sexualité accumulée qui s'épanouit toute. Georgette, de peur de quelque rhume, se serrait contre moi ; mais, de l'autre côté, contre moi, je serrais Yvonne. Oui, oui, certainement, c'était Yvonne que je préférais, d'une sorte d'instinct ; je ne faisais pas du tout exprès de la préférer ! ce fut seulement lorsqu'elle me dit : « Ah ! que votre main est froide ! » que je m'aperçus de l'un de ses seins menus et tendres battant un peu dans ma main en

l'évasement du corsage. D'ailleurs, je ne laissai pas d'avoir pris, de l'autre main, le genou de Georgette, sous la jupe, un genou frêle, grêle et dur, un genou de jeune mule qui aurait des bas bien tendus ; bas qui ne montaient pas trop haut. Une lisse tendresse de chair, la jarretière dépassée, enchanta tout à coup la paume de ma main droite ; et, la haussant, je faillis croire que je préférais Georgette. Non, le sein, si doux, si fragile, si chastement vierge, triompha de la cuisse déjà un peu grasse, — que, pourtant, je n'eus garde d'abandonner irrévérencieusement — et, tandis que la Bergère des Alpes et la Circassienne, dans la voiture tout à fait chaude enfin, bavardaient par devant moi, disaient que ce n'était pas drôle, le bal de l'Opéra, qu'on ne les y reprendrait plus, contaient les histoires des ateliers où l'une était dentelière et l'autre casquetière, je m'abandonnais, un peu gris peut-être de quelques

verres de champagne au foyer de l'Opéra, à charmer l'oreille d'Yvonne, — dont le sein battait dans ma main — des plus tendres propos qui puissent enivrer une jeune personne encore rebelle et déjà docile. Je parlais si bien que, extasiées par la poésie, toutes deux se turent, peut-être endormies.... « Oh ! Yvonne, songez que, si jeune et si jolie, et renonçant aux vaines espérances que vous ont données de mauvaises femmes, à tout ce luxe menteur, à toute l'hypocrisie de l'amour, vous pourriez être adorée par un amant jeune, beau, robuste, qui vous donnerait en joie tout ce qu'il ne pourrait pas vous donner en opulence !... » Je parlais beaucoup mieux, alors, que je ne saurais écrire aujourd'hui. Yvonne, je le sentais bien, s'alarmait, s'inquiétait, s'allait pâmer, me refusait mal ses lèvres où elle espérait l'abandon de mon âme. Car on a l'âge qu'on a, et, malgré les mauvaises leçons des Premières et des Trottins,

l'atelier n'est pas beaucoup plus coupable que le couvent. Enfin : « Oh ! ta bouche ! » lui dis-je. Elle me la donna toute.

La voiture s'arrêta.

— Eh bien ! quoi ?... Qu'est-ce ?... Déjà ?

Le cocher, après avoir tapé à la vitre :

— Pas moyen de marcher. Quatre pieds de neige, et pas gelée. On enfonce. La neige monte jusqu'au ventre du cheval. Je vais tout laisser là, cheval et voiture.

Et il s'en alla.

Nous descendîmes.

Devant nous, derrière nous, à droite, à gauche, partout, les Champs-Elysées, arbres, avenues, restaurants, cafés-concerts, étaient entièrement blancs. Je fis un pas : la neige m'enveloppa jusqu'au jarret ; et le pauvre cheval, laissé là, grelottant, hennit plaintivement, s'abattit. Georgette avait sauté de la voiture, et Yvonne après elle. Les suivant, je m'enfonçai dans la blanche épaisseur.

— Ah ! bien ! en voilà une histoire, dit Georgette ; et c'est encore rudement loin, la rue de Chartres, à Neuilly.

Yvonne me demanda :

— Si on allait dans un hôtel ?

J'avais donné dix francs au cocher, il me restait huit francs. Je ne répondis point. Yvonne comprit ce qu'avouait mon silence.

— Ce qu'il y a à faire, c'est d'aller à pied, dit-elle.

Le ciel était tout noir, la terre était toute blanche ; chaque fois qu'on avançait le pied, on entrait profondément dans la neige. Nous marchions cependant. Ah ! les pauvres petites ! L'une était en bergère des Alpes, l'autre était en Circassienne, — et un lambeau sur les épaules. Nous suivions, tout droit, le chemin vers la rue de Chartres, et elles n'avaient que de si légers bas à leurs pauvres petites jambes. Elles avaient rêvé sans doute de beaux soupers dans de belles chambres,

et de luxeuses aventures. Nous marchions. C'était terrible, cette neige, où l'on entrait, et qui vous montait le long des jambes, et ce n'était pas fini, et il faudrait marcher encore. D'un bras à la taille de chacune, je les menais, je les soulevais, je les emportais. J'avais au cœur une horrible froidure, à imaginer la douleur que leur devait causer, à elles, sans manteau, à elles, sans jupes longues, les rafales froides et la froide neige où l'on enfonce.

Mais Yvonne me dit :

— Au moins, tu m'aimes ?

O divine parole ! ô instinctif élan d'un cœur glacé vers le cœur qui réchauffe ! J'aurais voulu pouvoir projeter hors de moi, vers elle, toutes les hyperboles de la passion incendiaire. Je la serrai, je la pressai, je l'obligeai à courir, malgré le sol pâle toujours cédant sous la semelle ; et Georgette nous suivait, silencieuse, comme aquiesçante à un mystère su-

blime où elle n'avait pas le droit de pénétrer.

Par quel effort, par quel miracle, montâmes-nous toute l'avenue des Champs-Elysées, suivîmes-nous toute l'avenue de la Grande-Armée, et, l'octroi passé, arrivâmes-nous (ah ! comme elles devaient avoir froid ! les épaules nues ! les jambes presque nues !) à une maison dans la rue de Chartres, à une maison de bois, de bois ajouré, chef-d'œuvre d'un menuisier-artiste ? « Tu as la clef ? » demanda Georgette. — « Oui », dit Yvonne. La porte ouverte, nous entrâmes, et ce fut, au premier étage, une très vaste chambre où il y avait deux lits, celui de Georgette et celui d'Yvonne ; enfin, après l'affreuse Sibérie traversée, ce serait un peu moins de froid, et des bûches flamberaient dans la cheminée.

Mais, dès qu'Yvonne eut allumé une bougie, je demeurai interdit. Comme elles avaient oublié de fermer la fenêtre de leur chambre en partant pour l'Opéra (rien ne présageait une

telle tempête hivernale !), la neige, poussée par le vent vers les deux couchettes, leur avait mis, à chacune, une courte-pointe de neige, à peu près haute de trois pouces.

Oui, sur chaque lit, trois pouces de neige, dans la chambre de bois, — chef-d'œuvre de la menuiserie paternelle, que berçait la rafale nocturne.

Mais j'étais à l'âge des vigoureuses amours, que rien ne saurait interrompre. « Ah ! si tu veux ! » dit Yvonne, éperdue enfin. Je le voulais, et, tous nos vêtements arrachés (tandis que Georgette essayait de faire flamber deux bûches surchargées aussi de gel en fleur), nous nous ruâmes dans la couchette, sous la couverture de neige... qui fondit bientôt.

Cependant, la pauvre Georgette, que je n'avais point préférée, où donc dormit-elle ? dans l'autre lit, seule, sous la couverture de neige.

Mais elle nous écoutait nous aimer. Puis,

que se passa-t-il ? Je l'ignore. Fus-je pris, durant les dernières minutes de la nuit, du remords, tandis qu'Yvonne et moi nous n'avions plus froid du tout, que Georgette souffrît si cruellement de l'hiver? n'essayai-je point, par un lent et minutieux rapprochement d'un lit le long d'un autre, d'attiédir un peu la courte-pointe hivernale qui, vraiment, aurait pu geler, toute, Georgette, — oh ! quel dommage c'eût été ! Mais le matin, il n'y avait plus du tout de froidure dans la chambre, et le soleil d'hiver, — soleil tout de même, magnifique et clair comme les Lohengrin d'argent, — nous enveloppait, nous illuminait, nous enorgueillissait des draps radieux d'où le triple baiser, nacre à la nacre, perle à la perle, et dents cassant les dents, fit éternellement s'écouler, en un seul goutte-à-goutte jamais tari, tout le délice de la neige fondue en amour !

LES LARMES BRULÉES

Que les poètes, même les plus médiocres, soient, en ce qui concerne leur état, c'est-à-dire le Rêve, l'Amour et la Pitié pour les misérables, pourvus d'un entendement tout particulier, et aussi d'une science refusée à papes, empereurs, rois, rabbins, docteurs et autres omnipotentes ou omniscientes personnes, c'est une vérité qui, contestée, sortirait, du conteste même, plus éclatante ; et, si on leur peut refuser l'art de la politique ou de la guerre, des théologies ou des inventions scientifiques, — à mon sens, on le leur refuse à tort, car la seule possibilité d'un beau son-

net ou d'un rondel aimable implique, en effet, la connaissance et le pouvoir de Tout, — on ne saurait nier que, de nature, ils excellent en la divination des sublimes chimères, en l'adoration des splendides songes, et en les larmes qui consolent les douleurs humaines. Les ingénieurs feignent d'ignorer que le moyen de locomotion communément appelé Chemin de Fer fut imaginé par le poète persan Ferduci, comme on s'en peut convaincre en lisant dans le Livre des Rois la description des éléphants à vapeur que le roi Iskender ruait contre l'armée du roi Phur; mais ils sont bien obligés de reconnaître que la bonne nouvelle de l'espoir du Beau et de la Miséricorde fut apportée aux hommes par ceux qui font des vers. De sorte que vous n'éprouverez aucun étonnement à apprendre de moi (j'en tiens la certitude d'une légende gravée sur une feuille de palmier par un poète-mendiant au temps de Marie

l'Egyptiaque) que, depuis bien des siècles, les peines infernales dont se préoccupent si justement les âmes dévotes, furent abolies en fait, sinon en droit. Il n'y a plus de géhenne, il n'y a plus d'éternels supplices ; et, à vrai dire, le paradis est accordé, — tout aussi aisément qu'aux simples fillettes mortes en innocence avant même la jupe courte qui est un commencement de damnable perversité, — aux pires pécheurs de la terre. Voilà un bel encouragement pour les personnes enclines aux sept péchés capitaux, et notamment à celui de luxure, qui est le plus fréquent, étant le plus doux à commettre et le plus pareil au Bien à cause de la Beauté des bras et des seins qui vous y convient ! N'importe, il en est comme je dis ; et, précisément par un excès d'antithèse qu'explique l'infini de la miséricorde, c'est à Notre-Dame Marie, parangon des vertus célestes, que nous devons le sûr espoir de ne pas être châtiés de nos

crimes sur terre. Mais il faut dire le conte de cet heureux changement ; et je le ferai en translatant pour vous, en prose française, le poème inventé par le mendiant-poète au moment même où l'Egyptienne repentie traversait le Nil sans enfoncer dans l'eau ses pieds nus qu'adoraient les crocodiles !

*
* *

C'est une chose de tout temps avérée et bien conforme aux plus authentiques textes sacrés que, de même qu'aux portes de nos villes, il y a un octroi à la porte du Ciel.

Au commencement des temps, des anges, gabelous aux ailes mi-éployées, demandaient aux âmes venues de la terre après la mort corporelle : « Qu'avez-vous à déclarer ? » et, selon ce qu'elles déclaraient ou ne déclaraient point, on leur permettait l'entrée ou bien on la leur refusait : mais il y eut des abus. Des esprits pécheurs dissimulaient

leurs péchés, comme il arrive quotidiennement que des contrebandiers adroits n'avouent point les bouteilles d'alcool cachées sous leurs blouses ou, dans leurs voitures, sous les légumes que l'on porte à la halle. Et la fraude peuplait le Paradis d'âmes peu recommandables et tout à fait propres à adultérer la pureté des Elues de naguère et des antiques Elus. Pur comme un ramier, mais malin comme un singe, le Saint-Esprit trouva moyen de parer à un aussi grave inconvénient. Il y eut désormais des balances à l'huis du bienheureux séjour, balances que saint Pierre tenait en l'air et où, les péchés sur un plateau et les vertus sur l'autre, on pesait le mérite et le démérite des âmes qui voulaient entrer dans l'éternelle Joie. Celui des plateaux qui, plus lourd, descendait, décidait du sort des candidates ; elles s'élevaient ou s'engouffraient, dès l'épreuve, vers le ciel ou vers l'enfer. Voilà qui était

fort bien imaginé ! Mais on ne tarda pas à s'apercevoir, dans le Ciel, que le Diable, fort désireux d'accroître la population de son empire, et qui — c'était de toute justice — avait obtenu d'assister à l'épreuve de la Balance, y trouvait moyen d'accaparer un grand nombre d'âmes qui ne lui étaient point dues. Il chicanait sur l'égalité des balances, affirmait que l'on sauvait l'humanité morte à faux poids ; et, à l'entendre, le seul péché véniel d'une nonne qui avait soupiré en voyant passer le jeune vicaire, aurait dû l'emporter sur le tas d'innocences, d'oraisons, de jeûnes et de pénitences, accumulés sur l'autre plateau. Et, en outre, il trichait. Sournois, à demi détourné, l'air, eût-on dit, de penser à autre chose, d'un bout de griffe il accrochait le plateau vers l'enfer. Saint Pierre, bonhomme, et la vue un peu trouble du serein qui tombe au troisième chant du coq, ne voyait goutte à ces mani-

gances : le ténébreux empire s'emplissait d'une façon démesurée au détriment du céleste Eden.

Ah ! que Notre-Dame Marie en était chagrine ! Car elle est la Mère des âmes élues, et plus elle a d'enfants, plus elle est contente. Comme Dieu le Père n'a rien à lui refuser, — il lui doit bien cette compensation, — elle obtint facilement d'assister à l'épreuve de la Balance, à cette seule condition qu'elle serait toute cachée d'un voile, d'un voile de nuées, d'un voile d'étoiles, d'un voile qui, à force d'éblouissements, ne laisserait voir ni son visage de vierge, ni son sein divinement maternel ; car il ne convient pas que le Mal contemple la Beauté ; et, pour être Dieu, on n'en est pas moins jaloux.

D'abord, les choses, devant les deux plateaux, se passèrent assez équitablement ; Lucifer n'aurait pas osé avocasser sournoisement devant la rayonnante simplicité de

Marie; et même il renonçait au subterfuge, ne se hasardait pas à la tricherie de la griffe qui fait pencher la balance, à cause des yeux sous les voiles, qu'il sentait, d'être si purs, si perspicaces; et l'équité longtemps présida au Jugement.

Mais que la sainte Vierge Marie avait de peine de tant d'âmes, dont les péchés, par le poids, l'emportaient sur le poids de leurs vertus! Elle avait tant de miséricorde qu'il lui en coûtait d'avoir de la justice. Hélas! c'est si long l'Enfer, et si long aussi, malgré l'espoir de la fin, le Purgatoire! Est-ce qu'il fallait vraiment que, pour un peu trop de Colère ou d'Envie, ou de Paresse ou d'Orgueil, tant d'âmes descendissent dans les formidables tortures du châtiment? et même, ces tortures, elle les aurait voulu épargner, Elle, la Vierge des vierges, aux coupables âmes issues de corps libertins; le ciel, c'est de l'amour aussi! et elle ne savait pas bien quelle faute il peut y

avoir dans le baiser, n'en ayant pas connu le plaisir. Clémente, elle tenta, toujours d'épais voiles célestes voilée et si belle dessous, d'entrer en accommodement avec le Diable. Elle essaya de lui persuader qu'il n'était pas juste d'être si juste, et que, enfin, cela ne lui porterait pas un grand tort, si quelques âmes qui auraient dû être à lui, étaient à Elle, un peu indûment; elle avait surtout, étant si pure, des tristesses à cause des courtisanes châtiées, et elle avait pour la boue inconnue une condescendance de neige.

Mais le Diable persistait en son droit strict et tirait vers l'enfer les pieds des âmes trop lourdes sur le mauvais plateau.

Alors, il arriva que Lucifer ne trichant plus, ce fut Notre-Dame Marie qui tricha à son tour.

Oh! comme elle y mettait, sans en avoir l'air, de malice! Debout, à côté du plateau des mérites, quand tout espoir qu'il l'emportât était perdu, elle feignait, sous ses longs voiles, de

s'en désintéresser presque et s'en détournait comme indifférente (car, cette fois, il n'y avait pas à dire, le Diable avait raison) ; mais, de l'adroit abandon de l'aile de sa manche, elle alourdissait le plateau dont l'inclinaison eût décidé de l'élection d'une âme ; ou bien, du bout de l'ongle de son petit doigt, elle essayait d'accrocher et de faire descendre la trop légère élévation des mérites chrétiens.

Lucifer n'est point de ceux qu'on daube ; d'ailleurs, il avait remarqué que non contente du poids de l'aile de sa manche et de la subtilité lourde de son petit doigt, madame Dieu, — c'est ainsi que nomment Marie les méchantes langues de l'enfer, où il y a des journalistes, — hasardait l'impudence de sa clémence jusqu'à laisser choir dans le plateau sauveur, tantôt une bague (l'une de celles que l'Eternel lui avait mises aux doigts), tantôt l'un des diamants des pendants d'oreilles, qu'elle avait aux lobes roses de ses oreilles, ou,

l'une après l'autre, les perles-étoiles de la Voie Lactée qu'elle avait sous ses voiles autour du cou !

Et le Diable se fâcha.

Coutumier de parler avec le Seigneur depuis le prologue dans le ciel du *Faust* de Gœthe, il exigea, — le Tout-Puissant qui est le Tout Juste dut lui obéir — que Notre-Dame Marie n'assistât aux opérations de l'Octroi paradisiaque que dépourvue des lumineuses pierreries propres à alourdir tel ou tel plateau de la Balance.

La mère toujours apitoyée du tendre Jésus n'eut plus de joyaux sous ses voiles. Maintenant que ferait-elle ? comment tricher ? par quelle ruse surcharger le plateau décisif du Salut? et, à cause d'une pauvre fille qui, pour avoir trop aimé ici-bas, allait souffrir éternellement, elle pleura, elle pleura, elle pleura tant de larmes, tant de larmes que les larmes alourdirent le plateau et sauvèrent l'amoureuse.

Et, depuis ce moment, elle n'employa plus, pour soustraire à l'enfer les âmes, que le seul stratagème, si sincère, de sa pitié.

A chaque épreuve, dans le plateau qui menaçait de ne pas être assez lourd, pleurait son amour des déshérités, des abandonnés, des coupables.

Or, le Diable n'avait rien à dire. Empêcher de pleurer la Vierge, il n'en avait pas le droit, en somme !

Mais qui sait si, torturé enfin de son éternelle haine, il ne connut pas, lui aussi, la pitié pour ceux qu'il torturera ? Soit naturelle clémence, souvenir de la divinité ancienne, soit subterfuge suprême, — j'incline à cette seconde hypothèse — il se mit à verser des larmes abondantes et plus lourdes, ah ! combien plus lourdes, dans le plateau qui s'incline vers l'enfer. A tricheuse, tricheur et demi. Le mal l'emportait par les pleurs, — ou par la simulation des pleurs.

Et toutes les âmes tombaient vers la géhenne. Et il n'y aurait plus pour les âmes, même repenties, la joie du Ciel.

Notre-Dame Marie conçut sa défaite, et le Paradis sans élus, et la supplication des mains jointes qui se heurtent aux portes fermées de la Justice ! et Marie regarda Lucifer. Il était beau encore, d'avoir été un Ange ; il était impossible qu'il ne subsistât point, en son orgueil vaincu, un peu de la tendresse de sa félicité ancienne.

Sublimisé par l'habitude du Ciel, un souvenir du triomphe de ses charmes s'éveilla en sa pure âme de jeune fille complaisamment regardée naguère par les jeunes hommes quand elle apportait, vers midi, le repas au bon forgeron qui sourit de sa belle épouse; et elle pensa que l'on pouvait tenter le Diable, puisque le Diable avait tenté Dieu?...

Pendant que tombaient sur le plateau

d'enfer les adroites larmes damnatrices, elle écarta brusquement tous ses voiles de nuées et d'étoiles, et, la face et le sein nus, elle regardait Lucifer. Lui la regardait aussi, oubliant d'être affreux, — rayonnant d'être ébloui. Douce, elle pleurait toujours vers le divin plateau de la Balance; mais lui, la regardant, la contemplant, la possédant de ses yeux où revivait l'ardente aurore des antiques matins, il ne pouvait plus pleurer, ses larmes brûlées par la radieuse apparition de la Gloire virginale... — et depuis longtemps ils sont ainsi, l'un en face de l'autre, et c'est pourquoi toutes les âmes sont sauvées.

POURQUOI LE PETIT FOU

NE VOULAIT PAS ALLUMER SA LAMPE

Il ne faut pas avoir peur des fous, ni tristesse. Pour moi, je recherche volontiers leur compagnie, soit que je me plaise mieux à la démence qu'à la sottise, soit qu'une curiosité instinctive me pousse à me voir tel que je serai, peut-être. D'ailleurs, s'ils manquent parfois de jugeotte, — pas toujours — ils manquent rarement de subtilité ou de sublimité, selon qu'ils sont des fous de la petite espèce ou des fous de l'espèce énorme ; et il n'y a rien de plus amusant, ou de plus magnifique, que les raisonne-

ments de leur déraison. Leur chimère est comme, sur le mur, la suprême fumée d'un tison qui vient de s'éteindre ; fumée plus touffue, plus désordonnée, plus éparse que celle du normal flamboiement du foyer de naguère, mais fumée en qui s'exhala peut-être l'intime et vraie âme de la flamme ! Il faut prendre garde aux images que fait sur le mur la fumée de la raison éteinte.

Jamais je n'avais été attiré vers un fou autant que je me sentais l'être vers celui qui logeait avec sa femme et ses enfants, — car, vieux petit maniaque paisible, les siens le gardaient près d'eux, — dans sa maison bourgeoise, située justement en face de l'auberge où j'étais en villégiature, dans une banlieue de Paris. Les soirs, de ma croisée, je voyais s'allumer la Ville. Ce fou, je l'avais à peine aperçu deux ou trois fois, derrière le vague des rideaux, face vivace et fugace, avec de vifs remuements de doigts sous le

menton. Mais les servantes et la personne qui tenait le bureau de tabac, racontaient de lui beaucoup de choses qui, tout d'abord, m'intéressèrent. Quelles choses ? celle-ci, entre autres : bien qu'il fût obstiné liseur d'on ne savait quels livres où il y avait, disait-on, des figures de diables de toutes les couleurs, il répugnait étrangement, même le soir montant, à allumer la petite lampe de cuivre qui était sur sa table ; sa femme et ses filles venaient, lui disaient : « Allons, allons, il se fait tard, vous n'y voyez plus clair, vous vous ferez mal aux yeux, ne lisez plus, ou bien allumez votre lampe. » Il répondait, sans colère, avec mélancolie : « Non, pas encore. — Voulez-vous qu'on l'allume, père ? — Non, laissez ma lampe, et laissez-moi. Il n'est pas temps encore d'allumer la lampe. Il ne faut pas allumer déjà la lampe ; même il vaudrait mieux qu'on n'allumât jamais les lampes. Laissez-moi, vous ne savez pas ce

qui se passe quand on allume une lampe trop tôt. » Et il paraît qu'un soir, s'asseyant, la nuit tout à fait venue, à la table du souper familial, il s'était mis à pleurer, parce que la suspension de cuivre, lampe de pétrole avec quatre branches de bougies, éclairait brillamment toute la salle à manger. Pourquoi donc ce vieux petit fou avait-il un tel effroi de la clarté ?

Il ne me fut point difficile de lier connaissance avec le médecin du quartier, qui lui donnait des soins, et, sans interroger le docteur sur un cas aussi singulier (car je n'aime pas à être renseigné sur les choses mystérieuses par les hommes de science), j'obtins aisément, par lui, d'être reçu dans la maison qui était en face de mon auberge.

Sous le grand jour clair d'une après-midi d'automne illuminant toute la chambre, le vieux petit fou, soudain tourné vers moi, hors d'un désordre de paperasses entre les murs

garnis de livres, et me saluant, la petite face toute remuée, avec de menus trémolos de doigts sous le menton, d'un air d'hospitalité contente, m'éveilla tout de suite l'idée d'une pétillante tête d'écureuil qui aurait, dans une large et longue robe de chambre, un grêle corps de savant maigre et rabougri.

Après son signe de m'asseoir, je m'écriai brusquement (car je savais d'expérience qu'il ne faut point offrir aux fous, en les banales formules de la conversation, l'occasion d'être d'abord bêtes comme tout le monde, et que, si l'on veut qu'ils se révèlent vite, il faut les toucher sans retard au point même d'où se déclanche le ressort de leur folie), je m'écriai, dis-je, brusquement : « Ah ! ah ! mon cher voisin, voici une belle fin de journée, et il ne sera pas, de sitôt, temps d'allumer les lampes ? » Il me répondit joyeusement : « Vous avez raison, monsieur, vous avez raison ! » Mais, subitement, il devint très triste, les

mains pâles au feuillet du livre ouvert devant lui, ses yeux un peu roses, sans cils, clignotant vers le jour splendide de la croisée.

J'attendais qu'il parlât ; j'aurais eu peur de le détourner, par une parole maladroite, de la rêverie où je l'avais induit. Enfin, après un long silence : « Il ne m'appartient pas, dit-il, de blâmer les desseins de notre seigneur Ormudz. — Ormudz ? interrogeai-je. — Du Seigneur de la lumière, dit-il. — Ah ! oui, fis-je. — Cependant il me semble, reprit-il d'une voix comme inquiète, qu'il use bien prodigalement, aujourd'hui, des splendeurs de la clarté ! il faudra beaucoup d'ombre en compensation. A moins que la fin du monde étant proche, il n'ait plus à se gêner quant à l'expansion rayonnante de soi-même. Car il sait ce qu'il fait, notre seigneur Ormudz ! acheva le vieux petit fou, en riant d'un air malin. — Ah ! certes, ce qu'il fait, il le sait », dis-je en riant aussi, comme lui, pour lui

complaire, non sans un air de malice. Puis nous nous tûmes. « Mais, monsieur, recommençai-je, vous n'avez pas, d'après ce qu'on raconte, toujours habité ce pays ? — En effet, je suis né à Marseille, et j'y ai longtemps vécu. — Vous y exerciez sans doute quelque négoce ? — Monsieur, clama le petit homme, tout à coup redressé comme sous un affront, me croyez-vous capable d'un vil désir de lucre ? Non, je n'étais ni industriel, ni commerçant ; j'étais un artiste, j'étais peintre ! — C'est, dis-je, un art très noble que celui de la peinture. — Un art sublime ! cria-t-il, marchant d'un mur à l'autre de la chambre. Dieu crée, l'artiste recrée. Dieu a fait le ciel et les astres, la mer et le reflet des astres dans la mer, et la forêt avec des remuements de verdure ou d'or, et la plaine avec les blés et les fleurs, et l'acier lisse et fuyant des fleuves, et la vigueur de l'homme où les veines des bras bleuissent par les fiers

efforts, et la beauté de la femme, neige des épaules, roseur des joues, rayonnement polychrome des chevelures ! Et tout cela, la nature et l'être, le peintre peut le refaire d'un pinceau démiurge ! — En effet, dis-je, et j'espère bien que vous n'avez pas renoncé à l'art sublime auquel s'adonna votre jeunesse ? » Il s'était rassis. Il me regardait d'un œil profondément étonné, comme on regarderait un fou. « Alors, me dit-il, vous êtes, comme tant d'autres, privé de bon sens ? Vous n'avez pas été instruit ? vous ignorez les éternelles lois qui, selon la volonté d'Ormudz, régissent les univers où nous vivons ? — J'avoue, murmurai-je... — Hélas ! poursuivit-il, hélas ! oui, j'ai cessé de peindre ! car je n'avais pas le droit de voler le vert, le bleu, le jaune, le violet, le rose, le lilas, le mauve, le rouge, l'orangé, le gris, l'écarlate, l'indigo, et toutes les couleurs dont se pare la nature vivante, pour, par-delà la part qui en était due à mon

être personnel, en faire la gloire usurpatrice des formes humaines et des choses que je peignais ! » Debout, les pointes de ses ongles au bois de la table, il pérora, professoral : « Sachez-le, monsieur, rien de trop, rien de par-delà ce qui lui est nécessaire ne fut accordé par la volonté divine à la manifestation vitale des créatures et des choses. Comme un maître de marché, honnête et bien avisé, ne consentirait à vendre à chaque client de ce marché que ce qui lui est, en effet, urgent pour sa subsistance, et réserverait le reste à de prochains encans, l'éternel Seigneur ne dispense, à chaque forme de la vie, que tout juste l'indispensable à la pleine manifestation de cette forme ; il veut que chacun ait tout ce qu'il doit avoir pour être soi, mais il s'oppose aux gaspillages qui priveraient les existences, ou actuelles ou futures, de leur légitime part. Il plaît à Dieu de borner, à la nécessité et à la capacité de les employer, ses

dons. Or, naguère, ayant déjà reçu, en tant qu'homme, toute la couleur dont j'avais besoin pour paraître un homme en effet, je veux dire l'or bruni de mes cheveux, le bleu-gris de mes yeux, et le blanc rose de ma peau, qu'accomplissais-je, peintre qui figurais la vie sur la toile, sinon l'abominable crime d'un vol ? Je n'avais pas plus droit à user de ces tons qui, quant à moi-même avaient cessé de m'être indispensables, qu'un goinfre riche n'en a à manger, devant la faim assemblée d'une foule de pauvres, l'autre aile d'un poulet ou d'un perdreau. J'étais l'usurpateur d'une part des nuances de toute la nature. Mon pinceau, à colorer la toile, décolorait, si peu que ce fût, l'universelle beauté. A cause de moi, les vierges étaient moins blondes, les pervenches moins bleues, les étoiles moins dorées, la mer moins glauque en ses vagues et moins blanche en ses écumes. Ma palette dérobait quelque chose

au parfait resplendissement de la création ! Et, le lendemain d'un jour où j'avais peint la neige d'une colline onduleuse, je me mis, en voyant au jardin un perce-neige presque gris, à pleurer, parce que c'était de ma faute s'il n'était pas tout à fait blanc ! »

Pendant que le fou parlait, le jour s'était peu à peu éteint ; peu à peu le couchant, d'abord rouge, avait dérougi, et le crépuscule, avec les ténèbres diaphanes d'une immense chauve-souris, assombrissait les murs, la table et la petite lampe de cuivre entre les livres sombres. « Allons, allons, papa, il se fait tard, vous n'y voyez plus clair, vous vous ferez mal aux yeux, allumez votre lampe. » Il répondit : « Non, non, pas encore. » Les jeunes filles, un peu inquiètes de l'étranger, n'insistèrent pas, et s'éloignèrent. Je dis : « Je pense qu'on a raison, Monsieur, voici que la nuit monte, et vous feriez bien d'allumer la lampe. »

Mais alors, furieux, il me montra, d'un bras levé, la porte. « Croyez-vous donc, dit-il, que la Lumière soit moins précieuse que la Couleur ? Croyez-vous que le seigneur Ormudz soit plus enclin à être prodigue de la Lumière qu'il ne l'est de la Couleur ? Et justement, parce que ce jour fut splendide, fut trop abondant en rayonnements et en resplendissements, chacun de nous n'est-il pas obligé à un peu plus d'économie de la clarté dont il dispose ? Qui sait si elle ne manquerait pas à un regard prédestiné à luire ce soir précisément, ou à l'éclosion totale d'une âme enfantine, encore crépusculaire, ou à la floraison d'un bouton d'or dans le pré, la petite lueur de ma lampe ? Allez, Monsieur, allez, allez-vous-en. Il n'y a pas assez de lumière ici-bas pour qu'on allume inutilement la lampe. »

Je me retirai ; je m'inclinai en un dernier salut ; mais le petit fou ne me regardait

plus, tourné vers la fenêtre qui s'illuminait des flamboiements du nocturne Paris, là-bas ; et, les coudes à la table, il sanglotait, songeant sans doute à tant d'extinctions, âmes ou fleurs, en les couchants assombris, ou à tant d'aubes, qui ne naîtraient point, à cause de l'égoïste et colossal embrasement de la Ville.

L'ACHETEUR D'AIGLES

Je lève les yeux.

Le ciel est si haut, si léger, et d'un bleu si diaphane, qu'il semble qu'il n'y ait pas de ciel, et que seulement plane sur tout le monde l'immense douceur azurée et fraîche de rien...

Puisque le ciel, vu des montagnes, n'a plus la consistance, l'opacité, à cause desquelles les antiques hommes des plaines le nommèrent firmament, pourquoi, à travers cette transparence de rien, bleuissant à peine, par delà cette transparence, aucune forme, même de rêve, n'est-elle perceptible à notre œil pourtant acharné, éperdu, exorbité d'es-

pérance? Dans les basses vallées, la perspicacité humaine peut conjecturer ce que lui cache l'épaisse voûte céleste, espérer du moins qu'elle lui cache quelque chose ; mais ici, point de voûte, nulle épaisseur, — l'infini clair et nu ! et notre désolation de ne point voir s'exacerbe de l'absence de voiles. Quoi ! le mystérieux inconnu, éternel appât des âmes, ne mériterait-il son nom que de ne pouvoir être connu parce qu'il n'existe point ?

Absurde idée, stupide désenchantement de voyageur pyrénéen, qui pense être monté très haut, après quelque ascension banale, conseillée par les plus prudents bœdekers, et qui voudrait bien être récompensé, par la pleine vision des Chimères, de sa courbature et des trois francs que lui coûta son bâton de touriste. Ce qui nous semble des cimes n'est que des bas-fonds où ne se posa jamais le vol des suprêmes mystères, et ces transparences lumineuses sont de ténébreu-

ses densités, au prix de la lumière parfaite où se manifeste la réalité de l'idéal. Il est des par-delà par delà nos par-delà ! et c'est plus loin encore, plus loin même que les mondes enfantés par les hyperphysiques hymens des esprits supra-divins, qu'enfin apparaissent, superbement visibles, palpables et vivantes de l'éternelle vie, — songes éblouissants de nos terrestres insomnies, — les Forces, les Vertus, les Amours, unifiés en l'omnisplendeur de la Beauté !

A ce moment de ma rêverie, un cri lacère la paix du ciel, un cri comme détaché de la plus haute cime de neige, — un cri traverseur d'immensité ! et un point palpitant, fait de deux ailes sombres, se précipite, plane un instant, s'engouffre, s'évanouit dans la démesurée diaphanéité du ciel. Un aigle s'éploya, passa, et n'est plus ! Sans doute, plus heureux que nous, esprits toujours captifs en la glu de l'imbécillité et de la lâcheté

humaines, tu t'en vas, aigle, dédaignant les hauteurs même où fut ton aire natale, sans doute, tu t'en vas, exemple à nos tentatives d'essor, et dépasseur de nos rêves, vers les Forces, vers les Vertus, vers les Amours, vers l'unique et omnisplendissante Beauté. O aigle ! aigle terrible et vaste ! aigle qui feras de l'idéal ta proie ! aigle féroce et pur comme une céleste vierge guerrière ! aigle envolé, aigle disparu !

Je baisse les yeux.

Autour de moi, c'est l'auberge, dans le val étréci de rocs à pic tout chevelus de drues poussées de bruyères ; lieu fameux, point de vue illustre, que recommandent les Guides Joanne et que signalèrent des enseignes peintes sur bois le long de la route montante. Parmi les voitures dételées, les braiments d'ânes sous le hangar, les ruades lentes des chevaux las, et le patois des jeunes guides qui luttent à mains

plates pour passer le temps, des attablements de bourgeois venus des villes voisines, de rastaquouères en bonne fortune avec des filles de Marseille ou de Bordeaux, de cocottes parisiennes, çà et là, en groupes, pas d'hommes avec elles, l'air un peu désabusé et méprisant des belles chances qui leur furent promises, mêlent dans une drôlerie vaudevillesque d'habits alpins et de toilettes de casinos de toutes les couleurs, des exclamations à propos d'une truite fraîche, des appels aux rares servantes effarées, et des phrases bêtes qui magnifient avec des mots lus la veille avant d'arriver dans le train, le tonitruant spectacle de la cascade ruée parmi les sombres pics et les sapins rompus. Après quelque morceau d'opéra italien, glapi d'une voix de contralto et de rogomme, une chanteuse, grave, en habit de dame provinciale, tandis que continue à crépiter la harpe du mari, et à geindre l'alto de l'enfant,

fait la quête de table en table, une petite conque marine entre le bout des doigts. Et les clameurs des gens attablés redoublent sous les éparpillements de la cascade qui gronde. C'est comme une frairie, comme un coin de la fête de Neuilly, les jours chic, posé là, autour des tables de bois branlantes, dans la sauvagerie ensoleillée de la montagne. Et tous ces gens-là, même les belles femmes, sont si laids, si médiocres, si incompréhensifs de la réelle beauté de la nature qui les environne, que l'on se prend à souhaiter de voir la mine qu'ils feraient, l'orageux automne venu, dans la vraie terreur des monts, entre les quatre vents hurleurs, et les bourrasques essaimeuses d'avalanches, et le retentissant effondrement des cascades qui ne se précipitent plus pour le plaisir des yeux, mais selon leur éternelle pente, effroyables !

Or, plus haut que les bavardages et les jacasseries des tables, ce cri s'élève :

— Aigles à vendre ! Qui veut acheter des aigles ? J'ai de beaux aigles à vendre.

En effet, sur chacun de ses poings, l'homme qui crie ainsi, coiffé d'un béret rouge, en courte veste marron, la face noire et toute sillonnée de rides, dresse un grand oiseau, brunâtre, avec des pennes jaunes çà et là, au bec courbe. Chaque oiseau est assez gros, plus gros qu'une grosse poule ; mais son air farouche le révèle bête de proie. De table en table, l'homme s'explique ; et, tandis qu'il parle à un groupe familial, venu évidemment de Tarbes ou de Montrejeau, je l'écoute. Les oiseaux qu'il offre sont véritablement des aigles. De petits aigles. Ils n'ont pas plus de vingt jours de nid. Et ce n'est pas sans peine qu'il s'est emparé d'eux. Il lui a fallu, de roche en roche, se hisser jusqu'à l'aire depuis longtemps guettée ; il lui a fallu, rampant jusqu'à la cime sur les pierrailles, surprendre le mo-

ment où le père et la mère venaient de s'envoler vers quelque proie, pour mettre la main sur les petits ; il y en avait cinq dans le nid de roches; il étendit les mains pour saisir ; trois petits, ne pouvant pas encore voler, se précipitèrent du nid ; il empoigna les deux qui n'avaient pas bougé ; il ne s'attarda pas à chercher, dans les pierrailles, les autres, car le père et la mère allaient revenir, et ce sont des parents terribles et dangereux, les aigles ! Mais, du moins, il avait emporté deux petits, qu'il offrait. C'était son métier, à cet homme, de dénicher des aigles. L'an dernier, il en avait vendu quatre à M. Gailhard, directeur de l'Opéra, et trois à M. Victor Capoul, ténor. Et ce n'est pas très difficile d'élever des aiglons. Mais il a beau dire, on s'effraie autour de lui, à cause des becs des deux énormes oisillons. Les femmes s'inquiètent, se reculent. « Qu'est-ce qu'on leur donne à manger, à ces bêtes-là ? — De la

viande fraîche ; j'ai, en petits morceaux, du bœuf et du mouton, là, dans ce sac, que je donnerai par surcroît à ceux qui m'achèteront mes aigles. Je ne les vends pas cher. Dix francs par tête. Dix-huit francs la paire. Allons, voyons, Mesdames, Messieurs, j'ai des aigles, qui veut des aigles? qui veut acheter des aigles? » Mais voici l'heure où l'on va revenir vers le village, dans la vallée. Outre que personne ne se soucie guère d'acheter des oiseaux déjà effrayants, et qui seront féroces, on n'a plus le temps de discuter l'emplette. Déjà on remet les chevaux aux voitures, on resselle les ânes ; il y a, sous le continu tonnerre de la cascade, le brouhaha de tous les départs. On ne s'occupe plus du tout de l'oiselier. Mais, soudain, quelqu'un dit, très haut, parmi les bruits du départ : « Bien, moi, voilà, oui, moi, je vous les achète! tous les deux! Donnez-moi la viande avec. Dix-huit francs? non, un

louis, tenez, tenez, voici. » Et, le marché conclu, l'acheteur prend le sac, où sont les morceaux de mouton et de bœuf, et tend ses poings pour recevoir les deux oiseaux. Quelque émotion, parmi les gens qui s'éloignent, s'agite autour de lui. Sans doute, il a compté sur cet effet ; et il s'enorgueillit. « Bon, bon, ça me connaît. Les aigles, ce n'est pas plus difficile à élever que les serins. Qu'ils aient à manger, c'est tout ce qu'ils demandent. » On l'admire. Il est content. Il est venu à pied, il s'en retournera de même, avec les deux aigles. C'est quelqu'un qui a l'air d'un brave garçon, et d'un sot. Il a de bonnes joues grasses et de trop grands yeux bleus qui rient fixement. Ce doit être le bellâtre de quelque chef-lieu des environs. A coup sûr, ce n'est pas lui qui aurait peur de ces deux bêtes-là ! Il a une volière à Tarbes ; il les mettra dans sa volière. S'ils mangent les autres oiseaux, eh bien ! où sera le mal ?

Même ce sera drôle. Il ne faut pas se faire une trop grande idée des aigles ; la seule différence, c'est qu'on leur donne du mou de veau au lieu de millet. Et, l'un des derniers parmi ceux qui s'en vont, il commence à descendre la pente de la montagne en riant, les deux pattes de chaque aiglon à chacun de ses poings clos.

Je l'ai regardé, pendant qu'il achetait les aigles, et pendant qu'il les mettait à ses poings. Il s'en va, fier d'avoir été admiré, le petit sac de viande pendu au côté, élevant en l'air, pour qu'on voie bien qu'ils sont à lui, les deux aiglons.

Il doit être fort embarrassé de son emplette. Qu'en fera-t-il ?

Les chevaux, les voitures, puis les ânes le devancent. Il est presque seul sur le chemin.

Mais je le suis.

Je le suis, curieux de savoir ce qu'il fera.

de ses aigles. Derrière lui, caché par les broussailles de la route, je le suis. Il descend, il continue à descendre. L'un des deux oiseaux, celui du poing droit, s'agite ; l'acheteur d'aigles fouille, difficultueusement, du bout de ses doigts embarrassés, dans le petit sac pendu à son côté, et en tire de la viande ; l'aiglon mange la viande. L'oiseau du poing gauche s'agite à son tour ; l'acheteur d'aigles fouille encore dans le sac, et, de morceaux de viande, apaise l'autre aigle. Mais, évidemment — clerc de notaire, ou fils de famille négociante, venu pour passer quelques jours dans un lieu célèbre de villégiature, — il commence à s'ennuyer, à présent que tout l'effet en a été produit, de sa double acquisition. Il se détourne, il regarde autour de lui. Plus personne, — hors moi, qu'il ne peut voir. Il lève ses deux bras en l'air, et les secoue ; les aiglons en un essai d'envolée s'éloigneront et il n'en entendra

plus parler. A cause des mouvements saccadés et répétés de ses bras, il perd l'équilibre. La route est caillouteuse, il tombe. Mais, du moins, il est délivré des deux gênantes bêtes. Point du tout. N'ayant que vingt jours de nid, elles n'ont pas pris leur vol, elles n'ont pas pu prendre leur vol. Elles restent sur lui tombé, palpitantes, cherchant les viandes du sac, et mordant, ne les trouvant point, sa propre chair à travers les étoffes de l'habit. Il veut se relever, il se remue, il se retourne ; les deux petits aiglons lui mangent l'épaule, les bras et les reins ; ils n'ont pas assez de force pour prendre leur essor, mais ils ont assez d'instinct déjà pour happer de la chair offerte. L'homme crie, éperdu, enfin, de terreur ! Tout proche, je ne m'en émeus pas. Et voici que, du fond de l'horizon, se précipitent deux formes noires, palpitantes, et pareilles à quatre ailes d'aigles, — c'est peut-être le père et la mère, un ins-

tant redescendus des Forces, des Vertus, et des Amours, pour défendre leurs petits ? Oh ! le pauvre homme, mangé d'aiglons sur le chemin, et que vont peut-être dépouiller de sa chair les formidables survenants... Je suis tout près de lui. Je n'aurais qu'à agiter mon bâton pour écarter les oisillons féroces et la ruée des grands oiseaux... mais je laisse s'accomplir ce qui adviendra, je ne veux pas sauver l'infâme acheteur d'aigles.

LE PETIT POIGNARD

A LA POINTE ROUGE

I

Ce soir-là, en attendant Josette, j'avais fait deux sonnets, un virelai et trois rondels. Bons, je lui aurais peut-être pardonné de se faire attendre, tant la gloire m'importe ! mais ils étaient exécrables ; je lui en voulais terriblement. Minuit? plus de minuit. Allons, elle ne viendrait pas, il fallait se résigner. Je ne me résignais point. Cruelle ! inconstante ! traîtresse ! Où était-elle ? que faisait-elle ? Hélas ! si j'ignorais totalement où elle pouvait être, je m'imaginais trop bien ce qu'elle pouvait faire où je ne savais pas qu'elle était.

ENTEROPHTALYL RIST

(N. 4. PHTALYLSULFATHIAZOL)

Le phtalylsulfathiazol (ENTEROPHTALYL RIST) est le meilleur des sulfamides à faible résorption. Sa supériorité sur les autres produits est double :

— la résorption est minime et, de ce fait, la toxicité est encore moindre que celle des produits comparables.

— l'action bactériostatique dépasse celle des autres sulfamides à action intestinale (sulfaguadine, succinylsulfathiazol).

Toutes les infections à bacilles gram-négatifs de l'intestin grêle et particulièrement du côlon sont spécifiquement combattues par le phtalylsulfathiazol.

Les indications principales sont :

— les entérites infectieuses aiguës des nouveau-nés et

des jeunes enfants, dont l'évolution spontanée est souvent fatale.

— la dysenterie à étiologie bacillaire.

— la còlite grave ulcéreuse dans laquelle la surinfection des ulcères aggrave considérablement le syndrome et rend l'affection chronique.

— la chirurgie còlique où la cure pré- et postopératoire peut prévenir les complications de péritonite localisée ou généralisée.

Le phtalylsulfathiazol est le meilleur désinfectant de l'infection intestinale et spécialement de l'infection du côlon.

De toutes les illusions que je n'ai guère, l'illusion de la vertu de Josette est celle que j'ai le moins. Non seulement cette jeune personne, de qui les seules qualités morales, et intellectuelles, consistent en des touffes ondantes de lourds cheveux roux fleurant le chanvre indien, en des lèvres où il y a un parfum mouillé qui est de leur invention, et en une gorge que Phryné aurait pu prendre pour avocat, m'agace, m'horripile, m'éréthise, m'hyperéréthise par des bouderies et des taquineries d'enfant, par des dents montrées de petit chien en colère, qui va mordre, et par son extraordinaire instinct d'exiger en tout temps, en tout cas, sans aucun profit pour elle, le contraire précisément de ce que je suis enclin à vouloir, et par une bêtise dont la profondeur donne le vertige ! mais, en outre, elle me trompe à tout propos, avec tout venant, — fréquence d'infidélités que peut seule rendre vraisemblable sa parfaite

indifférence à les commettre. J'ai dû renoncer à me brouiller avec ceux de mes amis qu'elle préféra, l'un après l'autre, ou concurremment, car, enfin, on ne peut pas vivre sans quelques relations mondaines ; c'en est au point que je ne change pas de tailleur, parce que ça reviendrait au même ; et, si j'étais, sans Vendredi, le Robinson d'une île déserte, elle coucherait avec le perroquet, dans mon arbre ! mais le perroquet n'apprendrait pas à dire : « Je t'aime ! » C'est le mot qu'elle ne sait pas. Tout de même, lâche, je l'adore, à cause de l'odeur du dawamesk qu'elle a dans ses cheveux brûlés, et à cause des autres vertus que j'ai dites. Mais mon cœur est plus percé de méchancetés, de niaiseries et de trahisons que ne l'est, de fléchettes de bois et de petites pointes de fer, le cœur en pain d'épices d'un tir forain !

Cependant, ne l'espérant plus, je m'étais

couché ; et, tendant la main vers la petite table, je pris un livre.

II

C'était le second volume des Œuvres Complètes de Léon Dierx. Je commençai de lire, de relire pour la vingtième fois. Quoi ! vraiment, on ne va donc pas, enfin, dire cette vérité qui apparaît, aux yeux de ma conscience littéraire, évidente et lumineuse comme le soleil même, que Léon Dierx est le plus grand poète, le plus tendre, le plus pur, le plus haut poète qui ait surgi depuis l'énorme floraison lyrique du Romantisme? Que Baghavat me préserve d'un blasphème ! on sait avec quelle ferveur je vénère mes maîtres morts, avec quelle sincérité j'admire mes amis bien vivants. Mais, au for intime de moi, il y a cette conviction, qu'enfin je dois crier, que, sous le pontificat de Leconte de

Lisle (*Hugo magistro in sæcula sæculorum, amen!*) Léon Dierx n'a d'autres égaux que le hautain Alfred de Vigny et le divin Lamartine. Cela, Silvestre le croit et le dit; cela, Mallarmé le croit et le dit; cela, Verlaine le croyait et le disait; cela, Georges Courteline le croit et le dit; cela, Mirbeau, avec sa franche voix justicière, est prêt à le clamer, et Richepin aussi, et Ponchon; et moi je l'exprime aussi, plus humble, mais non moins sûr d'avoir raison, et non moins ardent! Et, comme nous, les poètes nouveaux, qu'ils riment ou non, qu'ils admettent ou non l'hiatus, qu'ils fassent, selon la loi d'un rythme mystérieux, des vers de dix-sept ou de trente-deux pieds (c'est leur affaire! l'avenir reconnaîtra les siens!), voient luire et signalent au front de Léon Dierx le signe auguste du génie! En ce qui me concerne, compagnon de ses jeunes années, je me suis souvent troublé de la familiarité qu'il me

permet encore d'avoir avec lui ; et je suis le tremblant dévot du seul d'entre nous qui soit devenu un dieu. Mais pour Léon Dierx, toujours fuyant, toujours rebelle aux louanges, — tant pis ! il n'échappera pas à la gloire ! — je voudrais, non pas mieux (car il n'y a pas mieux !), mais autre chose que l'admiration de ses amis. Tenez, toute querelle, un instant, laissée de côté, et selon le très noble exemple que vient de donner l'Académie en accordant à Léon Dierx le plus haut prix dont elle puisse honorer une vie poétique, est-ce que ceux-là mêmes qui ne nous aiment guère, nous les Parnassiens, ne pourraient pas concourir à fonder, parmi le grand public, une gloire entre toutes légitime ? Ne vous inquiétez pas de nous. Dénigrez-nous, même ! N'importe. Pourvu que vous nous aidiez à compenser la longue injustice dont fut victime le meilleur, le plus auguste, le seul grand d'entre nous. Nous l'aimons tant que

le chagrin qu'il ne soit plus à nous seuls se consolera et s'enorgueillira de la joie qu'il soit à tous.

III

Quant à Josette, — oh ! que je demande pardon à Léon Dierx de l'avoir mêlé à ce conte frivole ! — elle ne venait point. Et je lisais, extasié, mais furieux, extasié des vers, furieux de l'infidèle. Deux pages entre la fin de la *Prophétie* et le commencement des *Cygnes*, n'étaient point séparées. Je pris dans le tiroir le petit couteau à couper les pages.

C'est un joli couteau. Plutôt un poignard. A son manche ajouré, en argent gris, il y a une petite tête de mort. Naguère, deux rubis servaient d'yeux à cette menue tête de mort ; les rubis sont tombés ; il reste deux petits trous. Je pris le couteau...

Ah ! c'était extraordinaire !

La pointe était toute rouge.

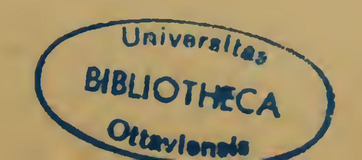
Oui, à l'extrémité, il y avait du rouge, comme si la lame, après avoir fait une blessure, en était ressortie, sanglante.

Je regardais la fine pointe rouge. Vraiment elle ressemblait à l'acier d'un poignard qui aurait servi à quelque meurtre et qu'on aurait, après le crime, oublié là. Vous pensez bien que je n'étais pas du tout porté à m'émouvoir, à avoir peur, comme on dit. La chambre où j'étais couché, la chambre coutumière, avec ses tentures légères dont les remûments me bercent, les bons visages d'amis en les cadres aux murs, et la claire glace où se mirait la dentelle que Josette avait laissée au cou de la Vénus en plâtre de la cheminée, éloignaient toute idée de mélodrame...

Cependant, pourquoi était-elle rouge, cette pointe du joli poignard ?

Du doigt, je voulus essuyer la rougeur. Elle persista. Cela ressemblait à un peu de sang caillé. Allons donc, du sang à ce coupe-papier, dont je me servais tous les jours, et frotté tous les matins par un valet de chambre soigneux! Enfin, pourtant, il n'y avait pas à dire : la pointe était rouge, rouge, rouge, et ça ne s'en allait pas. C'était singulier, vous ne direz pas le contraire, qu'il y eût du sang caillé à ce petit poignard dont je me sers pour couper les feuilles des livres nouveaux. Les idées les plus fantasques me traversèrent l'esprit, tandis que, peu à peu, la pesanteur du sommeil s'étendait sur mes paupières comme deux ailes de papillon noir. Des cambrioleurs avaient peut-être assassiné mon domestique avec mon poignard, et avaient remis le poignard dans le tiroir de ma table, pour que je fusse soupçonné du crime? Ou bien Josette, arrivée au rendez-vous avant l'heure (oh! comme il fallait que

je fusse endormi déjà pour supposer une telle invraisemblance !), s'était-elle enfoncé dans le sein — dans ce sein digne de prouver l'innocence de Phryné — la pointe du poignard qui a une petite tête de mort, aux yeux jadis de rubis, à la cime du manche ? Un rire m'empêcha de m'endormir tout à fait. Ah ! ah ! Josette faisant du mal à sa propre peau ! Ça c'était trop fou ; la détente du rire me lâcha dans le sommeil. Mais je dormis mal, toujours inquiet de cette inexplicable rougeur. J'avais des sursauts. « Il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'effrayant pour qu'il y ait du sang au bout de mon coupe-papier ! » Je me rendormis. Aie ! aïe ! aïe ! je sentais une trahison, aiguisée en lame, m'entrer dans le cœur ; et du sang coulait de mon cœur. Oh ! oh ! oh ! c'était un mensonge, moins pointu, au bout rond, qui entrait dans mon cœur, et ma blessure s'en aggravait largement. Hi ! hi ! hi ! c'était une niaiserie, penne de flèche



déjà enfoncée, qui me chatouillait les bords de la blessure. Et combien je souffrais ! Alors, je dis : « Je comprends ! je comprends ! le sang de mon cœur a rougi la pointe du petit couteau ; toutes les nuits, — les nuits où elle daigne venir, — Josette prend le petit couteau, et, dès que je suis ensommeillé, me perce le cœur de menus coups de trahisons, de mensonges et de niaiseries. Et c'est pour cela que la pointe du petit couteau est rouge ! » Alors, plein de rage, je levai le poing vers l'oreiller voisin, résolu à broyer la criminelle tête... Vain projet ! puisque Josette n'était pas venue...

Mais si, elle était venue. O charme ! ô joie ! ô délice ! Elle était venue, un peu tard. Ça ne fait rien, elle était venue pendant que je dormais.

— Josette ! Josette ! Josette !

— Hein ? quoi ?

— Josette !

— Eh bien !

— Tu es là ?

— Mais oui. Tu le touches bien.

— Ah !

— Bon ! après? Laisse-moi dormir. Tu ronflais. Je me suis couchée.

— Tu m'expliqueras ?...

— Rien du tout. Bonsoir.

— Oh ! je t'en prie, explique-moi, si tu le sais, pourquoi le petit bout du coupe-papier est tout rouge.

— Tout rouge ?

— Tout rouge.

— Quel coupe-papier ?

— Le coupe-papier qui est toujours dans le tiroir.

— Tout rouge ?

— Tout rouge.

Alors, elle se mit sur son séant, furieuse, haineuse, heureuse d'être haineuse ; mais, sa triomphante gorge hors des dentelles

comme une gloire de déesse trouant les nuées de l'Ida :

— Ça, c'est trop fort ! dit-elle. Comment ! tu ne te rappelles pas que, l'autre jour, parce que j'ai eu la complaisance de couper un fil qui t'empêchait de nouer ta cravate, je me suis piquée au doigt avec ce couteau ? et j'ai tant saigné que l'acier en a été tout sanglant !

Je ne me rappelais pas du tout qu'elle m'eût aidé à nouer ma cravate. Je n'avais aucune souvenance de la piqûre au doigt, dont elle se faisait un mérite. Ah ! comme elle mentait ! En réalité, la rougeur à la pointe de la lame était uniquement due aux blessures qu'elle fit, les nuits d'avant, à mon triste cœur docile. A moins que Josette, complice d'un crime récent, ne soit associée avec des cambrioleurs qui, un jour ou l'autre, m'assassineront du poignard déjà essayé. Encore qu'un peu inquiet, je me tournai vers

elle, je baisai ses lèvres où il y a un parfum mouillé qui est de leur invention ; et, même au prix du péril où je m'exposais, je vous souhaite le délice que j'eus.

REFLET JUSQU'AU PRINTEMPS

C'était par un hiver si froid que les reflets gelaient dans les miroirs. A vrai dire, bien tenue et serrée entre les bras d'Aymeril, jongleur errant, poète passant par là, qu'elle avait élu pour ami d'amour, Jocelyne ne grelottait qu'à peine, encore que, petite paysanne, elle fût, — une chemise pour corsage et pour jupon un haillon trop court, — nu-seins, nu-jambes, nu-pieds, et que l'âtre ne flambât point en ce pauvre logis des champs. Même il est possible que, de la chaleur qu'elle sentait au dedans d'elle, un peu lui montât jusqu'à sa peau rose non d'enge-

lures. Mais. tout à coup : « Hélas! mon doux Jésus, et Madame la Vierge, et tous les saints qu'on lit en l'almanach de Mère-Grand! s'écria Jocelyne, comme vous avez bien raison de dire, sire Aymeril, en vos tensons et sirventes, que l'enfantelet Amour et l'enfançon Avril folâtrent de compagnie ; ce n'est point le printemps qui nous eût joué ce méchant tour ! Mais, aussi, de quoi vous avisiez-vous de me faire l'amour par un temps où les oiseaux mourraient de froidure s'ils n'avaient point de plumes? et, mes plumes, vous les rebroussâtes. » Ce qui l'effrayait tant, c'est qu'un petit miroir au mur, pauvre miroir d'étain, leur avait pris leur image à l'instant justement où ils se baisaient aux lèvres. S'il avait été plus large, plus long surtout, pensez qu'il aurait pris d'eux bien davantage : peut-être un délicieux gonflement sous une virile main dont les doigts s'élargissent, comme de saisir une trop grosse orange,

peut-être même... Mais, — sans doute par une chaste précaution de la providence,— le miroir, hier, s'était cassé, dans le bas. Ce qui en restait ne laissait pas de montrer, sous des yeux mi-clos de délice, entre des joues, si blanches, si lisses, si ardemment rapprochées, presque rien de deux bouches pareilles à deux roses écrasées entre deux ventres de tourterelles ! Et le reflet, révélateur d'une totale extase, persistait, persisterait, ne fondrait pas, à cause de l'hiver. Ah ! que dirait mère-grand, bientôt revenue de l'église, quand elle verrait la preuve que Jocelyne n'usa point tout le temps à filer au rouet ou à mêler des fils de dentelle ?

Nulle vieille n'était plus durement cruelle aux amoureux que celle-ci ; la seule idée — car, jeune, elle n'aima point, — que l'on pouvait échanger de tendres propos, la mettait hors d'elle-même ; et elle ne manquait jamais de rouer, à grands coups de la branche de cor-

nouiller qui lui servait de bâton, la pauvre Jocelyne, — de sorte que les reins de la petite paysanne ressemblaient à de la chair d'agneau cuite sur le gril, — si elle la surprenait, le visage au bâillement de la porte, vers quelque galant qui viendra peut-être. Par bonheur, tous les jours, elle passait de longues heures à l'église, agenouillée, les bras tendus, les yeux écarquillés, en l'adoration immobile, ardente, fervente, éblouie, de l'autel miraculeusement rayonnant, où, parmi la mystérieuse buée de l'encens, entre les fleurs lumineuses et les cierges fleuris, Notre-Dame la Vierge, avec le petit Jésus dans les bras, Elle de neige et d'azur, Lui d'or et de rose pâle, s'éloignent, adorables, sous le haut ostensoir qui est comme un éclair de la gloire divine épanoui par une fente de la porte du Paradis. Cette mauvaise vieille, quand elle se relevait de son pieux agenouillement, avait l'air moins mauvais ; ses creux

petits yeux gardaient quelque chose de doux et de sublime, d'avoir comme aspiré les grâces et les splendeurs paradisiaqués. Mais elle ne tardait pas à redevenir, toussotante, crachotante, la méchante sans-dents qu'elle était.

Jocelyne sentait déjà les coups dont, tout à l'heure, la navrerait la branche de cornouiller; et elle pleurait à fendre l'âme.

Bien qu'il se sentît plus enclin à lui faire commettre de nouveaux péchés qu'à la sauver du péril de celui de naguère, Aymeril s'ingénia à trouver des façons de faire disparaître l'image révélatrice. Si l'on faisait un grand feu? Mais il n'y avait aucune bûche dans le bûcher. Si, mêlant derechef leurs lèvres (ah! qu'il était subtil!), ils soufflaient une double haleine chaude sur le miroir? l'image y fondrait peut-être. Elle ne fondit pas.

Alors Aymeril: « Je pense que le mieux est d'aller faire visite au seigneur Hiver, et de lui dire le péril où nous a mis son extraordi-

naire froidure : peut-être s'attendrira-t-il de nos alarmes, et consentira-t-il à dégeler un peu. — L'idée n'est point mauvaise, répliqua Jocelyne, parmi ses larmes qui devenaient tout de suite des perles. Mais savez-vous où il habite le seigneur Hiver ? — A quoi donc servirait d'être jongleur errant et poète qui passe, si l'on n'était instruit de tout ce qu'ignorent les autres hommes ? — En ce cas, partons vite », dit-elle. A travers les champs blancs, sur qui des flocons çà et là voletants, étaient comme les blancs papillons de l'hivernale floraison blanche (décembre a des marguerites de gel plus blanches que les marguerites du renouveau, et aussi, par émulation, des boutons d'or qui sont du grésil traversé de soleil), à travers les forêts où, infiniment, plus loin encore, à toutes les branches, et à des branches au delà de toutes les branches, entre des éclaircies d'azur vagues comme du cristal teinté de transparence

bleue, s'illumine à cause du jour, se diamante, s'opalise, se saphyrise, rutile aussi, une immensité de froides pierreries, étagée, multipliée, jusqu'à la fin de l'horizon continuée en de resplendissantes pendaisons de stalactites, ils arrivèrent au palais de glaçons sculptés où, en une salle de neige toujours blanchie et solidifiée par le ciment accumulé des grésils et des giboulées, règne et triomphe le seigneur Hiver, le menton en la surplombante avalanche de sa barbe, pareille à la chute immobilisée des torrents pyrénéens ! Jocelyne, Aymeril, tout frissonnants sous les hermines dont les avait vêtus la tempête de la plaine et de la forêt, ne purent point parler, tant leurs langues, en leurs bouches, étaient raidies par l'acerbe froidure. Mais l'Hiver, qu'informe de tout ce qui se passe en son glacial royaume, les flocons renvoyés par les murs et les vents coulis qui reviennent, leur dit : « Non ! N'espé-

rez pas que, pour épargner aux reins de Jocelyne les brutales caresses d'une branche de cornouiller, j'atténue, en quoi que ce soit, mon triomphe éternel qui, cette année, s'augmente d'une nouvelle gloire. Naguère, les rivières, par moi, devenaient des amoncellements de dalles de marbre ; les troncs d'arbres éclataient, à cause du gel qui distend et rompt les écorces ; même j'imposais aux mers, tumultueusement rebondissantes, l'immobilité inébranlable des banquises ! et il n'y avait plus de ruisseaux dans les prairies. Mais, pour la première fois, je viens de réaliser ce suprême rêve de ma fonction : les reflets gelés dans les miroirs ! Et vous avez pu penser que je renoncerais à ce nouveau et plus merveilleux privilège pour que fonde l'image de deux bouches jointes, et que cette jeune demoiselle ne soit point rouée de coups par sa grand'mère ? » Jocelyne dit : « Hélas ! » Alors, soit que le seigneur Hiver éprouvât

quelque attendrissement en son cœur de glace, soit qu'il craignît que les pleurs de Jocelyne, tièdes, ne fissent des trous ruisselants en la roide harmonie de son palais de blancheur, il reprit : « Cependant, soyez sans crainte ; par ma force même, pas ébranlée, sera secourue votre faiblesse. Oui, je vous le dis, vous n'aurez pas à déplorer l'universelle froidure qui enveloppe, serre, étreint tout l'univers vivant, et sans que, dans le miroir, l'image de votre péché s'estompe et disparaisse, vous n'aurez point à subir le châtiment d'avoir commis ce péché, — encore que son absolution, soit, plutôt que le mien, le devoir des mois tièdes, des fades mois qui succéderont à mes décembres et à mes janviers ! » Nulle réplique possible. Jocelyne et Aymeril se retirèrent, retraversèrent les forêts lumineuses, les champs jusqu'au delà de tout blanchissants, regagnèrent la chaumière, où il n'y avait point de

feu, où se perpétuait, dans le petit miroir d'étain, — pas trop long, heureusement, — le reflet de leur délicieuse faute. Les paroles du seigneur Hiver, qui leur avaient semblé fort obscures, n'étaient pas pour les rassurer tout à fait. Qu'avait-il voulu dire? Qu'arriverait-il lorsque la grand'mère?... Un bruit de bâton sur le dur du gel les avertit que, sortie de l'église, elle s'approchait, allait paraître. Aymeril vite caché derrière la huche, elle poussa la porte, elle entra. Ah! que Jocelyne avait, par tout elle, de frayeur. Certainement, avec ses méchants petits yeux, la vieille allait voir, d'abord, le baiser, pas fondu dans le miroir. Jocelyne se précipita, les genoux à la terre glacée du logis. « Mère-grand ! mère-grand ! oui, oui, c'est vrai. Je vous dirai comment ça s'est fait... Ne me battez pas... Ne regardez pas le miroir... C'est vrai... Ne me battez pas... ne regardez pas... » Mais la Vieille, marchant d'un pas

lent, le pas d'un aveugle, qui, selon l'habitude, a regagné sa demeure et s'y retrouve sans incertitude, dit : « De quoi parles-tu ? Qu'est-ce que je ne dois pas regarder ? Tout à l'heure, à l'église, — ah ! qu'il y faisait froid ! — soit que Notre-Seigneur m'ait fait une grâce spéciale, soit que l'hiver ait gelé dans mes yeux qui espéraient, écarquillés en une adoration immobile, ardente, fervente, éblouie, l'autel miraculeusement rayonnant, j'ai pris — j'emporte et je garde — parmi les mystérieuses buées de l'encens, avec les fleurs lumineuses et les cierges fleuris, Notre-Dame la Vierge, qui tient le petit Jésus dans les bras, Elle de neige et d'azur, Lui d'or et de rose pâle, s'éloignant, adorables, sous le haut ostensoir, qui est comme un éclair de la gloire divine, épanoui par une fente du paradis ! Et je ne vois rien que la splendeur immuablement figée en mes yeux radieux. »

Jocelyne pensa : « Ça, c'est de la chance ;

et le seigneur Hiver nous fut véridique et favorable. » Puis : « Aymeril ! — Quoi ? — Sors de derrière la huche. — Me voilà ! — Va ! que crains-tu ? elle est aveuglée d'extase ! — Comme nous ? — Oui, comme nous. » Et leurs bouches ne furent qu'une bouche où le délice de n'en avoir été qu'une leur rendit bientôt le désir d'en être deux, pour bientôt n'en être qu'une ; pendant que la Vieille priait, aimait, adorait, émerveillée de son rêve, que l'hiver figea dans ses yeux ! Or les reflets, dans le miroir et dans les yeux, persistèrent, gelés. Au printemps, tout fondit. Il n'y eut plus rien, sinon, — pendant que Mère-grand s'agenouillait dans l'église, espérant encore que les cierges lui rentreraient dans les yeux, — les rêveries, point dans la maison, dans les venelles fleurissantes, de Jocelyne avec un jongleur errant, avec un poète qui passe. Aymeril ? Oui, ou un autre. Qu'importe ! Un autre, c'est tout de

même le même ; car il n'y a qu'un amour, et qu'une trahison. Dès le printemps, l'image du baiser fondit au miroir. Est-ce que l'amour de Jocelyne et d'Aymeril, dans leur cœur, n'avait pas fondu déjà? Seule la Vieille garda, en ses yeux presque morts, la vision de sa foi. Si jamais vous entrez dans une église de lointaine province, considérez pieusement et mélancoliquement les vieux yeux des vieilles dévotes levés vers les cierges, sous les tristes paupières jaunes !

LE TOMBEAU DU BERGER HYLAS

« Que ce ne soit point la terre de Pélops, que ce ne soient point des talents d'or que j'aie à cœur de posséder, ni, au jeu de la course, d'aller plus vite que les vents ! Mais sous ce rocher que voilà, je chanterai, te tenant entre mes bras, regardant nos troupeaux confondus, et devant nous la mer de Sicile ! » En répétant ces vers du beau bouvier Daphnis, vainqueur de Ménalque, j'avais, sous le chaud soleil, descendu les collines chargées de vignes, traversé les prairies neigeuses çà et là et mouvantes du sautèlement des chèvres, suivi la haie des potagers où

coule, entre les plants d'oignons et d'aulx, le chuchotement des ruisselets en leur lit de brique creuse, et je me disposais à continuer mon chemin, sur le sable, le long de la fraîche mer murmurante et dorée. Car, selon l'ordre de mon père, éleveur de moutons, qui, l'an passé, m'envoya apprendre le commerce à Mytilène, je devais être de retour, avant la fin de la journée, à Palès, mon village natal. A la vérité, dans Mytilène, reine de Lesbos, ville blanche partout traversée de canaux, de sorte qu'elle ressemble, non pas à une ville, mais à un archipel de marbre, j'avais beaucoup fréquenté une jeune danseuse appelée Lycinion, qui se louait pour les festins, et, par suite, plutôt que le commerce, appris à chanter l'hyporchème qui rythme les bibasis ou les lascives cordaces ; je n'étais donc pas sans inquiétude quant à l'accueil que me ferait mon père, campagnard d'humeur grave ; et je me promettais

bien de lui cacher, de peur qu'il ne la brisât contre terre, la flûte à sept tuyaux attachée à ma ceinture par un ruban que m'avait donné Lycinion.

Cependant, je me hâtais le long de la fraîche mer verte et d'or, lorsqu'une voix, un peu tremblante comme celle des vieillards :

— Arrête, jeune voyageur ! Garde-toi de fouler ce sable sacré où est le tombeau du berger Hylas.

Je me tournai vers la voix. Je vis un vieil homme qui était assis, à même le sol, dans des haillons, les pieds ramenés sous les cuisses ; et, tout en parlant entre un chapeau de paille détressée et une longue barbe blanche que faisaient monter et descendre les mouvements de la mâchoire, il donnait à manger, grain à grain, du maïs à une tourterelle familière qu'il avait, battante à peine des ailes, au bout d'un doigt !

— Vieillard, lui demandai-je, qui es-tu ? et que fais-tu là, seul, en cet âge d'aïeul, sur le bord de la mer ?

— J'ai nom Philètas, répondit-il. Tous les vieux et toutes les vieilles du pays te pourraient dire combien de fois je les fis danser en jouant de la syrinx, au temps où ils étaient jeunes ! Maintenant, on m'a donné à garder ce temple qui, pour apaiser Pan et les Nymphes des bois et des prairies, leur fut dédié ; et je passe le temps avec des tourterelles qui ont la couleur de ma barbe.

En effet, non loin de Philètas, s'érigeait un tout petit temple fait de troncs d'arbres, où l'on avait laissé l'écorce, et d'où des lierres et des roses grimpantes se haussaient, se mêlaient, cachant ici, laissant voir là des figurines taillées dans du buis jaune ou modelées dans la glaise rougeâtre.

— Mais, repris-je, jamais avant ce jour je n'avais ouï nommer le berger Hylas, de qui

le tombeau, à t'entendre, est dans ce sable.

— Volontiers, dit-il, je raconte son histoire aux voyageurs généreux qui me font, pour la peine, quelque aumône dont j'achète du vin noir ; mais je n'en bois qu'après en avoir versé la moitié sur l'autel des Nymphes et de Pan.

Il reçut l'aumône, et, la tourterelle envolée, il conta ceci :

« Hylas avait coutume de mener ses chèvres sur ce sable, près de la mer ; et, faisant ainsi, il avait tort. Car le riche fermier chez qui il était berger à gages estimait justement que l'aride arène salée n'est pas un bon pâturage ; et, beau comme le bel enfant, cher compagnon d'Heraklès, dont il portait le nom, il aurait dû rester parmi les bergères et les bergers des plaines, qui lui auraient donné tous les dons et fait toutes les caresses qu'il aurait voulu, pour la seule joie de lui cueillir des lèvres son souffle. Il offensait aussi et Pan et

les Nymphes prairiales ou bocagères, qu'à présent cet autel apaise. Mais Hylas ne s'inquiétait ni des reproches humains, ni des colères divines. Car il portait en son esprit le seul amour de l'océanide Molpèa, qui, parfois dans l'ardeur de midi, parfois dans la tiédeur du soir, venait, nue et toute mouillée des perles bleues de la mer, se coucher et dormir sur la rive déserte. Nulle femme, terrestre ou céleste, n'était, à son gré, aussi belle que cette nymphe marine ; et, caché derrière quelque hauteur de sable, il passait toute sa vie à l'attendre, prochaine, à l'adorer, présente, à la regretter, disparue ! Mais cet amour, qui était sa joie, était aussi son tourment. Car il n'est pas permis aux mortels de se confronter avec la divinité. Les sages racontent que si, quelquefois, la terre tremble, à tel point qu'on pense qu'elle va rompre et s'effondrer, c'est parce qu'elle s'est trop approchée de Phoïbos resplendissant

ou de Phœbè rayonnante ; et Hylas ne considérait que de loin la vierge auguste qui lui apparaissait toute nue ! Un soir, cependant, une audace étrange lui gonfla la poitrine. Vêtue d'émeraude par la mer, vêtue d'or par les étoiles, belle au point que la vague crut sans douter avoir donné à la terre une nouvelle Anadyomène, Molpèa demeura si longtemps étendue sur le sable creusé peu à peu d'un léger et délicieux poids, qu'Hylas crut deviner, en ce prolongement de s'offrir, comme un acquiescement à la témérité de prendre ! et,— les chèvres autour de lui bêlantes et s'éparpillant d'effroi, — il se rua vers elle, ravi, épouvanté, fou, en tendant des bras forcenés à la fois et suppliants. Molpèa s'était levée, et elle riait, nue, dans le long ébouriffement d'or de tous ces cheveux dont une boucle atteignit Hylas aux lèvres, brûlante ! Puis, riant toujours, et cruelle : « Oses-tu donc prétendre à celle qu'attend, en des ca-

vernes de corail, la couche de Poseidôn plus fort que les monstres des profondeurs marines, ou celle de Thétys aux bras enlaçants et fluides comme les douces algues ? Je suis le mystère de la beauté qui a la forme infinie de l'éternel mouvement des vagues ! et tout ce que tu auras de moi, mortel outrageux, c'est l'empreinte vide de mon corps d'un moment au sable où je dormis ! » Il se courba, vaincu. Mais, tandis qu'elle disparaissait dans le grossissement écumeux d'un flot qui la venait ressaisir : « Eh bien ! ce que tu me donnes, c'est assez, dit-il, et je te remercie, déesse ! » Alors, seul, il ôta ses vêtements, et s'étendit, comme on se coucherait en un cercueil, dans l'empreinte vide qu'avait laissée Molpèa. Il restait immobile, les bras serrés aux flancs pour ne point rompre la forme. Il avait fermé les yeux, il ne les rouvrit point. Peu à peu le sable s'enfonçait sous lui, car les sables, au bord de la mer, sont

souples, et cèdent. Il aurait pu, encore, se redresser, fuir, être vivant, être libre... il ne remuait pas, il voulait rester là, en l'empreinte adorée. Le sable le recouvrit, et l'onde... Et toutes les vierges du pays ont pleuré le bel Hylas mort pour l'amour de la déesse qui avait fui dans l'immense mystère des flots ! »

Le vieillard ayant achevé son récit, je me hâtai de suivre mon chemin, sans fouler le tombeau mouvant vers qui fluait la mer. Mon père, à Palès, m'attendait et, déjà, devait perdre patience. Le ciel s'assombrissait délicieusement, tendrement. Une étoile se leva. On entendait la mer plus douce... et je ne plaignais pas le bel Hylas. Loin de m'apitoyer sur lui, je l'enviais de s'être couché, de s'être endormi, d'être à présent cadavre, comme en un cercueil réalisateur du rêve, en l'illusion de l'amour en la forme de la beauté ! Je pris la flûte attachée d'un ruban que m'avait

donné Lycinion. J'y soufflai mon âme, qui chanta, et il me semblait que le chant de ma flûte ajoutait une voix au solitaire épithalame déjà lointain, que murmuraient sur le tombeau de sable la caresse nocturne de la mer et l'écume légère...

LE PRINCE LYS ET LA VAGUE DE NEIGE

Je n'ai pas bien net souvenir si, l'histoire que je vais dire, je l'ai prise dans la légende de Sans Armentaire, où mention est faite, dès l'an 1300, d'une fée provençale appelée Esterelle (la même, sans doute, qui mit tous les dons de poésie et de charme au berceau de notre cher Paul Arène) ; ou si elle m'est restée en mémoire, d'avoir lu autrefois Olaüs Magnus, qui fut un très savant historien des Fades et Formoses, dont il y avait, en son temps, une grande multitude en Suède ; et il se pourrait aussi que j'eusse inventé cette

histoire. Imaginée ou souvenue, je ne puis m'empêcher de m'y attendrir, non seulement de miséricorde pour le prince Lys, mais d'une tristesse personnelle, et vous vous en attendrirez de même ; car son aventure n'est-elle pas, toujours, notre aventure aussi ? Mais, pour nous, elle ne finit pas si heureusement...

Or, voici le conte :

Il y avait une fois, dans un royaume du Nord, tout blanc de neige et tout lumineux de givre, un jeune prince qu'on appelait le prince Lys, parce qu'il était encore plus blanc que les plus pures neiges de la contrée, et aussi parce qu'il avait au visage l'affleurement d'une âme étrangement candide. Encore qu'il eût vingt ans aux premiers flocons de l'autre hiver, il ne voulait en aucune façon entendre parler de mariage. Cela ne servait à rien de lui montrer les portraits des plus belles princesses de la terre ; il n'y daignait

pas jeter les yeux, au grand chagrin du roi et de la reine, dont il était l'unique enfant, et qui se montraient, naturellement, fort désireux de voir leur race continuée. Et les dames et demoiselles de la cour étaient aussi dans la plus grande mélancolie, car, plus beau qu'on ne le saurait dire, aussi beau que le fut le jeune Esplandian lorsqu'il parut en armure blanche dans l'île d'Oriane, il n'avait pas moins de froideur envers elles que pour les filles des souverains étrangers. Si, d'aventure, en quelque fête, il passait entre la double rangée des marquises et des comtesses en grand apparat, il se hâtait le plus qu'il pouvait, non sans un air de dédain ou bien, lorsque l'étiquette l'obligeait à marcher moins vite, il tenait ses yeux baissés vers le tapis, comme pour ne point voir les épaules et les gorges de tant de belles personnes décolletées.

L'opinion la plus commune était que le

prince Lys demeurait victime d'un maléfice. Oui, on avait dû lui jeter un mauvais sort. Mais qui avait fait cela? Le jour de son premier sourire en son royal berceau, ses parents, comme c'était la coutume en ce temps et en ce pays, n'avaient pas manqué de convier toutes les plus puissantes fées : Urgèle était venue, en sa robe couleur de jasmin, toute semée d'argent, de sorte qu'elle parut vêtue d'un peu de voie lactée; et Abonde était venue, habillée de volubilis d'or, avec une abeille titinnabulante en chaque volubilis; et Mélusine, qui, d'avoir été serpent, aime les luisances fugaces des robes étroites et souples, qui glissent; et Titania, toute petite, d'où s'envolent partout des rubans de perle et de chrysolithes, et de qui un gros homme à tête d'âne porte la queue, en brayant d'amour, le plus drôlement qu'il est possible; et vint aussi, la dernière, mais non la moins rayonnante, celle qui ne daigne pas toujours

se rendre aux fêtes des royales naissances, Madame Holda, un peu démone d'avoir été déesse, mais si merveilleusement belle, et, hors de sa robe en satin de lune ou d'aurore, laissant voir un sein plus miraculeusement sublime que celui dont s'émerveillèrent les Vieux, lorsque, sur le rempart, parut l'Argienne, un lys dans la main. Or, Madame Holda fut tout particulièrement aimable pour le prince nouveau-né ; comme il s'éveillait de son premier sommeil, elle le prit entre ses bras, et un instant le berça sur l'adorable sein... Vraiment il n'aurait pas dû avoir à redouter les maléfices ni les sorts, l'enfant qui avait eu de si puissantes, de si radieuses marraines.

Cependant, le jeune prince devenait de plus en plus sauvage ; il ne voulait même plus qu'on lui apportât les portraits des princesses ; il ne consentait plus à paraître aux galas de la Cour ; mais, dès qu'on ne le

guettait pas, il s'échappait du palais ; et sa seule joie, c'était de s'égarer, tout seul, parmi la blancheur de la contrée du Nord.

Souvent, le prince Lys demeurait des heures entières, immobile, les regards et les bras levés vers quelque mont de neige, dont la cime, le soir, se dorait d'une étoile, ou, le matin, se rosait d'aurore ; et lentement, des larmes lui coulaient des yeux vers le sourire extasié de sa bouche ! Puis, il reprenait son chemin, le chemin du Rêve, qui va l'on ne sait où, et il trébuchait en marchant, comme un homme qui porte un trop lourd fardeau

D'autres fois, dans quelque sentier tout scintillant de givre, il cueillait une de ces fleurs, si blanches, qu'on nomme des boules de neige, et il la baisait longtemps, longtemps, d'une lèvre éperdue...

Mais il secouait la tête, laissait choir la fleur, et, la tête entre ses mains, soupirait profondément.

Quelquefois aussi, avec de la neige prise au versant d'une colline jamais foulée, il s'essayait à faire, entre ses mains, une rondeur de splendeur et de candeur ; mais, sans doute, il ne la trouvait pas assez candide ni assez splendide, car il laissait tomber la neige de ses doigts, et sanglotait, désespérément...

Un jour, il alla beaucoup plus loin que de coutume. Il avait traversé des plaines, gravi des montagnes, et, du haut d'une roche, il vit la mer, là-bas toute hérissée de banquises où s'irisait l'éblouissement du jour, et, ici, tout près, si douce, si purement profonde, si lentement mourante en délicieux gonflements, la mer d'où naquit autrefois, belle et mystérieuse comme elle, Vénus nommée à présent Holda, la déesse devenue fée.

Mais les vagues, en ce pays, à cause du reflet des neiges qui ajoute de la blancheur à la blancheur de l'écume, s'enflaient plus délicieusement que vers aucun autre rivage. Et le

prince Lys éprouvait une joie, jusqu'à ce jour inconnue, et dont le pressentiment jamais réalisé lui avait causé, après de cruelles espérances, tant de torturantes déceptions... Une vague surtout l'enchantait, l'attirait, si exquisement montante, si ronde, si lisse, si blanche, si ressemblante à... il ne savait quoi... et, les bras en avant, il glissa délicieusement vers la vague, vers la vague pareille au sein de Madame Holda...

III

LE THÉATRE AU JARDIN

LES DEUX PASSANTS

L'UN

Bonjour, passant.

L'AUTRE

Passant, bonjour.

L'UN

Comme tu chantes gaîment sur la route !

L'AUTRE

Comme tu chantes gaîment sur le chemin !

L'UN

C'est que je pars.

L'AUTRE

C'est que je reviens.

L'UN

Il est si doux de partir !

L'AUTRE

Vers où pars-tu ?

L'UN

Vers la Vie.

L'AUTRE

Il est si doux de revenir !

L'UN

D'où reviens-tu ?

L'AUTRE

De la Vie.

L'UN

J'ai vingt ans. Je vais voir des femmes aux fenêtres, et je leur dirai des vers que leur sourire écoutera.

L'AUTRE

J'ai cinquante ans. J'ai vu des femmes aux fenêtres et je leur ai dit des vers qu'écouta leur sourire.

L'UN

J'ai vingt ans. J'aurai des amis avec qui, pour le Rêve, pour la Beauté, pour l'Humanité plus heureuse, je combattrai les bons combats.

L'AUTRE

J'ai cinquante ans. Avec des amis, j'ai combattu les bons combats pour le Rêve, pour la Beauté, pour l'Humanité plus heureuse.

L'UN

J'ai vingt ans. Les pauvres me remercieront de l'aumône que je leur ferai.

L'AUTRE

J'ai cinquante ans. Je fus remercié par les pauvres de l'aumône que je leur fis.

L'UN

J'ai vingt ans. S'il faut souffrir pour mériter la joie, je souffrirai avec courage, et je l'aurai.

L'AUTRE

J'ai cinquante ans. Puisqu'il fallait souffrir pour mériter la joie, j'ai souffert avec courage, et je l'ai eue.

L'UN

Adieu, passant-souvenir !

L'AUTRE

Adieu, passant-espoir !

L'UN

Comme il me plaît que tu chantes en revenant !

L'AUTRE

C'est pour que tu chantes en partant. Va, va-t'en vers la Vie ! Et lorsque, à ton tour, tu seras celui qui revient, ne dis pas à ceux qui partent que les femmes aux fenêtres pensent à autre chose en écoutant les vers, que le Rêve reste le Rêve, que la Beauté n'est point une rose des terrestres pourpris, que l'Humanité nous hait de l'amour que nous lui témoignons, que les amis nous abandonnent

aux pires dangers des bons combats ; ne leur dis point que le pauvre mord la main qui lui fut aumônière, ni qu'on souffre pour la joie sans l'obtenir jamais ! Vois comme je ris, vois comme je chante. Fais plus tard ainsi que je fais. Le retour ne doit point décourager le départ ! et il faut laisser l'Illusion au cœur des jeunes hommes.

LA FLEUR DE POMMIER

ET LA POMME

omédie en deux actes et un épilogue.

Personnages :

MARTYL, amant.
MICHELINE, bien-aimée.
DON SPAVENTO, spadassin.
LE ROSSIGNOL, poète.
LA FLEUR, } personnages muets.
LA POMME, }
LES OISEAUX, chœur.

ACTE PREMIER

La veille du printemps, sous la roseur mouillée du matin, un verger, qui va fleurir, frissonne au bord de l'eau, au bord de la Marne, ou du Lignon, ou du Cephise.

CHŒUR DES OISEAUX

« Fragiles mortels, race misérable de qui

la vie est faite d'ombre vaine, écoutez! Nous, immortels, aériens, jeunes sans terme, sans trêve adonnés aux pensées éternelles, nous vous instruirons de toutes les choses célestes! » Ainsi disaient, en meilleur langage, les antiques oiseaux de la Hellade; ainsi nous disons encore, en cette matinée bleue et rose d'avant l'avril. Et nous sommes ce qu'il y a de plus beau et de plus savant, puisque nous sommes l'aile et le rythme! Mais cessez de roucouler, ramiers, de gazouiller, fauvettes, de garruler, geais et pies, et de friseler, hirondelles! car voici des amoureux qui viennent de ce côté, et le silence est une espèce de mousse qu'il faut étendre devant ceux qui parlent bas.

MARTYL

Micheline!

MICHELINE

Quoi donc?

MYRTIL

Votre main, de grâce !

MICHELINE

Allons, Myrtil, voici ma main.

MYRTIL

Micheline !

MICHELINE

Quoi donc ?

MYRTIL

Votre cœur, s'il vous plaît !

MICHELINE

Voici mon cœur, Myrtil.

MYRTIL

Micheline !

MICHELINE

Quoi donc ?

MYRTIL

Vos lèvres, par pitié !

MICHELINE

Ah ! mais non, ah ! mais non. J'ai pu vous donner ma main, parce que cela n'engage pas

à grand'chose ; et j'ai pu vous donner mon cœur, car c'est une figure de rhétorique qui n'engage à rien, mais pour ce qui est de mes lèvres, dont je gage que vous feriez, jointes aux vôtres, un baiser, n'espérez point que jamais...

MYRTIL

Tigresse...

MICHELINE

... Je vous l'accorde !...

MYRTIL

... Hyrcanienne !

MICHELINE

A moins que...

MYRTIL

A moins que?...

MICHELINE

Tenez, parmi les branches de ce verger sans verdure encore, regardez, voyez-vous, là-haut, à la cime de la plus haute ramille,

cette petite fleur de pommier, si pâle, et rose ?

MYRTIL

Oui ! un peu de neige qui rougirait de n'avoir pas fondu encore, ou une églantine qui pâlirait d'avoir osé éclore...

MICHELINE

Cueillez et donnez-moi cette fleurette, Myrtil, et recevez en échange ma bouche plus rose et mes dents plus blanches.

MYRTIL

Micheline !

MICHELINE

La fleur !

MYRTIL

Oh ! Micheline ! Micheline ! demandez-moi tous les galions sombrés dans toutes les baies : j'irai, vêtu d'un scaphandre, les chercher, les trouver pour vous, pour vous seule ! Exigez que je vous apporte dans un coffret creusé en un seul rubis les cinq perles dont se faisait,

au front, une étoile la Colombe au bec de fer; exigez que j'écrive des poèmes épiques plus beaux que ceux de la *Légende des siècles*; exigez que je vous assure deux cent vingt mille francs de rente sur l'Etat ou que, six mois durant, je vous apporte un bouquet de violettes de deux sous (ce qui est bien plus difficile!), tout ce que vous ordonnerez sera, sans nul retard, réalisé, si votre bouche en est le prix! Mais, cette fleur, cette petite fleur, si frêle, si grêle, la première du verger, la première du printemps, ne la demandez pas, ne m'obligez pas à la cueillir, à la tuer; il faut qu'elle s'ouvre tout à fait au vrai printemps, qu'elle soit tout à fait blanche et rose, qu'elle connaisse le soleil et la brise et les abeilles rôdeuses, qu'elle s'achève en fruit vert, en fruit mûr! Permettez que s'épanouisse toute sa destinée.

MICHELINE

La fleur!

MYRTIL

Non....

MICHELINE

La fleur !

MYRTIL

Je ne puis...

MICHELINE

Adieu donc, monsieur !

MYRTIL

Restez !

MICHELINE

Adieu, vous dis-je, et ne vous avisez pas de me suivre !

MYRTIL

Hélas !

MICHELINE

Traderidera !

MYRTIL

Nymphe ! Déesse ! Muse ! Charite ! Amaryllis ! Cypris ! Erato ! Euphosine ! ne m'abandonne point !

MICHELINE

Flûte !

LE CHŒUR DES OISEAUX

En vérité, nous, immortels, aériens, jeunes sans terme, sans trêve adonnés aux pensées éternelles, nous ne vîmes jamais un tel exemple de pitié parmi la race misérable des mortels de qui la vie est faite d'ombre vaine. Il est très admirable que ce jeune homme, appelé Myrtil, ait sacrifié sa joie au salut d'une petite fleur. Mais certainement, — car le destin est juste ! — il sera récompensé de sa noble miséricorde. Tout bienfait est une fleur aussi qui fructifie en équitable salaire ! En attendant, pour célébrer la noble action dont vous fûtes témoins, roucoulez, ramiers, gazouillez, fauvettes, garrulez, geais et pies, et frisselez, hirondelles ! Mais toi, Rossignol, qui t'exiles en la solitude sauvage des bois, Rossignol mélancolique et violent, oiseau fauve, oiseau doux et terrible, loin-

tain chanteur carnassier, petit lion ailé au rugissant ramage, que penses-tu de Myrtil, qui épargna la fleur du pommier ?

LE ROSSIGNOL

Je pense que ce jeune homme est un imbécile.

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME

La veille de l'automne, sous la rougeur chaude du couchant, le verger, le même verger, aux fécondes branches lourdes, heurte ses fruits au bord de l'eau, au bord de la Marne, ou du Lignon, ou du Cephise.

CHŒUR DES OISEAUX

Le temps a passé. Que nous importe ! Lui va où il faut qu'il aille, nous, nous sommes, non la volonté, mais le caprice du destin ! et lorsque, las de son éternel retour, il en voudrait égayer l'ennui, il ne sait pas le chant où nous nous reposons à l'incertaine cime des arbres en plein champ ou des mâts en

pleine mer ! Mais, ramiers, fauvettes, geais et hirondelles, taisez-vous. Car voici venir le compatissant amant qui épargna la fleur aujourd'hui devenue fruit. Sans doute un heureux sort fut le sien, en récompense de son bienfait. Il est vrai qu'il est suivi, dans le verger crépusculaire, par un homme de mauvaise mine, et de qui une grande rapière bat les talons. Mais il n'y a rien à craindre pour Myrtil, car les justes divinités le protègent.

MYRTIL

Te voilà, arbre ! Te voilà, pommier qui n'avais qu'une fleur quand je n'avais qu'un amour. Ta fleur est devenue un beau fruit triomphant ! Je le vois là-haut, à la cime de la plus haute ramille. Hélas ! mon amour ne s'est pas épanoui en bonheur. Mais je ne regrette point ce que je fis ; et, d'avoir été bon, je suis moins triste d'être malheureux.

LE CHŒUR DES OISEAUX

Ah ! le brave jeune homme !

DON SPAVENTO

Faites attention, gamin !

MYRTIL

Vous dites, monsieur ?

DON SPAVENTO

Je dis que vous m'avez marché sur le pied, impertinent ! Et vous n'espérez pas, je pense, qu'une telle injure soit tolérée sans vengeance par celui qui vainquit en combat singulier le grand sophi de Perse et l'empereur brigand des Calabres.

MYRTIL

Vous avez, monsieur, un très grand estoc et je n'ai qu'une toute petite épée, plutôt houlette qu'épée. Néanmoins, s'il vous plaît d'en découdre ?...

DON SPAVENTO

En garde, donc !

MYRTIL

En garde !

LE CHŒUR DES OISEAUX

Voici que Myrtil est en fort grand péril. Car — nous savons cela, nous qui savons tout — celui qui le presse d'une escrime violente et savante, n'est jamais revenu des duels que tout rouge d'un sang qui n'était pas le sien. Cependant ne concevez aucune crainte sérieuse, hirondelles, geais et pics, fauvettes, ramiers : le sauveur de la petite fleur de pommier combat sous l'arbre même où, grâce à lui, elle est devenue pomme.

DON SPAVENTO

A vous, gringalet !

MYRTIL

Aïe !

DON SPAVENTO

Etes-vous touché ?

MYRTIL

Non. Mais je ne tarderai guère à être mort, tant vous vous montrez habile et formidable !

DON SPAVENTO

Faites-moi des excuses !

MYRTIL

Jamais !

DON SPAVENTO

A vous !

MYRTIL

Hélas !

DON SPAVENTO

A vous !

MYRTIL

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR DES OISEAUX

Il est extraordinaire que l'éternelle providence ne vienne pas encore au secours de ce charitable jeune homme.

DON SPAVENTO

Cette fois...

MYRTIL

Hein ? quoi ?

DON SPAVENTO

Je vais me fendre...

MYRTIL

Plus encore que vous ne fîtes ?

DON SPAVENTO

Extraordinairement plus! Une!... Deux!...

MYRTIL

Cieux !

DON SPAVENTO

Trois! Vous êtes percé de part en part.

MYRTIL

Mais non, mais non, pas du tout. Car, voyez, de la plus haute ramille de l'arbre, une pomme, une belle pomme mûre est tombée à la pointe de votre fer et a moucheté votre estoc !

LE CHŒUR DES OISEAUX

O joli stratagème de la divine justice ! Myrtil s'échappe et va rejoindre quelque nouvelle bien-aimée, — sain et sauf! Le fruit,

par la volonté équitable des Immortels, a payé la dette de la fleur.

Fin de l'acte deuxième.

ÉPILOGUE

La nuit, dans le bois d'automne.

LE ROSSIGNOL

Parmi les feuilles bientôt d'or, par-dessus les murmures de l'eau et les murmures de la forêt, onde plus mystérieuse et plus plaintive, et, d'être captive, plus douloureuse, nous sommes, moi, Philomèle, et vous, la nuit et la solitude, seules ! Apportez-moi, haleines de l'universelle vie, apportez-moi, pour qu'elles se mêlent à mon chant, toutes les plaintes charmées de tous ceux qui souffrent d'aimer, de tous ceux qui pleurent d'aimer, de tous ceux qui saignent d'aimer, de tous ceux qui aux joies de vivre, et aux gloires, et aussi aux charités, aux clémences, aux

probités, à toutes les vertus, préfèrent l'auguste et délicieux martyre d'aimer ! Un imbécile, ce jeune homme appelé Myrtil, car, s'il garde la Vie, il n'a pas eu le Baiser... Oh ! sanglote bienheureusement, éternellement, en ma déchirée et délicieuse voix nocturne, amour, amour, amour !

L'ANGE GARDIEN

ET

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

OU

LES GRAINS DE MAÏS SUR LE CHEMIN

L'ANGE GARDIEN

Hé! tandis que, dès le crépuscule, je me dispose à gagner ma place, selon mon devoir, dans cette chaumine, derrière l'étroit lit de paille où ne tardera point à venir dormir la petite Clodoberte, n'est-ce point la Fée Nicque-Nocque que je vois se glisser, par le sentier assombri, sous un manteau de bure brune qui cache les perles de ses colliers et le satin

de sa robe ? J'ai toujours eu mauvaise opinion de cette Fée Nicque-Nocque. Outre que son nom, dans une langue peu ressemblante au langage angélique, doit signifier des choses peu décentes, j'ai souvent soupçonné qu'elle nourrissait de mauvais desseins, étant peut-être quelque fille du Diable, à l'endroit de Clodoberte de qui l'innocence est confiée à ma garde. Tenons-nous un peu à l'écart afin d'observer comment elle se comportera.

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Hé! hé ! n'est-ce point l'Ange Gardien de la petite Clodoberte que je vois se dérober derrière le mur de la chaumine, d'où pendent des glycines? Je pense que nous aurons maille à partir ensemble. Certes, je ne souhaite point de mal, bien au contraire, à Clodoberte, qui est ma filleule, et je veux que d'un bon amant qu'elle aura, elle se fasse un bon mari. Car les Fées sont si propices au baiser

qu'elles l'approuvent, même légitime. Mais cet Ange Gardien voudrait conserver Clodoberte toute nice, pour quelque hymen au Paradis, avec un vénérable Elu à la barbe blanche. Ah ! le sot ! Comment les filles feraient-elles bien l'amour au ciel si elles n'avaient appris, ici-bas, à le faire ? C'est l'intérêt des Saints que les Saintes ne l'aient pas toujours été. Mais l'Ange que voici n'en est pas où il pense être, et il faudra voir, il faudra voir. Tenons-nous derrière cet arbre pour épier ce qu'il fera.

LORENZO

Ma vie ! mon âme ! que voilà qui est cruel que vous ne consentiez pas à venir avec moi, ce soir, dans ma grotte de la montagne, où j'étalai, sur l'herbe et les pierres, pour vous en faire un doux lit, les peaux des ours que je tuai, selon mon métier de chasseur montagnard.

L'ANGE GARDIEN

Fi ! le vilain suborneur !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Ah ! le beau garçon !

CLODOBERTE

Mon âme ! ma vie ! Il me serait fort agréable de vous suivre, car je vous aime de tout mon cœur ; mais que dirait Mère-Grand, si je ne rentrais tout de suite au logis? et, déjà, elle doit trouver que je m'attarde trop longtemps à vous souhaiter le bonsoir, sur le seuil de la chaumine.

L'ANGE GARDIEN

Honnête enfant !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Petite sotte !

LORENZO

Pour ce qui est de votre grand' mère, — regardez par la porte entr'ouverte, — voici qu'elle s'est déjà couchée, et qu'elle dort.

CLODOBERTE

Il est vrai ; mais si je consentais à vous suivre...

L'ANGE GARDIEN

Aïe !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Très bien !

CLODOBERTE

Comment, avant l'aube, retrouverais-je, de votre grotte à mon logis, — la distance, je pense, est grande, — mon chemin, afin de rentrer chez nous avant que grand-maman se soit aperçue de mon absence ?

L'ANGE GARDIEN

Voilà une question raisonnable.

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Elle est stupide, cette petite, de s'inquiéter, avant la joie, de ce qu'il adviendra après.

LORENZO

Dès que pâliront les étoiles, je vous accompagnerai jusqu'ici, par le chemin que vous ne savez pas.

CLODOBERTE

Oui ! mais les bûcherons, tôt levés, nous verront passer ensemble ?

L'ANGE GARDIEN

C'est admirablement dit !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Voilà une question bien niaise !

LORENZO

Il faudra donc que vous rentriez toute seule, et je sais un sûr moyen pour que vous retrouviez votre route.

L'ANGE GARDIEN

Oh ! oh !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Hi ! hi !

CLODOBERTE

Quel moyen, je vous prie, mon âme ?

LORENZO

Ecoutez-moi, ma vie. Ce jour, à la moisson de maïs, vous vous mîtes dans les cheveux un épi de maïs, tout d'or, dans vos

cheveux noirs, un épi de maïs d'or ! Le long de la route, grains, grains, grains, vous l'égrenerez à l'exemple des Petits Poucets des contes des Fées, que l'on va perdre au bois, et il vous sera bien facile, sous le lever vacillant du jour, de retrouver votre route, de grain doré en grain doré.

CLODOBERTE

J'irai donc avec vous, ma vie !

LORENZO

Venez donc vite, mon âme !

L'ANGE GARDIEN

Hélas ! hélas !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Hi ! hi ! hi ! hi ! Eh bien ! que pensez-vous de l'aventure, ange de Clodoberte ?

L'ANGE GARDIEN

Ce que j'en pense, Fée Nicque-Nocque ?

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

N'êtes-vous point vaincu par le joli amour de ces amants qui s'en vont dormir ensemble?

L'ANGE GARDIEN

Il est certain qu'il est bien fâcheux que Clodoberte ait consenti à suivre son ami d'amour, et je sens une rougeur poindre aux pennes extrêmes de mes ailes, à songer que de détestables délices s'accompliront dans la grotte montagnarde, où le lit est fait de peaux d'ours très douces. Mais ne pensez point, fille du Diable que vous devez être, que vous en soyez arrivée tout à fait à vos fins. Apprenez que la rigidité du salut a fait des concessions. Voyant les fillettes de la terre trop enclines au Péché, le bon Dieu, accommodant, leur laissa quelques libertés, que, s'il les leur avait interdites, elles n'auraient pas manqué de prendre. Même les Patriarches, les Apôtres qui les doivent épouser, consentent à fermer les yeux sur quelques menues peccadilles,pourvu qu'il n'y ait pas eu de scandale ; et, ainsi qu'il y a sur terre ce qu'on appelle des Demi-Vierges, il y aura dans le ciel…

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Des Demi-Saintes ?

L'ANGE GARDIEN

Vous l'avez dit. Ah ! si Clodoberte découchait, si elle ne revenait point, dès l'aube, chez sa grand'mère, continuer réellement la ressemblance de jeune fille endormie que fera, toute la nuit, sur l'étroit lit de paille, l'ombre de mes deux ailes blanches, elle serait gravement compromise, et perdue ; mais vous savez que, grâce aux grains de maïs, elle pourra retrouver sa route à l'heure opportune. Et nous avons dans le ciel des Elus point trop exigeants, qui, au lendemain des noces éternelles, consentent à s'enorgueillir d'un à peu-près, dont leur grand âge agréa la moins résistante insuffisance. Seulement, il ne faut pas qu'il y ait eu scandale ; pour cela, c'est la règle céleste que, sur terre, les jeunes personnes ne doivent pas découcher.

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Ange !

L'ANGE GARDIEN

Fée !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Il me plaît de te vaincre jusqu'en tes plus extrêmes concessions. Clodoberte ne rentrera pas, avant le matin, chez sa grand' mère.

L'ANGE GARDIEN

C'est ce que nous verrons !

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

C'est ce que nous verrons !

LORENZO

Nous voici arrivés, ma vie !

CLODOBERTE

Que je m'en réjouis, mon âme !

LORENZO

Si tendres et si profonds que furent, durant la route, les baisers que nous mêlâmes,

ils ne firent qu'exaspérer mon désir d'autres caresses.

CLODOBERTE

Ils ne firent que me soumettre à l'espérance d'autres caresses.

LORENZO

Voici la couche douce, faite de peaux d'ours bruns, où tu seras si blanche...

CLODOBERTE

Quoi, la voici ?

LORENZO

Ne te dévêtiras-tu point, pour y être tout à fait plus blanche.

CLODOBERTE

Ah! que je consens à me dévêtir pour que, plus blanche, tu m'aimes davantage.

LORENZO

Ma vie !

CLODOBERTE

Mon âme !

LORENZO

Oh ! vraiment, me quitteras-tu avant l'aube ? Certes, les étreintes du soir seront exquises...

CLODOBERTE

Oh ! je l'espère !

LORENZO

Mais les étreintes du matin seraient plus exquises encore

CLODOBERTE

Inexperte des unes comme des autres, c'est le délice de celles-là qui m'apprendra le désir de celles-ci ; mais je ne pourrai m'y abandonner, puisqu'il faut que je rentre au logis ; et, un à un, j'ai semé le long du sentier les grains de l'épi de maïs que j'avais dans les cheveux.

LORENZO

Tu les as semés ?

CLODOBERTE

Il le fallait bien ! Regarde, je n'ai plus,

dans les cheveux, que les cliquetantes feuilles d'or de l'épi.

LORENZO

Ainsi, tu me laisseras ?

CLODOBERTE

Ah ! avant que je te laisse, récompense-moi, s'il est vrai que l'amour est doux, de ma tendresse à te suivre ?

L'ANGE GARDIEN

Ariel !

ARIEL

Me voici. Encore que vous soyez, Ange, de ceux qui nient et réprouvent la puissance des jolis paganismes devenus féeries, et n'admettent point que, par-dessus l'Eurotas et la mer Ionienne, le pont du Rêve se courbe jusqu'à l'île d'Oriane, je vous suis tout dévoué, parce que les Chérubins ont des ailes comme les Eros.

L'ANGE GARDIEN

Sers-moi donc, Ariel. Une fée avec qui je

suis en procès, la Fée Nicque-Nocque, va sans doute ordonner à tous les oiseaux du bois de manger, et à tous les vents de la montagne de disperser, les grains de maïs qu'une vierge, un à un, laissa tomber pour retrouver le chemin de l'honnêteté et de la vertu. Sers-moi ! Il faut que malgré la puissance de Nicque-Nocque, ces grains demeurent où ils tombèrent ; et je t'en commets le soin.

ARIEL

Rossignol ?

LE ROSSIGNOL

Tsi, tsi, tsi, tsi, tsio !

ARIEL

Quelle que soit la faim qui te pousse, ne mange pas les grains de maïs sur la route.

LE ROSSIGNOL

Tsi, tsi, tsi, tsi, tsio !

ARIEL

C'est oui qu'il veut dire. Moineau franc?

LE MOINEAU FRANC

Cui ! cui ! cui ! cui ! cui !

ARIEL

Quelque faim qui te pousse, ne mange pas les grains de maïs sur la route.

LE MOINEAU FRANC

Cui ! cui ! cui ! cui ! cui !

ARIEL

C'est oui qu'il veut dire. Vent du Nord ?

LE VENT DU NORD

Plfoum ! plfoum ! plfoum !

ARIEL

Vent du Sud ?

LE VENT DU SUD

Plfou ! plfou ! pflou !

ARIEL

Vent de l'Est ?

LE VENT DE L'EST

Plfui ! plfui ! plfui !

ARIEL

Vent de l'Ouest ?

LE VENT DE L'OUEST

Plfla ! plfla ! plfla !

ARIEL

Quoi qu'il arrive, et de quelque part que s'enfle et crève l'outre du formidable Eole, ne soufflez pas sur les grains de maïs qui sont dans le petit sentier, d'une longueur de pas à une longueur de pas, entre les cailloux et les brins d'herbe montants.

LES QUATRE VENTS

Plfoum ! plfou ! plfui ! plfla !

ARIEL

Je pense que cela signifie qu'ils m'ont compris et qu'ils m'obéiront.

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Je me sens fort inquiète. J'ai en vain ordonné aux oiseaux du bois de manger les grains que sema Clodoberte, Petite Poucette au bois d'amour ; j'ai, en vain, exigé des quatre souffles qu'ils dispersassent les grains indicateurs de l'honnête retour. Les oiseaux, sans

m'écouter, ont fui, les vents se sont, loin de la forêt, vers la mer, occupés à des tempêtes. Je pense que l'Ange a des alliances avec Ariel, maître des oiseaux et des vents. C'est peut-être à cause des ailes qu'ils ont tous les deux ; il y a, peut-être, entre eux, une fraternité d'essor ; pourquoi les fées n'ont-elles point d'ailes? elles n'en ont qu'aux traînes de leurs robes, un peu lourdes, et pareilles à des ramiers d'or posés. Quoi ! je serais vaincue par l'Ange, et Clodoberte retrouverait son chemin ?

CLODOBERTE

Ah ! que tu me fis du plaisir !

LORENZO

Bien moins que tu ne m'en fis.

CLODOBERTE

Que j'aime bien plus ta bouche depuis qu'elle est ton baiser !

LORENZO

Que j'aime bien plus le baiser depuis qu'il est tes lèvres !

CLODOBERTE

Mais vois, par l'entrée de la grotte, c'est le commencement, un peu rose, du jour, vers les douces peaux d'ours que tu tuas... Il faut que je rentre dans la chaumine de Mère-Grand.

LORENZO

Eh bien ! soit, puisqu'il le faut, va, rentre. Veux-tu que je te conduise, ou bien reconnaîtras-tu ta route ?

CLODOBERTE

Ah ! tu permets que je parte, méchant ?... Oui, oui, pourtant, c'est vrai, il faut partir. Un baiser, encore, dont tu reconnaîtras, demain soir, l'odeur ; car, de ce moment à demain soir, je ne boirai, ni ne mangerai, ni ne baiserai une fleur, pour que tu retrouves, à ma lèvre, l'odeur que tu y as mise... Mais c'est le jour qui vient, je m'en vais... Ah ! que j'aurais voulu rester !

LORENZO

Sans doute...

CLODOBERTE

Il faut être raisonnable, il faut que je m'en aille, les grains de maïs, dans le sentier, luisent d'un à un : « Viens, viens, viens. » Ah ! reste ensommeillé dans le songe réel que mon amour te fit !... mais, oh ! c'est vrai... qu'il dort, presque... Dors, dors, cher ingrat, je m'en vais...

L'ANGE GARDIEN

Enfin ! elle sort du Péché, et rentre dans la vie honorable, qui la destine à de célestes Justes Noces.

LA FÉE NICQUE-NOCQUE

Il est bien certain que voilà pour moi une sotte aventure ; et cette petite fille qui rentrera chez elle avant que mère-grand ne soit éveillée, aura tout l'avantage d'avoir découché, sans avoir découché en effet.

CLODOBERTE

Lorenzo !

LORENZO

Quoi ?

CLODOBERTE

C'est moi !

LORENZO

Toi ?

CLODOBERTE

Oui, moi ; je reviens !

LORENZO

Pourquoi ?

CLODOBERTE

Je vais te dire... Plus de grains de maïs sur la route... les oiseaux... le vent... peut-être... que sais-je !

L'ANGE

Oh ! la menteuse !

LA FÉE

C'est gentil, son mensonge...

LORENZO

Ainsi, vraiment, les oiseaux ont mangé, les vents ont dispersé...

CLODOBERTE

Eh ! bien, non ! non ! non ! Il n'y a pas eu de vent, il n'y a pas eu d'oiseaux... Mais je n'avais pas semé les grains de maïs sur la route, oh ! je m'étais bien gardée de semer les grains de maïs. Car, pour moi, dès que tu m'emmenas, — oh ! prends-moi, encore, prends-moi vite, enlace-moi de l'étreinte du matin, que me promet si douce le souvenir des étreintes du soir, — il n'y avait plus de retour, il n'y avait plus que le chemin de mon baiser vers ta bouche !

LE LÉZARD D'OR VERT

ET

LA PETITE BERGÈRE QUI PASSE

OU

LA BONNE AIDE RÉCOMPENSÉE

LE LÉZARD

Eh ! bergère légère, bergerette proprette, bergeronnette honnête (car vous êtes, petite Eudorine, la plus vertueuse du pays, comme la plus jolie), ne passez point si vite et me venez en aide.

EUDORINE

Que voilà un grand miracle ! Je n'ouïs jamais dire que les lézards fussent doués de la parole.

LE LÉZARD

Aussi, Eudorine, ne suis-je lézard que d'apparence et pour peu de temps. De vrai, vous entendez une Fée. Les changes de formes sont le jeu familier de mes sœurs, et le mien ; et je me muai en cette mignonne bestiole verte pour le plaisir de frétiller sur le mur, au soleil.

EUDORINE

Je vous fais ma révérence, Fée ! Mais moi, fillette du bois sauvage, bergère non pas de brebis, mais d'oisons, et simple comme eux, moi, qui ne puis rien, pour vous que puis-je, Dame qui pouvez tout ?

LE LÉZARD

C'est que, tout à l'heure, comme, avec chaque rayon, je sautelais de pierraille en pierraille, un méchant tesson tombant du haut — peut-être quelque mauvais enchanteur sous l'air d'un tesson de bouteille — me coupa tout net (vous n'avez qu'à voir !) ma

fine et souple queue d'or vert. Depuis, je la cherche. Elle doit avoir glissé entre les cailloux, l'herbe, ou la mousse du fossé. Employez-vous, bergère, à retrouver ma queue d'émeraude.

EUDORINE

Je n'aurais garde de vous refuser si menu service. Pourtant, si j'ose dire, je ne comprends pas, Dame ! que vous ayez tant de souci d'une tant petite perte. Cela ne doit guère vous chaloir, dame Fée, la queue d'un lézard.

LE LÉZARD

On voit bien que tu ne connais pas le Code du royaume des Fées ! Il y est dit, formellement, que si l'une de nous, sous une forme qui n'est point sa naturelle, en perd quelque partie, et, perdue, ne la recouvre point, ne la remet pas en la place convenable, elle sera désormais privée, en sa forme véritable, de la même partie.

EUDORINE

Je ne fus point à l'école, et je ne vous entends guère.

LE LÉZARD

Vous m'entendrez tôt. Imaginez que je me sois changée en colombe.

EUDORINE

Bon. Je l'imagine.

LE LÉZARD

Eh bien ! si, colombe, je perdais l'aile droite, je n'aurais plus, Fée redevenue, que le bras gauche.

EUDORINE

Las ! comment feriez-vous pour manger la soupe ?

LE LÉZARD

Pensez que je me fis vague de la mer.

EUDORINE

Je le pense.

LE LÉZARD

Eh bien ! si, vague de la mer, j'en per-

dais, sous un coup de vent, la rondeur mouvante, j'aurais, redevenue Fée, la poitrine plate comme le sable uni de la grève.

EUDORINE

Eh ! ce ne serait point grand dommage. Car, quel est le plaisir d'avoir le corsage si rempli ? Pour moi, je fus fort étonnée, et effrayée, et marrie, quand je vis, le dernier octobre, où j'eus quinze ans, se gonfler ma gorge en même temps que les pommes du verger.

LE LÉZARD

Nice! tu ne savais point, tu ne sais pas encore le délice du sein sous la caresse qui ne le peut prendre tout entier! Mais suivons notre propos. Si je ne retrouvais ma queue de lézard, ma robe de brocart d'or n'aurait point de traîne au bal où, ce soir, Viviane, que chanta notre ami Jean Lorrain, nous convie, dans la clairière de Brocéliande !

EUDORINE

Quoi ! votre robe n'aurait point de traîne,

au bal de Viviane, dans la clairière de Brocéliande ? On ne saurait imaginer de plus grand désastre. Je vous viens donc en aide, et je cherche, je cherche.

LE LÉZARD

Là, peut-être, sous le duvet tombé de cette fleur d'ortie?

EUDORINE

Non, ce n'est pas une queue de lézard. C'est le bout d'une herbelette où le soleil mit de l'or. Ah !

LE LÉZARD

Tu l'as trouvée?

EUDORINE

Je me piquai le doigt à l'ortie.

LE LÉZARD

Cherche un peu plus loin. Ce qui me manque roula peut-être avec les petites pierres.

EUDORINE

Je l'ai !

LE LÉZARD

Tu l'as ?

EUDORINE

Oui ! toute verte ! et vivante encore ! Elle était là, sous le tesson.

LE LÉZARD

Chère bergère ! Vite, remets-la où elle faisait défaut.

EUDORINE

Voilà qui est achevé.

LE LÉZARD

Ah ! je frétille tout entière. Merci, bergère.

EUDORINE

A vous revoir, Dame !

LE LÉZARD

Je ne veux point que tu me quittes de la sorte ! C'est une autre loi, dans le royaume des Fées, que quiconque leur rendit service en reçoive récompense, et par le moyen même du service rendu. Parle, bergère lé-

gère, bergérette proprette, bergeronnette honnête, que puis-je faire pour que tu aies toute l'aise possible ?

EUDORINE

Eh ! toute l'aise possible, je l'ai, puisque Mère-grand, afin de me faire belle, acheta, dimanche, un ruban de moire au colporteur qui passe.

LE LÉZARD

N'as-tu souci que d'un ruban ?

EUDORINE

A quelque heure que je revienne dans la chaumine, Mère-grand me garde un petit pot plein de lait, où je bois à ma soif.

LE LÉZARD

Jolie comme tu es, ne désires-tu pas autre chose que le ruban, et le petit pot de lait ?

EUDORINE

Aucune autre chose, — sinon de ne pas perdre quelqu'un de mes oisons, car le fermier me gronderait.

LE LÉZARD

Donc, tu ne penses jamais à un ami d'amour qui te dirait des paroles aimables, en faisant de plus aimables gestes ?

EUDORINE

Que si ! Mais Mère-grand m'assure qu'un amoureux me déroberait le ruban de moire, et boirait tout mon petit pot de lait.

LE LÉZARD

Pour ce qui est de dérober ton ruban, il ferait à sa guise ; mais, quant à boire ton petit pot de lait, il n'y manquerait pas, et tu te garderais bien de t'en plaindre.

EUDORINE

Quoi ! j'aurais plaisir à être volée ?

LE LÉZARD

Le seul plaisir qui vaille que tu aies mis quinze ans à l'attendre ! Et comment voudrais-tu qu'il fût fait, l'ami d'amour dont tu as crainte à la fois, et désir ?

EUDORINE

Ah ! fée !

LE LÉZARD

Eh bien ! bergère ?

EUDORINE

Qu'il fût brun des cheveux, et très blanc de la peau, avec des lèvres rouges sous de drues moustaches noires, et que, grand, terrible, mais très doux, il eût une épée au côté, et me parlât avec des mots si modestes, si tendres, si soumis que je ne fusse pas effrayée du bonheur de le voir, voilà ce que je voudrais, dût-il...

LE LÉZARD

Dût-il vider tout le petit pot de lait?

EUDORINE

Oui !

LE LÉZARD

Regarde.

EUDORINE

Ciel !

LE LÉZARD

Regarde encore.

EUDORINE

Oh ! qu'est-ce ?... Que vois-je ?... Monseigneur !... D'où êtes-vous venu ici, tout à coup ?

LE JEUNE HOMME BRUN

Je n'y suis point venu tout à coup, puisque j'y étais déjà. Crois-tu, Eudorine, qu'une Fée, ayant le pouvoir de se muer en petite bestiole verte, n'a point celui de devenir, tel que tu le voulus, un amoureux, — lorsqu'il s'agit de récompenser le service qu'on lui rendit ? Puisque, grâce à toi, j'irai au bal de Brocéliande avec une robe de brocart, à traîne, tu recevras de moi un délicieux salaire...

EUDORINE

Quoi ? quoi donc ?

LE JEUNE HOMME BRUN

Les branches, demain, du bois où je t'em-

mène se souviendront, en leurs murmures, des murmures tendres de tes lèvres, reconnaissantes de ma gratitude. Ne t'attarde point, ne résiste pas, viens, puisque je suis, selon ton vœu réalisé, celui que toujours tu voulus suivre, que tu attendais avant même de l'avoir désiré.

EUDORINE

Lézard !...

LE JEUNE HOMME BRUN

Non.

EUDORINE

Dame Fée !...

LE JEUNE HOMME BRUN

Non.

EUDORINE

Monseigneur !...

LE JEUNE HOMME BRUN

Non.

EUDORINE

Toi !...

LE JEUNE HOMME BRUN

Oui !

EUDORINE

Ah ! que la forêt semble obscure ! Naguère je n'y pénétrais pas si avant. J'ai peur que vous me touchiez. J'ai bien plus peur que vous me laissiez. Ne me laissez pas. Vous avez donc mis d'autres oiseaux dans le bois, puisque jamais je n'entendis des ramages comparables à ceux-ci, qui m'avertissent d'avoir peur et me conseillent de ne pas avoir peur. Ah ! que vous êtes terrible, et que vous êtes bon ! ! Éloignez vos lèvres. Donnez-moi vos lèvres ! Donnez, donne-les-moi pour toujours... Pourquoi suis-je tombée ?... Mère-grand avait bien tort.

LA FÉE,

solennellement

Tu reçois la récompense de ton œuvre de charité ! et jamais tu n'aurais connu un tel

délice, si tu n'avais retrouvé, émeraude ensoleillée, la queue de lézard, grâce à laquelle ma traîne de brocart d'or émerveillera la mousse aux lisières du bois féerique de Brocéliande !

LA DESTINÉE S'AMUSE

QUELQU'UN QUI PASSE

Je fais ma ronde par tout l'univers afin de voir le train des choses. Eh ! vous, jeune garçon, là-bas, quel est votre métier ?

LE JEUNE GARÇON

Je suis soldat.

CELUI QUI PASSE

A la bonne heure. Sans doute, vous vous plaisez ardemment aux rudes disciplines et aux violentes guerres ; et ce qui vous charme, c'est, sous le vent des flèches ou des mitrailles, le frémissement troué des drapeaux ?

LE SOLDAT

Mon délice serait de voir, parmi l'effarement des fougères, au fond du bois tendre et mystérieux, le tremblement d'une jupe de bergerette, qui n'a pas besoin d'avoir des trous, puisqu'on la peut lever, et de baiser, sur des lèvres, l'effeuillement des fleurs sauvages, qui avouèrent l'amour.

CELUI QUI PASSE

Quoi ! n'êtes-vous point Achille ou Murat ?

LE SOLDAT

Non. Daphnis ou Lubin.

CELUI QUI PASSE

Pourquoi donc êtes-vous militaire ?

LE SOLDAT

Parce que telle fut la volonté de la Destinée.

CELUI QUI PASSE

Eh ! vous, là-bas, vieux homme, quelle est votre fonction ?

LE VIEUX HOMME

Je suis financier.

CELUI QUI PASSE

Fort bien. Certainement, votre plus grande joie, c'est — logé en un somptueux hôtel, parmi l'excès des luxes et des renommées — de voir se ruer, torrentiellement, dans vos coffres, aux jours des grandes émissions, l'or ébloui des millionnaires, et, affolées, les piécettes blanches des petits rentiers; ou bien — usurier aux longs doigts maigres, dans l'hypocrite dénûment de quelque échoppe — de prêter à la petite semaine, sur le dernier matelas des mères misérables, refusé au Mont-de-Piété ?

LE VIEUX HOMME

Je voudrais vivre dans quelque cellule sans lit, où les bonnes gens m'apporteraient des aumônes dont j'achèterais, pour les pauvres, du pain et des vêtements ; et je voudrais ramener par la main, vers les grabats maternels, moins désolés, les petits enfants perdus.

CELUI QUI PASSE

Quoi ! n'êtes-vous point Law ou Gobseck ?

LE VIEUX HOMME

Non. Saint Vincent de Paul.

CELUI QUI PASSE

Pourquoi donc faites-vous des affaires ?

LE VIEUX HOMME

Parce que telle fut la volonté de la Destinée.

CELUI QUI PASSE

Oh ! comme l'air est charmé, tout à coup, d'une essence qui se parfuma à des intimités féminines hypersexualisées ! Eh ! vous, là-bas, élégante personne, toute soie et dentelles, cent mille francs, en perles, à votre collier et trente mille, en brillants, à vos oreilles, dites-nous quel est votre état ?

L'ÉLÉGANTE PERSONNE

Monsieur, je suis cocotte.

CELUI QUI PASSE

Je ne vous en blâme point. Eperdument

vous vous extasiez des prodigieuses fêtes, pareilles à celles du *Journal*, où la gloire de la beauté, parmi des incendies de fleurs, et de gorges, et de bouches, fut plus resplendissante que la gloire même de Séverin ; et, revenue en votre alcôve que les mauvais anges, « nageant dans les plis des rideaux », jonchent de toutes les fleurs surodorantes de la perversité, vous vous pâmez de vaincre et de pressurer et de tordre, en de voluptueux maléfices, exigeants comme des tortures, les corps, les âmes, les santés et les rêves !

L'ÉLÉGANTE PERSONNE

Monsieur, les premières, les soupers, la fête même du *Journal*,

Tout cela ne vaut pas la bague de laiton
Que je portais jadis à mon doigt de vachère,
Dans le bon temps des gars qui m'appelaient Gothon!

et j'aurais bien du contentement à faire, tous les soirs, dans un petit appartement de la

banlieue, une partie de bésigue avec des voisines qui savent les potins du quartier, ou à tricoter des bas pour mon mari, employé à dix-huit cents francs, qui, vieillissant déjà, s'endort au coin du feu.

CELUI QUI PASSE

Quoi ! n'êtes-vous pas Marion de Lorme ou la Belle Otero ?

L'ÉLÉGANTE PERSONNE

Non. Madame Denis.

CELUI QUI PASSE

Pourquoi donc faites-vous l'amour ?

L'ÉLÉGANTE PERSONNE

Parce que telle fut la volonté de la Destinée.

CELUI QUI PASSE

J'entends un bruit lyrique de clairons, et des plaintes de lyre ! Eh ! vous, là-bas, long homme à l'air de prophète, quelle est, s'il vous plaît, votre profession ?

LE LONG HOMME A L'AIR DE PROPHÈTE

Je suis poète, — pour vous chanter.

CELUI QUI PASSE

Je m'incline devant vous, ô inspiré, ô artiste ! Gageons que rarement vous détournez les yeux de la vision auguste de la Beauté, que votre âme s'éblouit des toujours plus proches étoiles ! Et, quand vous redescendez sur la terre, c'est pour vous vouer, avec un constant zèle acharné, à l'étude des beaux rythmes, à la recherche des nobles mots, au sévère labeur — car la syntaxe existe ! — du style de plus en plus parfait.

LE LONG HOMME A L'AIR DE PROPHÈTE

Il m'eût été surtout agréable de faire, homme politique, des discours à la tribune, ou bien, reporter enthousiaste, d'envoyer aux journaux les comptes rendus des Grandes Manœuvres, où le patriotisme s'avère en la faute de français.

CELUI QUI PASSE

Quoi ! n'es-tu point Dante, Hugo, Vigny, Gautier, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, ou Léon Dierx ?

LE LONG HOMME A L'AIR DE PROPHÈTE

Non. Déroulède.

CELUI QUI PASSE

Pourquoi donc fais-tu des vers ?

LE LONG HOMME A L'AIR DE PROPHÈTE

Parce que telle fut la volonté de la Destinée.

CELUI QUI PASSE

Destinée ! Destinée ! je poursuis ma ronde par tout l'univers, afin de voir le train des choses. Il me semble qu'elles vont étrangement, et que ce sont les danseurs qui sont les calculateurs. Pourquoi en est-il ainsi, Destinée ?

LA DESTINÉE

Eh ! parce que j'aime à rire.

LE REPORTER

ET

L'HOMME DE GÉNIE

Le théâtre représente une chambre passablement confortable, dans un asile d'aliénés. Cette chambre, vraiment, est à peu près pareille à n'importe quelle chambre un peu confortable. Le spectateur, cependant, ne tardera pas à remarquer que, contrairement à l'usage le plus fréquent, le lit ne pose pas ses pieds au plancher, mais, renversé, les applique au plafond ; que, bien qu'on soit au cœur de l'hiver, un bloc de glace fond dans la cheminée, au lieu que des bûches y flambent ; et qu'il y a, sur le mur, une peinture où l'on voit tomber vers un cercueil ouvert une avalanche de fleurs dont chacune a la forme d'une lettre de l'alphabet. A cela près, la chambre n'a rien que de fort ordinaire.

Entre le Reporter ; il est bien mis.

L'Homme de Génie se lève ; il ressemble à tout le monde, à cela près qu'il hausse le front énorme que Villiers de l'Isle-Adam appelait « le front encyclopédique du Garçon de café » ! et que, coiffé de

deux bottes jointes par une jarretière de soie rose, il a les pieds chaussés de perruques.

LE REPORTER

C'est bien vous, monsieur, qui êtes l'homme de génie qui est dément ?

L'HOMME DE GÉNIE

Sans nul doute. Je suis l'homme de génie

LE REPORTER

Et le dément ?

L'HOMME DE GÉNIE

Et le dément. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

LE REPORTER

Cela doit vous être bien pénible d'être insensé ?

L'HOMME DE GÉNIE

Pas du tout. Autrefois, on me traitait d'imbécile ; maintenant, on me traite de fou : vous voyez que j'ai gagné à perdre la raison.

LE REPORTER

Au reste, ce n'est point de cela qu'il s'agit. Le journal où je suis rédacteur serait heureux d'avoir votre collaboration, et m'envoie vous la demander.

L'HOMME DE GÉNIE

Hélas ! que n'êtes-vous venu plus tôt ! Depuis trois mois, je n'ai écrit ni ùn vers, ni une ligne de prose.

LE REPORTER

Et pourquoi donc ?

L'HOMME DE GÉNIE

Parce que ma maîtresse est morte il y a deux mois, et qu'on a enterré avec elle les lettres de son nom.

LE REPORTER

Les lettres de son nom ?

L'HOMME DE GÉNIE

De son nom adorable, de son nom adoré ! Et, tant qu'elles ne me seront pas rendues, je ne pourrai pas, hélas ! non, je ne pourra

pas chanter, en poèmes délicieux et impérissables comme d'éternelles fleurs, la gloire de la toujours aimée !

LE REPORTER

Voilà qui est fâcheux. En effet, s'il vous manque des lettres, cela doit vous gêner pour écrire.

L'HOMME DE GÉNIE

Enormément.

LE REPORTER

Mais vous êtes habile artiste. Ne sauriez-vous, imitant un poète d'Alexandrie, tracer des phrases où certains signes de l'alphabet n'auraient point leur emploi ?

L'HOMME DE GÉNIE

J'ai essayé. Je n'ai pas pu.

LE REPORTER

Le nom de votre amoureuse contenait donc beaucoup de lettres ?

L'HOMME DE GÉNIE

Hélas ! beaucoup.

LE REPORTER

Elle s'appelait ?...

L'HOMME DE GÉNIE

Elle s'appelait...

LE REPORTER

Je suis indiscret, peut-être ?

L'HOMME DE GÉNIE

Non, non... Elle s'appelait : A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, X, Y, Z !

LE REPORTER

Ah ! je conçois que vous soyez bien empêché de rédiger un poème épique, ou seulement une nouvelle à la main. Il ne me reste donc, monsieur, qu'à prendre congé...

L'HOMME DE GÉNIE

Attendez ! Avant le trépas de la plus chérie des femmes, j'avais composé quelques scènes, des scènes vraies, des scènes observées, des scènes où vit la vie elle-même en toute la réalité de la nature ; et je les pu-

blierais volontiers, si l'on m'en offrait un digne prix.

LE REPORTER

A la bonne heure ! Accepteriez-vous trois francs la ligne ?

L'HOMME DE GÉNIE

Non.

LE REPORTER

Cinq francs ?

L'HOMME DE GÉNIE

Non.

LE REPORTER

Dix francs, cent francs, mille francs ?

L'HOMME DE GÉNIE

J'aimerais mieux être payé en une seule fois.

LE REPORTER

Qu'à cela ne tienne ! Pour l'ensemble, vingt-cinq mille francs ?

L'HOMME DE GÉNIE

Non.

LE REPORTER

Cinquante mille ?

L'HOMME DE GÉNIE

Non.

LE REPORTER

Un million ?

L'HOMME DE GÉNIE

Oui.

LE REPORTER

Allons, vous êtes raisonnable.

L'HOMME DE GÉNIE

Mais pas en argent, ni en billets, le million ; en une valeur que je préfère.

LE REPORTER

En quoi donc ?

L'HOMME DE GÉNIE

En fleurs.

LE REPORTER

En ?...

L'HOMME DE GÉNIE

Fleurs. Et il suffira que vous m'en donniez

autant qu'il y avait de lettres dans le nom de ma maîtresse.

LE REPORTER

Nous dépasserons l'alphabet ! Votre chambre sera pleine de tout le printemps et de tout l'été.

L'HOMME DE GÉNIE

N'exagérez pas. Vingt-cinq calices, je ne demande pas davantage. Seulement, pour que j'y recouvre ce qui me fut enlevé, je veux que chacune des fleurs soit l'une des lettres du nom enseveli. Ainsi, pour l'A, je désire...

LE REPORTER

Pour l'A ?

L'HOMME DE GÉNIE

Une Azalée.

LE REPORTER

Pour le B ?

L'HOMME DE GÉNIE

Un Bleuet.

LE REPORTER

Pour le C ?

L'HOMME DE GÉNIE

Une Clématite.

LE REPORTER

Pour le D ?

L'HOMME DE GÉNIE

Un Dahlia.

LE REPORTER

Pour l'E ?

L'HOMME DE GÉNIE

Une Eglantine, et pour l'F, un Fuchsia, et pour le G, un Géranium, et pour l'H, une Hyacinthe, et pour l'I, un Iris, et pour le J, un Jasmin, et pour le K, une Krouboul, et pour l'L, un Liseron, et pour l'M, un Myosotis, et pour l'N, un Narcisse, et pour l'O, un Obier, et pour le P, une Primerose, et pour le Q, une Querdoine, et pour l'R, une Renoncule, et pour l'S, une Spéronnelle, et pour le T, un Tournesol, et pour l'U, une

Urgèle, et pour le V, une Véronique, et pour l'X, un Xéranthème, et pour l'Y, une Yolithe, et pour le Z, une Zimérine !

LE REPORTER

Encore que plusieurs de ces fleurs soient rares, et que, même, je pense, vous en ayez inventé quelques-unes, vous les aurez, — toutes !

L'HOMME DE GÉNIE

Ah ! que ma joie est grande ! Car, dès que me seront rendues, en couleurs et en parfums, toutes les lettres de l'adorable et adoré nom, je le pourrai chanter en poèmes délicieux et impérissables comme d'immortelles fleurs ! Cependant, hâtez-vous, et, après la promesse de le payer dès demain, emportez vite mon manuscrit. Je sens l'heure proche où j'ai coutume de manger le menton, le nez et les deux oreilles aux personnes qui me font l'honneur de me rendre visite !

LE MAUVAIS POÈTE

OU

LES SYLLABES OFFERTES D'UN VERS QU'IL CROYAIT EXCELLENT

UN MAUVAIS POÈTE,

cru bon poète et auteur de plusieurs comédies.

Il est vraiment bien fâcheux que le vers que je fis ce matin m'ait ainsi échappé de la mémoire ; car si je ne me souviens point de ce vers en soi-même, je me souviens qu'il était le plus beau du monde, et qu'il eût suffi, à peine écrit, à me rendre illustre jusqu'à l'extrême borne de l'incommensurable Temps.

Hélas! qu'il est donc fâcheux que j'aie oublié ce vers !

LA FÉE-DE-LA-ROUTE-DU-MATIN

Bien que ma cousine Erato qui, volontiers, se promène avec moi dans l'herbe que l'aube de gouttelettes emperlette, m'ait bien des fois chanté les plus jolis poèmes du monde, et, aujourd'hui justement, celui de M. Romain Coolus, presque un chef-d'œuvre, où il semble que Henri Heine se soit souvenu de Villon, je ne serais pas fâchée que tu retrouves ton vers perdu ; et je te vais aider de tout mon pouvoir. Etait-ce un alexandrin ?

LE MAUVAIS POÈTE,
auteur de plusieurs comédies.

Non, un vers de huit pieds.

LA FÉE-DE-LA-ROUTE-DU-MATIN

Ah ! qu'il était court ! mais tu pourras prier Gustave Kahn de l'allonger un peu. Cependant, suis la venelle et suis l'orée, regarde,

écoute, et que ton vers, avant la nuit prochaine, te soit rendu.

UNE COCCINELLE

Abeille, petite abeille, ne vole point toujours de ce côté.

UNE ABEILLE

Et pourquoi ?

LA COCCINELLE

Parce que je me plais à baiser seule le Lys que voici, le Lys que j'aime, le Lys qui m'enchante.

L'ABEILLE

Quoi, seule, tu veux Le...

LA COCCINELLE

Oui.

L'ABEILLE

A la bonne heure, il est tant de roses rouges !

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Je ne compris pas bien ce que dirent ces

bestioles, mais il me semble que la syllabe « Le » revint plus d'une fois dans leurs propos; et c'est comme si j'entendais une charade.

JULIETTE,

à la fenêtre.

Tu veux partir ? Le jour est loin encore ; c'était le rossignol et non l'alouette, dont le son a percé ton oreille craintive ; il chante, la nuit, sur ce grenadier là-bas ; crois-moi, mon amour, c'était le rossignol.

ROMÉO

Non, ma vie, ce n'était pas le rossignol, c'était l'alouette, héraut du jour.

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Je pense que, par la volonté de la fée, ces amants du balcon m'ont jeté le mot : « jour » ; mais quel était donc mon admirable vers commençant par ces mots : *Le jour ?* Combien il est fâcheux de n'avoir point de mémoire ! Suivons notre chemin.

M. DIMANCHE

Encore que le lieu soit mal choisi, et l'heure mal élue, en ce bois, tandis que vous chassez à courre, pour vous réclamer mon dû, je voudrais bien...

DON JUAN

Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse ?

M. DIMANCHE

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE

Le mieux du monde.

DON JUAN

Et le petit Colin fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. DIMANCHE

Toujours de même, monsieur. Je... mon dû...

DON JUAN

Et votre petit chien Brusquet gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Quel homme, ce Molière ! il n'a pas même oublié le petit chien Brusquet. D'ailleurs, je crois que, par la volonté de la bienfaisante fée, le mot « dû... » Oh ! mon vers, mon vers de huit pieds, mon admirable vers par qui survivra mon nom jusqu'à l'extrême borne de l'incommensurable Temps, te retrouverai-je bientôt?

UN CHÊNE

J'ai vu, l'an d'après que germa le gland paternel, d'antiques chênes, déjà noueux et ployés, déployer encore leur front verdoyant vers l'éternelle nuit qui est le terme de l'être.

UN AUTRE CHÊNE,

plus jeune.

Est-il un terme, en effet? et les arbres qui crurent voir le terme de toutes choses, les unes après les autres tombantes, n'ont-ils pas semé dans le néant de chaque année de fécondes feuilles mortes?

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Ces troncs sont grandiloquents. Je remarque que le vocable « terme »... Oh! vais-je me souvenir de toi, mon vers sublime?

M. ADOLPHE WILLETTE

Viens avec moi dans le mystère forestier, Pierrette éprise de Pierrot. On dira ce qu'on voudra, on rira de nous, on nous calomniera, on fera semblant de ne point voir ce que tu as de raphaëlique ligne en la coulaison roide de ton aile de cigale...

LA FEMME DE PIERROT

Ce que je m'en fiche!

M. ADOLPHE WILLETTE

On aura beau, dans cette forêt qui fut plantée, du temps de Rodolphe Salis, sur la hauteur de Montmartre, s'étonner de ma gloire et la réprouver, rien n'empêchera la cloche de l'église du Sacré-Cœur, devenue cloche du Temple d'Apis enragé, de sonner ma juste renommée. Tin, ton, tin, ton, tin, ton !

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Sans me laisser troubler, grâce à Dieu, par ce qu'il y a d'anarchie en le monologue que je viens d'entendre entre Saint-Cloud et Sèvres, je remarque que les deux lettres « on »... Oui, je commence à croire que je te retrouverai, mon vers.

UN INFIRMIER

Où est-il ? Cherchons-le, rattrapons-le ! Il y a une minute encore, je lui flanquais une douche sur les reins !

UN DOCTEUR

Eh bien, qu'y a-t-il, monsieur l'infirmier?

L'INFIRMIER

Il y a que le pire de nos fous, — sauf votre respect, Monsieur le docteur, c'était un Parnassien devenu Symboliste, — le pire de nos agités, bien enfermé, ce matin, dans son cabanon, vient de s'en évader, tout à l'heure, et court à travers le bois qui s'emplit d'ombre.

LE DOCTEUR

Etes-vous bien sûr que cet homme, qui a pu avoir le désir de se promener un peu avant le soir, seul dans le bois, soit fou, en effet?

L'INFIRMIER

Ah! Monsieur le docteur, dès qu'on lui parle, il divague, divague, déménage, déménage...

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Jean Poquelin, sois loué! Je l'ai, j'ai mon vers, j'ai, grâce à la fée de la Route-du-Ma-

tin, le vers qui, à jamais, répandra le souvenir de mon nom par delà l'incommensurable Temps; je l'ai, je l'ai, mon vers!

LA FÉE-DE-LA-ROUTE-DU-SOIR

Vous me voyez fort aise que ma sœur matinale vous ait préparé un aussi triomphant crépuscule. En prix, dites-nous le vers que vous retrouvâtes. Ce sera comme une gloire de soleil qui se couche avec des promesses d'aurore.

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Cieux! écoutez ma voix. Terre! prête l'oreille. Le voici, mon vers :

Le jour du terme, on déménage.

LA FÉE-DE-LA-ROUTE-DU-SOIR

Ah! zut! c'était bien la peine. Et ma sœur du matin est une étourdie de déranger les coccinelles, les abeilles, et Roméo, et Juliette, et don Juan, et M. Dimanche, les chênes

presque dodoniens et les médecins occupés à ne point guérir les morphinomanes, pour aboutir à ce vers. Ah ! mon Dieu, qu'il est triste d'avoir si peu de talent !

UNE ÉPINE,

critique acerbe.

Et comment vous appelez-vous, monsieur le mauvais poète ?

LE MAUVAIS POÈTE,

auteur de plusieurs comédies.

Edouard Pailleron.

L'ÉPINE

Inévitablement.

CLUB DES BEAUCOUP-VU

FONDÉ PAR LE VOYAGEUR CAÏN

EN L'AN QUARANTE-DEUXIÈME DE LA CRÉATION DU MONDE ET RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE, PAR S. E. LE PREMIER MINISTRE DE L'EMPEREUR DE BABEL.

Séance du 17 *février* 1896.

LE PRÉSIDENT

Chers et éminents collègues, fidèles encore, après tant de siècles, aux règles de l'association communément appelée le *Club des Beaucoup-vu*, qui, depuis le premier Exilé, compta, parmi ses membres, tous les conquérants et tous les voyageurs, tous les observateurs et tous les vagabonds, vous n'ignorez

point pourquoi vous êtes réunis ici, infatigables regardeurs de toute la nature et de toute la vie ! Le jour est venu où, chaque année, un prix est décerné à celui d'entre vous qui, en ses courses vers n'importe quel point de la terre, vit les plus belles et les plus extraordinaires choses. Parlant l'un après l'autre, selon le hasard des noms tirés au sort, dépeignez ce qui s'offrit à vos regards. Et, quand je vous aurai entendus, à celui qui aura vu plus et mieux que tous les autres, je décernerai, selon la fonction que vous me confiâtes, le prix qui, cette année, est d'une importance particulière, et bien propre à stimuler vos émulations ; car il consiste en un télescope, si perfectionné et si puissant, qu'on peut, à travers ses lentilles, considérer, face à face, l'éternelle et unique Vérité. — La parole est à Lord William Helmsford.

LORD WILLIAM HELMSFORD

Sur mon yacht, garanti contre les vagues

furieuses de la mer, ou les banquises, par des peaux jointes, et bien tannées, d'hommes verts de la Palivonie, — que j'avais reconnues, dans un précédent voyage, pour la plus résistante enveloppe qui soit, — je ne tardai pas à franchir les mers glacées, vers le Nord du Monde. Mais je ne perdrai pas le temps à décrire, car voici qu'à présent ils sont connus de tous, les mystères du Pôle Boréal. Mon yacht étant construit de façon à pouvoir devenir tout à coup (il suffit de mettre le doigt sur un bouton pareil à celui d'une sonnette électrique), de navire, aérostat, je poussai plus loin et plus haut mon voyage, et j'ai vu, vaguement attachée à la sphère terrestre par une bande mouvante d'air compact, au-dessus de laquelle des nuages légers avaient l'air de sauter à la corde, une île céleste, une île planante, comme ailée, où des gens habillés ainsi que vous et moi, sur une place pareille à nos places publiques, se prome-

naient, en écoutant la musique militaire.

LE PRÉSIDENT

La parole est à M. Gavroche.

GAVROCHE

Pas plus tard qu'hier, en m'en allant vers les fortifs, les mains dans les poches, je suis passé devant une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée d'un hôtel très chic, et je me suis levé sur la pointe des pieds pour voir ce qu'on faisait dans cette maison-là. On y faisait qu'on y était très heureux. Il y avait, dans la belle chambre, avec de la soie et des tableaux, devant une table, trois petits, des mômes comme moi, mieux mis, qui mêlaient tous leurs cheveux frisés vers un livre d'images, pendant que le papa et la maman, debout, lui la tenant d'un bras autour de la taille, regardaient, en souriant, les enfants regarder les images.

LE PRÉSIDENT

La parole est à M. Patrick, Irlandais.

PATRICK

Quand j'arrivai dans le lointain pays où le long jeûne espère enfin du pain, je vis une immense ville en joie, toute chantante d'acclamations et flottante de drapeaux. Devancé par des clairons de victoire, ayant pour cortège tout un innombrable peuple qui levait les bras, un général triomphant, proclamé empereur à cause des services qu'il rendit à son pays, chevauchait, jeune, beau, en un splendide uniforme comme passementé de gloire et qu'illustrait la magnificence du soleil, vers le palais que lui offrait la reconnaissance publique. Nulle joie n'est comparable à celle qui flambait dans ses yeux, et chacun de ses gestes haussait, par-dessus l'enthousiasme de la multitude, l'orgueil d'une vivante statue de Dieu.

LE PRÉSIDENT

La parole est à M. Elie Myrtil.

ÉLIE MYRTIL

Rimeur de mon métier, le plaisir, et la peine

aussi, me furent donnés de contempler un spectacle plus magnifique encore que celui de ce général victorieux. Car, plus auguste qu'un guerrier, c'était un grand poète, que tout un peuple, chantant des vers et jetant des fleurs, conduisait vers un sublime Capitole. Et j'ai vu mieux encore. Une fois, au crépuscule, lui seize ans, elle quinze, deux enfants, entre leurs lèvres presque jointes, mordaient le cœur d'une petite églantine blanche...

LE PRÉSIDENT

La parole est au docteur Templier.

LE DOCTEUR TEMPLIER

Si l'horrible est beau, ce que j'ai vu est plus beau que tout ce que vous avez vu. J'ai vu des villes ravagées par des pestes, et des flancs mangés par des plaies, et des faces qui n'étaient plus qu'un ulcère ; et j'entendais le cri des lits, dans les salles des hôpitaux, sous le scalpel, et les râles, entre les rideaux blancs, des solitaires agonies. Mais je ne sais point si

les malades et les moribonds sont aussi pitoyables que les misérables qui se portent bien. Voyageur à travers le bas désastre humain, j'ai vu les angoisses qui grincent des dents, les désespoirs, les rages, les silences aussi, plus terribles, des dénués de tout, en d'abominables logis puants, où, pareilles à des bêtes hagardes, se rencoignent toute l'injuste pénurie et toute la légitime haine. J'ai vu, sous l'ivrognerie des maris aux poings levés, — ivrognerie volée au marchand de vin miséricordieux qui fit crédit, — le sein tari des mères, et les petits rampant tout nus qui tétent la boue de devant la porte.

LE PRÉSIDENT

La parole est au père Célestin, missionnaire.

LE PÈRE CÉLESTIN

La douleur humaine est sublime et agréable à Dieu, si elle est acceptée par la Foi et remerciée par le Martyre. Dans les noirs pays

où nous apportons la Parole à des oreilles sourdes, j'ai vu, le jalousant, un jeune prêtre fiché de clous à un arbre qui fut un instant pareil au doux Gibet du Calvaire. Déchiré, torturé, râlant déjà, mon ami, mon frère, offrait toute sa vie à Dieu, petit à petit, en goutte-à-goutte de sang et de larmes ; et si admirable était ce spectacle, que sans doute les Anges, épars en les hauts nuages, et ne pouvant tout à fait descendre, m'enviaient de le voir de plus près.

LE PRÉSIDENT

La parole est à M. Samuel, banquier.

SAMUEL

Eh ! pourquoi prendre garde à la laideur, à la souffrance, même sacrée ? Ce qu'il y a de vraiment beau, de vraiment auguste, ce qu'il y a de vraiment vrai, c'est l'Or que l'on entasse, et qu'on palpe. Il est plus beau que toutes les gloires, et plus beau que toutes les amours, et il l'emporte sur la misère

même, et sur la religion, puisqu'il peut soulager l'une, et construire des temples à l'autre. L'Or, en qui, virtuellement, tout réside, puisqu'il peut tout conquérir ou délivrer de tout, je l'ai vu, et le vois tous les jours, dans mes coffres pleins, dans mes liasses de lettres de change, bientôt payées en monnaies retentissantes, sur mes navires qui, à travers le flot et le vent, dociles serviteurs de l'Or, m'apportent mes cargaisons. À qui donc appartiendrait le prix qui nous fut promis cette année, sinon à moi, qui ai vu l'Or ?

LE PRÉSIDENT

Chers et éminents collègues, à présent que, disant ce que vous avez vu, vous avez parlé, l'un après l'autre, selon le hasard des noms tirés au sort, je demeure fort perplexe. Le prix, ce télescope grâce auquel sera visible la Vérité éternelle, l'unique Vérité, à qui le décerner ? Celui-ci a vu le lointain de la chimère terrestre, celui-là l'intimité du bonheur

familial ; à l'un se manifesta la gloire guerrière, à un autre, après la triomphale poésie, la douceur des baisers ingénus ; et un autre a constaté l'effroi désespéré de la misère, et un autre le martyre, déjà recompensé, de la foi, et enfin un autre s'est ébloui des magnificences et des utilités de la richesse. Que si l'un d'entre vous avait surpris l'assemblement des choses que vous avez une à une surprises et relatées, le choix n'offrirait aucune difficulté. Mais le plus perspicace n'a vu qu'un point de l'universelle vie... Et véritablement j'hésite... Cependant, ayant pris ma tête entre mes mains et longuement réfléchi, il me semble que M. Samuel, banquier...

UNE VOIX

Monsieur le Président ?

LE PRÉSIDENT

Hein ?

LA VOIX

Monsieur le Président ?

LE PRÉSIDENT

Quoi ?

LA VOIX

Est-il permis à quelqu'un qui n'est point membre de votre Club, de concourir pour le prix ?

LE PRÉSIDENT

C'est une des règles de notre association fondée par Caïn, qui fut le premier exilé, et reconnue d'utilité publique par S. E. le ministre de l'empereur de Babel, que quiconque veut prendre part à ses travaux, en soit désormais reconnu membre avec toutes les prérogatives attachées à ce titre.

LA VOIX

En ce cas, veuillez, je vous prie, me décerner le prix.

LE PRÉSIDENT

Qui êtes-vous donc, Monsieur, vous qui vous avancez à tâtons vers mon fauteuil présidentiel ?

CELUI QUI S'AVANCE

Je suis un aveugle.

LE PRÉSIDENT

Un aveugle ?

L'AVEUGLE

Un aveugle-né.

LE PRÉSIDENT

Alors, vous êtes fou ?

L'AVEUGLE

Non.

LE PRÉSIDENT

Tandis que les autres voyaient chacun une part de tout, et, ensemble, — chimère, bonheur, belliqueuse gloire, poétique triomphe, amour, misère, religion, et l'Or, — voyaient tout en effet, qu'est-ce que vous avez vu, vous ? rien.

L'AVEUGLE

Justement. Donnez-moi le prix.

LE PRÉSIDENT

Parce que, seul, vous avez vu, — rien ?

L'AVEUGLE

Justement. Rien, Tout. Donnez-moi le prix.

LE PRÉSIDENT

Il est certain que selon le statut qui m'ordonne de le décerner à celui qui a le plus et le mieux vu, je ne saurais vous le refuser. Cependant faut-il donner le télescope, — par qui sera visible l'éternelle et unique Vérité, — à un aveugle ?

L'AVEUGLE

Justement.

L'IDÉAL

OU

LES DEUX CHIFFONNIERS

L'UN DES CHIFFONNIERS

Tu es gris ?

L'AUTRE

Saoûl. Et toi ?

L'UN

Ivre. Alors...

L'AUTRE

Quoi ?

L'UN

On peut causer ?

L'AUTRE

Causons.

L'UN

D'où viens-tu, comme ça ?

L'AUTRE

De la Villette.

L'UN

Qu'est-ce que tu as fait, de la Villette ici ?

L'AUTRE

J'ai chiffonné, donc.

L'UN

Bien sûr. Tu ne me comprends pas. Je pense bien que tu as chiffonné. Je veux dire : qu'est-ce que tu as ramassé, en chiffonnant ?

L'AUTRE

D'abord, ce qu'on ramasse toujours, tu sais. Des morceaux d'étoffes, des trognons, des vieilles fleurs, du vieux papier, des épluchures, petites saletés, petites bêtises, enfin quoi ? rien.

L'UN

Oui, je sais.

L'AUTRE

Mais, après le quatrième mastroquet...

L'UN

Qu'est-ce que tu avais bu chez les mastroquets ?

L'AUTRE

Du vin au litre, noir, lourd, épais comme de la boue grasse.

L'UN

Combien de litres chez chaque ?

L'AUTRE

Deux.

L'UN

Tu étais plein.

L'AUTRE

Une goutte de plus n'aurait pas pu tenir. Alors, ça n'a plus du tout été comme avant. C'étaient des choses extraordinaires, — abominables, hideuses, obscènes, mais extraordinaires, — qu'il y avait sur les pavés, et que

j'agriffais du crochet, et que je mettais dans ma hotte.

L'UN

Quelles choses, dis ?

L'AUTRE

Premièrement, sous le tremblement du réverbère, qui avait l'air de lécher du sang, j'ai vu, agriffé du crochet, et fourré dans ma hotte, je ne sais quoi de rouge, de palpitant, qui était du meurtre tout frais, du meurtre féroce, où on aurait arraché le cœur de l'assassiné.

L'UN

Ça n'est pas ordinaire, bien sûr !

L'AUTRE

Puis j'ai ramassé, reliques rares et terribles, des tisons d'incendie après les victoires conquérantes, des palais flambant encore, des chemises de princesses précipitées des fenêtres, des lambeaux de chair qui grésille aux braises des bûchers, et des égorgements,

et des viols, et des vieux traînés sur les cailloux des routes, et des petites crevées par l'énormité des ruts, et des cendres de héros, et de la pourriture de dieux !

L'UN

En voilà des trouvailles ! Et, tout ça, tu l'as encore ?

L'AUTRE

Naturellement. Dans ma hotte. Mais toi, d'où viens-tu, comme ça ?

L'UN

De Ménilmontant.

L'AUTRE

Qu'est-ce que tu as fait, de Ménilmontant ici ?

L'UN

J'ai chiffonné, donc.

L'AUTRE

Bien sûr. Tu ne me comprends pas. Je veux dire : Qu'est-ce que tu as ramassé, en chiffonnant ?

L'UN

D'abord ce qu'on ramasse toujours, tu sais. Des morceaux d'étoffes, des trognons, des vieilles fleurs, du vieux papier, des épluchures, petites saletés, petites bêtises, enfin quoi ? rien.

L'AUTRE

Oui, je sais.

L'UN

Mais, après le quatrième mastroquet...

L'AUTRE

Qu'est-ce que tu avais bu chez les mastroquets ?

L'UN

De l'eau-de-vie, fauve, claire, chaude et vive comme de la belle flamme !

L'AUTRE

Combien de petits verres chez chaque ?

L'UN

Dix.

L'AUTRE

Tu flambais !

L'UN

Dans la glace, je me faisais l'effet d'être en soleil. Alors, ça n'a plus du tout été comme avant. C'étaient des choses extraordinaires, — jolies, délicieuses, rayonnantes, extraordinaires, — qu'il y avait sur les pavés, et que j'agriffais du crochet, et que je mettais dans ma hotte.

L'AUTRE

Quelles choses, dis ?

L'UN

Premièrement, sous le tremblement du réverbère, qui avait l'air d'allumer des pierreries, j'ai vu, agriffé du crochet et fourré dans ma hotte, je ne sais quoi de rose, de tressaillant, qui était de l'amour tout jeune, de l'amour exquis et sincère, avec tout le désir et toute l'innocence aux lèvres et aux yeux !

L'AUTRE

Ça n'était pas ordinaire, bien sûr !

L'UN

Puis j'ai ramassé, reliques miraculeuses, des baisers loyaux, des serments fidèles, des gloires qui couronnèrent les plus méritoires fronts, des triomphes de poètes, des manteaux de pourpre de justes empereurs, et de saines joies, et de probes opulences, et des charités, et des sacrifices, et des pudeurs de vierges, et des vertus d'épouses, et le supplice des martyrs épanouis en extase dans le ciel éternel ! Éperdu, je ne pus pas demeurer sur la terre. C'est à travers l'immense azur divin que j'ai chiffonné, et, de mon crochet d'or, j'ai saisi Vénus, Jupiter, Mercure, et Orion, et Aldébaran, et Allioth, et Sirius, et, aussi, la plus lointaine de toutes les étoiles, qui est habitée par les plus parfaits des anges !

L'AUTRE

En voilà des trouvailles ! Et, tout ça, tu l'as encore ?

L'UN

Naturellement. Dans ma hotte.

L'AUTRE

Il me vient une idée.

L'UN

A moi aussi, il me vient une idée.

L'AUTRE

Ce que tu as, veux-tu me le montrer ?

L'UN

Veux-tu me montrer ce que tu as ?

L'AUTRE

Je le veux.

L'UN

Je le veux bien. Tiens, regarde.

L'AUTRE

Regarde, tiens.

L'UN

Tu t'es fichu de moi !

L'AUTRE

Tu m'as fait une farce !

L'UN

Où sont les choses, abominables, hideuses, obscènes, mais extraordinaires, dont tu parlais? où sont les cendres des héros, et la pourriture des dieux? Je ne vois que ce que nous ramassons tous les soirs.

L'AUTRE

Où sont les choses jolies, délicieuses, rayonnantes, extraordinaires, dont tu m'as parlé? où est la plus lointaine de toutes les étoiles, habitée par les anges? Je ne vois que ce que nous ramassons toutes les nuits.

L'UN

Hélas! tu dis vrai. Je me suis trompé. C'est que j'étais ivre.

L'AUTRE

Tu as raison, hélas! J'avais la berlue. C'est que j'étais saoûl.

L'UN

Ramassons les hottes.

L'AUTRE

Et suivons la rue...

L'UN

Où sont les ordures...

L'AUTRE

Les vraies ordures.

L'UN

Tout de même, c'est bien triste de ne jamais trouver que des morceaux d'étoffes, des trognons, des vieilles fleurs, du vieux papier, des épluchures, petites saletés, petites bêtises, enfin quoi ? rien.

L'AUTRE

Qu'y faire ?... C'est le métier qui veut ça.

IV

IMAGERIE CHANTANTE

MARGUERIDETTE OU LE ROI TOUT NU

Margueridette en l'eau baigna, et le roi vint à passi. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida ! Elle baigna, le roi passit. C'est le gué par-ci, c'est le gué par-là... eh ! Margueridette !

« Foi que j'ai en Dieu ! sous le saule (et foi que j'ai en sainte Rose !) jamais telle chose n'advint ! Est-ce une Fade que je vis, une Fade sous le saule ? — Eh ! non, Roi, mettez vos lunettes. C'est la bergère de brebis, sans cornette et sans habits, dans l'eau sous le saule. »

Margueridette en l'eau brilla, et le roi s'en étonnit. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida. Elle brilla, il s'étonnit. C'est de l'or par-ci, c'est de l'or par-là... eh ! Margueridette !

« Par ma couronne ! sous le saule (ma couronne est de pierreries !) qu'est-ce qui brille comme or fin ? Est-ce un oiseau de Paradis, qui s'est posé sous le saule ? — Eh ! non, Roi, mettez vos lunettes. C'est mes cheveux clairs et jolis, qui sont couleur de maïs, dans l'eau sous le saule. »

Margueridette en l'eau arda, et le roi s'en allumit. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida ! La fille arda, il s'allumit. C'est rouge par-ci, c'est rouge par-là... eh ! Margueridette !

« Par mon beau manteau ! sous le saule

(mon manteau est bordé d'hermine!) quoi donc arde plus que carmin? Est-ce œillets, corail ou rubis, ou arbouse sous le saule? — Eh! non, Roi, mettez vos lunettes. C'est les bouts de mes seins polis, les bouts de mes seins jolis, dans l'eau sous le saule. »

Margueridette en l'eau tourna, et le roi s'en ébaudit. Eh! Margueridette! eh! Marguerida! Elle tourna, il s'ébaudit. C'est tout blanc par-ci, c'est tout blanc par-là... eh! Margueridette.

« Par mes chausses! dessous le saule (mes chausses sont en fine soie!) saint Jacques a mis son chemin. Est-ce fleur de neige qui luit, ou neige en fleur, sous le saule? — Eh! non, Roi, mettez vos lunettes. C'est ma cuisse, je vous le dis, ma cuisse grasse et sans plis, dans l'eau sous le saule. »

Margueridette en l'eau chanta. Mais le Seigneur-Roi pleurit. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida ! Elle chanta, le Roi pleurit. C'est chanson par-ci, c'est plainte par-là... Eh ! Margueridette !

« Foi que j'ai en Dieu ! sous le saule (et foi que j'ai en sainte Rose !) je vais mourir si je n'ai point tes clairs cheveux, tes seins polis, et ta cuisse sous le saule ! — Prends-les donc, Roi, si tu me donnes diadème, pierreries et manteau et chausses aussi, ici sous le saule. »

Alors le bon roi les ôta, Margueridette les mit. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida ! Il les ôta, elle les mit. Se dévêt par-ci, s'habille par-là... eh ! Margueridette !

« Ah ! fausse fille, sous le saule, je ne vois même plus, méchante, tes clairs cheveux, ni ton tétin, grâce aux habits que tu

m'a pris, ni ta cuisse sous le saule !
— Eh ! bon Roi, souvent le sort change, me voilà Reine, grand merci ! Toi, tu te baigneras ici, dans l'eau sous le saule. »

Trois jours entiers le roi baigna, mais la reine vint à passi. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida. Le roi baigna, elle passit. C'est le gué par-ci, c'est le gué par-là... eh ! Margueridette !

« Foi que j'ai en Dieu ! sous le saule (et foi que j'ai en sainte Rose !) pâtirai-je d'un tel destin ? Faut-il toujours rester ici, tout seul, sous le saule ? — Eh ! non, Roi, j'ai mis mes lunettes. Tout nu vous êtes fort joli ! et nous aurons un tendre lit, dans l'eau sous le saule. »

Margueridette en l'eau l'aima, et le Roi

dans l'eau l'aimit. Eh ! Margueridette ! eh ! Marguerida ! Elle l'aima, le Roi l'aimit. C'est baisers par-ci, c'est baisers par-là... eh ! Margueridette.

L'ORTEIL DU ROI

Cousin, par les singes, d'Ubu Roi, ce Macbeth vu à travers des lunettes que Rabelais laissa tomber sur la scène des Funambules, un soir où on y jouait une farce tragique, due à la collaboration d'Aristophane et de Villiers de l'Isle-Adam, le prépotent, omnipotent, tripotant et ventripotent Hennidellakamarozolulu, monarque de l'Archipel Foie-gras-jambon-de-Mayence-beurre-d'Isigny, qui est voisin des îles Sandwich, a fait couper la tête, au moyen d'une feuille de pamplemousse, à son bouffon Pippo, lequel, comme on sait, fut longtemps au service du

seigneur Garrucci, et par la suite, en hérita. Pourquoi donc Pippo, ayant, choses rares même chez les triboulets des terres océaniennes, pour face un envers d'hamadryas, pour dos un devant de gorille, et, au bout de chaque nez, en manière de verrue, une petite églantine rose, ressemblante à la petite grande-duchesse de l'empire des Incas, mérita-t-il d'être décollé au moyen d'une feuille de pamplemousse ? parce qu'il avait omis de rire sur le passage d'un enterrement. Ne pas rire quand la mort passe, rien de plus indécent ; et ce fut une juste décapitation. Mais voici que le prépotent, omnipotent, tripotant et ventripotent Hennidellakamarozolulu s'ennuie de ne plus avoir de bouffon ; et, en quelque pressentiment, peut-être, de la parade que Georges Docquois fera jouer ce soir sur le Tréteau de Tabarin, il convoque à le faire rire tous les habitants, non seulement de son archipel voisin des îles Sand-

wich, mais ceux de toutes les contrées où vivent des hommes et des femmes, celles-ci bien plus vivantes que ceux-là, si l'on évalue la quantité de la vie au plus nombreux et plus fréquent emploi que l'un des sexes en fait à l'usage de l'autre. On amène au monarque, de toutes parts, les exemplaires les plus rares et les plus falots de l'humanité. Il voit des nègres blancs ; il ne rit pas. Il voit un Karageuz ayant, dans chaque paume, une tête de patriarche d'Arménie, où le sang, au bord d'une moitié de nuque, s'agglutine en caillots, et s'étant fait un turban d'entrailles roses et vertes de vierge du même pays ; il ne rit pas. Dans un décor de vaudeville, il voit M. Dailly en caleçon ; il ne rit pas. Il voit, ou, pour mieux dire, il entend un conférencier normalien proposer que l'on élève un monument à Charles Baudelaire devant l'entrée du Moulin-Rouge ! il ne rit pas. Il voit des phoques savants, debout sur

la queue, en monôme, danser la farandole autour de la Vénus de Milo, il voit de gras notaires de province, de qui les visages ressemblent à des derrières qui auraient des favoris, et il ne rit pas. Et il pense qu'il ne rira jamais plus, et il regrette son bouffon Pippo. Mais, tout à coup, il s'esclaffe! C'est d'avoir aperçu, sorti de la sandale — car les cordonniers font des chaussures peu solides dans l'archipel où règne Hennidellakamarozolulu — son orteil, son royal orteil. Elle est vraiment exhilarante, grasse, rose, avec des durillons pointus et d'exubérants oignons, la difformité de ce doigt de pied! L'orteil, désormais, sera le bouffon du roi. Mais il convient d'éduquer sa drôlerie naturelle. Le monarque fait venir des clowns des Folies-Bergère, qui enseignent à l'orteil l'art des contorsions comiques, un danseur anglais, qui lui apprend la gigue, et une ballerine espagnole, qui lui met, au bout de l'ongle, un

petit tambour de basque ! Le roi s'amuse extraordinairement, et si longtemps, que son peuple s'alarme d'abord, et, enfin, s'exaspère de ne plus être gouverné du tout. Des anarchistes, d'ailleurs ravis de toute règle abolie, proposent de faire sauter, pour passer le temps, au moyen de petites bombes, promptes guérisseuses de cors aux pieds, l'orteil du roi. Mais c'est un peuple très doux que celui de l'archipel voisin des îles Sandwich ! Il se borne à s'emparer de Hennidellakamarozolulu, et à l'embarquer sur un trois-mâts qui fait voile vers le pôle Nord. Le roi, pas le moins du monde, ne prend garde à cet événement. Il n'est occupé qu'à rire des folâtreries de son orteil ! On l'emporte, parmi les brouillards et les orages, on le débarque, et on le laisse, tout seul, au septentrion du monde, sur l'immense bloc de glace, sous les brumes éternellement blanches et immobiles, pareilles à des banquises célestes. Il ne s'in-

quiète pas, il se pâme de rire, à cause de son orteil qui tortillonne, danse la danse du ventre, ou fait tintinnabuler les grelots du petit tambour de basque ! Sur la froide dure, il s'ankylose, il se roidit, n'importe, puisque l'orteil fait des farces, encore, et l'amuse. Il y a surtout un petit durillon, tout rose, qui remue comme un nez de jeune chat, et qui est extravagant ! Le roi gèle, il sera glaçon à son tour, il se solidifie et s'étrécit, n'importe, il rit toujours, à cause de l'orteil ! Enfin, devenu banquise, il ne cesse pas d'éclater de rire, il éclate de rire plus largement encore, et c'est du glacier fendu de sa joie que, — le pôle fondant sous la persistante tiédeur de son rire, — se précipite, se déverse, et ruisselle, en cyclones et en averses, toute la tempête septentrionale !

LE CHATIMENT QUI RÉCOMPENSE

Donnez-vous bien garde, lorsque vous passerez, amoureux, par la forêt de Brocéliande, d'offenser les dames-fées qui la hantent ! Car elles ne manqueraient pas de se venger sur la plus-belle-du-monde, je veux dire : celle que vous aimez, et sur vous-même. Mais il arrive parfois, si Urgèle ou Abonde entreprit de vous punir trop vilainement, que son mauvais dessein ne produit pas l'effet qu'elle en attendait, et qu'au contraire, il vous sert. Je vous conterai, en manière de preuve, ce qu'il m'advint, l'an dernier, un matin que je passais, amoureux, dans la forêt de Brocéliande. « Hélas ! disais-je, rêvant tout

haut comme les amants ont coutume, elle m'est bien rebelle, la plus-belle-du-monde. Jamais elle ne me permit de la baiser aux lèvres, et j'en vais mourir de peine. Néanmoins, ces lèvres qu'elle me refuse, je les adore à cause de la menue voix ramageuse qui en sort, comme d'une rose rose où il y aurait un colibri ; oh ! le doux parler d'une adorable bouche ! Je gage que Madame Oriane elle-même ne tient pas de si mélodieux propos.

— Insolent !

C'était Oriane qui jetait ce mot, soudain issue d'un volubilis, toute petite, l'air d'une sauterelle d'or qui aurait un habit d'impératrice d'Orient. Elle poursuivit : « Sache que tu seras terriblement châtié de ton injure ; car, — par mon féerique pouvoir — elles ne ramageront plus, les lèvres que tu louas avec un outrageant excès : désormais ton amie, qui parlera par l'oreille, entendra par la bouche, et non sans peine, un peu sourde ! » Ciel !

Je me jetai à genoux, je me prosternai, pour apaiser la méchante fée ; mais elle avait disparu dans le volubilis clos, qui ne se rouvrit point. Vous pensez avec quelle tristesse je m'acheminai vers la maison où séjourne la plus-belle-du-monde. Je me disais bien que son oreille serait une fort jolie bouche, et que, pour être oreille, sa bouche n'en serait pas moins exquise. Tout de même il y avait une fâcheuse disgrâce en un tel changement, et j'avais le cœur bien serré en entrant chez mon amie. Hélas ! l'importun miracle s'était déjà accompli. Ce fut de l'oreille qu'elle me dit, farouche comme naguère : « Eh ! monsieur, qui vous réclamait, et que venez-vous faire ici ?... » Mais voyez comme madame Oriane fut jouée par sa méchanceté même, et combien j'eus lieu d'en être satisfait : pour entendre ce que je lui répondis, la plus-belle-du-monde, un peu sourde, dut me mettre aux lèvres toute sa belle bouche ouverte !

LE VOYAGE DU COMPAGNON

Le Compagnon, sur le chemin, passe en chantant... Il a vingt ans, sur le chemin. « Ça, les belles filles, j'ai le cœur hardi, et la poitrine bien poilue ! Qui veut du plaisir, dans les hautes herbes, de l'autre côté du chemin ? »

Une main se tend vers lui, une main de femme. « Qu'est-ce qu'il y a dans ta main, jeune femme ? — Mon amour, que je te donne! et j'y ai mis l'odeur de ma bouche pour le bonheur de ta bouche. — Viens donc avec moi, la belle ! »

Le Compagnon, sur le chemin, passe en pleurant... Il a trente ans, sur le chemin. « Ça, les gens heureux, je suis à jeun encore que j'aie des bras robustes ! Est-ce que je ne trouverai pas à gagner mon pain de ce soir, dans l'usine, de l'autre côté du chemin ? »

Une main se tend vers lui, une main d'homme, qui tremble un peu. « Qu'est-ce qu'il y a dans votre main, monsieur ? — Un peu d'argent, que je te donne ! et si tu veux être domestique, j'ai une bonne place pour toi ! — Laissez-moi en paix ,monsieur ! »

Le Compagnon, sur le chemin, passe en rêvant... Il a vieilli, sur le chemin. « Ça, vous tous, est-ce que cela va durer longtemps ainsi ? Est-ce que vous ne pensez pas aux sauvages rêves des fronts sans chevets, et aux colères des ventres creux, de l'autre côté du chemin ? »

Une main se tend vers lui, une main d'homme, qui ne tremble pas. « Qu'est-ce qu'il y a dans ta main ? — Mon amitié, que je te donne ! et j'y ai mis ma fraternelle misère, pour que, mêlée à la tienne, elle soit une plus juste force ! — Viens avec moi, camarade ! »

Le Compagnon, sur le chemin, passe en criant ! Il a vieilli encore, sur le chemin. « Ça, vous tous, prenez garde ! J'ai le cœur terrible, avec le bras violent. Qui veut que j'incendie sa ferme et que je force sa fille, de l'autre côté du chemin ? »

Une main se tend vers lui, une main lourde, vite refermée comme deux mâchoires d'étau. « Qu'est-ce qu'il y a dans votre main ? — L'exil, la prison, le bagne, l'échafaud ! et j'y ai mis le besoin d'être tranquille, le besoin féroce d'être tranquille, qui est le

droit de la société. — Soit! puisque je ne puis pas t'étrangler, je te suis, gendarme ! »

Le Compagnon, sur le chemin, passe en mourant... Oh ! qu'il est vieux, sur le chemin. « Ça, ça, je ne suis plus dangereux. J'ai le cœur horriblement triste, avec des bras vaincus. Maintenant, je m'en irai si l'on me chasse, et je n'aurai même pas de révolte si l'on me refuse le quignon de pain noir, et le gîte dans la grange, de l'autre côté du chemin ! »

Une main se tend vers lui, une main longue et sèche, avec des cliquetis d'osselets. « Qu'est-ce qu'il y a dans votre main ? — La fin des souffrances, le sommeil, la paix ! et, quoique je sois la Mort, je n'ai pas pu y mettre l'espérance, car il n'y a plus d'espérance ; mais on dort bien. — Allons, emmène-moi, la vieille ! »

LA CHARITÉ MAL RÉCOMPENSÉE

Madame la rose, au jardin du roi (belle, belle rose, belle rose blanche !) perdit un pétale ; le vent qui l'a pris, le garde et l'emporte, au jardin du roi.

Madame la rose, au jardin du roi (pauvre, pauvre rose, pauvre rose blanche !) pleure son pétale ; plus de papillon, qui l'aime et la frôle, au jardin du roi.

Fleur, dit la colombe, au jardin du roi (belle, belle oiselle, belle oiselle blanche !) veux-tu pour pétale (mais tu la rendras !)

une de mes plumes, au jardin du roi?

Madame la rose, au jardin du roi (belle, belle rose, belle rose blanche!) prend la douce plume; venez, papillons, avec les abeilles, au jardin du roi!

Hélas! la colombe, au jardin du roi (belle, belle oiselle, belle oiselle blanche!) sous la froide neige et le vent d'hiver, a perdu ses plumes, au jardin du roi!

Fleur, dit la colombe, au jardin du roi (pauvre, pauvre oiselle, pauvre oiselle blanche!) rends-moi maintenant (tu me l'as promis!) ma plume jolie, au jardin du roi.

Mais déjà la rose, au jardin du roi (pauvre, pauvre rose, pauvre rose blanche), est toute flétrie; et se meurt de froid la colombe nue, au jardin du roi!

LA COMPLAISANCE DIVINE

En ce pays où la bonne Marie fait des miracles, j'ai demandé aux laboureurs : « Quel miracle fait-elle ? » Et les laboureurs m'ont répondu : « Le vent avait éparpillé toutes les graines semées aux sillons. Mais Notre-Dame, du bout des doigts, une à une, les a prises, et les a remises aux sillons, et voici que les granges sont pleines de gerbes d'or. » J'ai demandé aux jolies villageoises : « Quel miracle fait-elle ? » Et les jolies villageoises m'ont répondu : « Tous les beaux garçons s'en allaient vers la ville, nous laissant sans amour. Mais Notre-Dame

s'est muée en une belle fille sur la route ; en leur faisant signe de la main, elle les a ramenés vers nous ; et chacune de nous fait un enfant par an. » J'ai demandé au sonneur de l'église : « Quel miracle fait-elle ? » Et le sonneur m'a répondu : « Ma cloche était fêlée. Vous ne vous imaginez pas comme elle tintait mal. Elle tintait triste pour les noces, et son glas faisait rire ! Mais Notre-Dame, avec une pâte dont elle a le secret, a rempli la fêlure, et la cloche retentit congrument. » J'ai demandé à un membre du Conseil municipal : « Quel miracle fait-elle ? » Et il m'a répondu : « Je n'avais pas la moindre chance d'être réélu. Mais Notre-Dame, nuitamment, est venue mettre, dans l'urne, trois cents bulletins portant mon nom. » J'ai dit au marié qui sortait de l'église : « Quel miracle fait-elle ? » Et il m'a répondu : « Le fermier, riche, ne voulait pas me donner sa fille, jolie. Mais Notre-

Dame, une fois que je causais avec Marion, dans la venelle, lui mit sous le pied un caillou qui la fit choir dans le fossé, d'où elle ne se leva que lorsque son père, qui nous guettait, vit bien que le lit nuptial était le seul remède du fossé ! » A vrai dire, je demeurais fort perplexe. C'étaient d'étranges prodiges, où des saintes comme est Marie ne doivent pas consentir sans hésitation. Par cette échelle de rythmes d'or que tous les poètes ont dans leur poche, je montai vers le paradis, et je dis à la divine vierge : « Instruisez-moi, de grâce ! Dans ce pays, où vous faites des miracles, on vous en attribue qui sont fort imprévus, et même un peu compromettants pour la personne auguste que vous êtes. On se trompe, j'en suis sûr, et, sans doute, vous ne les fîtes pas, en effet. — Mais si, mais si, dit-elle, et bien d'autres. Car le devoir de la divinité, c'est l'illusion réalisée des hommes ! »

LE SYLPHE SUR LE PETIT DOIGT DU BON DIEU

Lorsque commençait d'être tout ce qui est encore, il arriva que les rubis, les saphirs, les chrysoprases, les améthystes, et toutes les pierres précieuses, se dirent, en muets chuchotements lumineux : « Il est charmant de luire et de pétiller de toutes les couleurs ! Mais combien nous regrettons de n'avoir point des ailes, comme ces oiselets qui volent, et une voix, comme la gouttelette des sources qui sourdent des rochers ! » En même temps, les linottes, les fauvettes, les rossignols, et beaucoup d'oiseaux sombres, sans ramage

encore, disaient : « Il est très charmant de voler parmi l'air ! Mais que ne sommes-nous un joli bruit, comme les gouttelettes tintinnantes, et de menus éclairs de toutes les couleurs, comme les pierreries ! » Et, en même temps, les gouttelettes des sources disaient : « Rien de plus aimable que notre gazouillis chanteur ! Mais qu'il nous plairait d'être ailées comme les linottes ou les rossignols, et lumineuses comme les rubis ou les améthystes ! » Ayant pour office de vaquer aux besognes jolies de l'universelle création, il y avait alors un tout mignon Sylphe qui se tenait, attentif, sur le petit doigt du bon Dieu. Et, de la gouttelette des sources et de son vœu, des oiselets et de leur désir, des pierres précieuses et de leur regret, il fit l'Oiseau de Paradis !

RENDEZ-VOUS

« Votre pourvoi en grâce est rejeté. Le moment est venu. Allons, levez-vous, du courage. » Le condamné — moins de vingt ans, autrefois un gosse qui allait chez les Frères, le petit panier au coude, plus souvent n'y allait pas, école buissonnière sur les fortifs, rôderie attardée en crapule, gamin précipité, soudainement, en assassin, gavroche tout de même — sursaute, s'éveille à demi, regarde les gens noirs, et dit : « Chouette ! » en enfilant son pantalon. On l'emmène, on lui fait descendre l'escalier, on lui dit : « Asseyez-vous », on lui coupe les cheveux, à la nuque, on lui ligotte les chevilles, on lui ligotte les poignets, derrière

le dos. De temps en temps, il dit : « Ça y est, ça y est, ah ! bien, chouette. » Il n'est pas tout à fait conscient encore, l'ahurissement de la peur alourdissant l'abrutissement du récent sommeil. « Mon fils ! » dit un homme plus noir. Le condamné, par habitude, grommelle : « Ratichon. » On le pousse. On le fait monter dans une espèce de charrette. Beaucoup de blouses, et des soldats, sont autour. Comme, dans cette petite ville, la place où l'on exécute est assez lointaine de la prison, il y a la charrette encore. On part. La robe noire est à côté de lui. La matinée est brouillasseuse. Il a froid. Il comprend tout à fait. Oui, le couteau. Eh bien ! oui, la guillotine, le couteau, après ? un peu plus tôt, un peu plus tard... il voudrait être crâne. Même il cherche quelque chose de drôle à dire, — un de ces mots, comme en ont dit les condamnés célèbres, un de ces mots qu'il a lus dans les journaux. Il a froid. Il a mal

au ventre. Il voudrait être drôle, il ne peut pas. Quelque chose arrive, vers eux : venant de la bourgade voisine, un convoi funèbre, corbillard suivi de huit ou dix paysans, cercueil de quelqu'un qui est mort naturellement, s'en va vers le cimetière, croise la charrette. Le condamné a levé la tête, regarde le mort qui passe, le salue, et il essaye de sourire. Il dit, vers le mort, d'une voix qui veut être entendue : « A tout à l'heure, camarade ! » Il répète : « A tout à l'heure ! » La charrette s'en va d'un côté, le corbillard de l'autre. Il tombe une petite pluie, il y a beaucoup de monde sur la place. Et c'est, bientôt, la tête sous... Cependant, là-bas, le convoi continue de marcher vers le cimetière. Il avance très lentement. Un instant, il est obligé de s'arrêter, à cause d'un éboulement de pierres, dans une ornière boueuse. On dirait que le mort ne veut pas arriver le premier au rendez-vous.

LA VOIX DE TOUTES LES SAISONS

Le long du chemin, où l'Avril chemine (bonjour, le jasmin, et la balsamine !), le long du chemin, du flocon de neige qui fond dans ta main, tu fais des rosées aux fleurs du chemin ! Et tu chantes sur la route (fauvette, écoute !) une si douce chanson (écoute, pinson !) que j'ai ramassé ta voix, ta voix sur la route, pour en faire des vers d'espoir !

Le long des champs d'or, où l'Eté se pâme (bonjour, maïs d'or, luzerne et sésame !), le long des champs d'or, de ta coiffe rouge, et d'un autre encor, tu fais des pavots aux

blés des champs d'or! Et tu chantes sur la route (cigale, écoute!) une si tendre chanson (écoute, grillon!) que j'ai ramassé ta voix, ta voix sur la route, pour en faire des vers d'amour!

Le long des bois roux, où l'Automne pleure (bonsoir, le vieux houx, l'yeuse qui leurre!), le long des bois roux, du deuil de ta robe tu fais des bruits doux et des feuilles mortes pour les arbres roux! Et tu chantes sur la route (Mystère, écoute!) une si triste chanson (écoute, Frisson!) que j'ai ramassé ta voix, ta voix sur la route, pour en faire des vers d'oubli!

Le long des champs blancs, où l'Hiver s'allonge (adieu, jeux troublants et les chers mensonges!), le long des champs blancs, ta pâleur défunte, en plis longs et lents, met plus de linceul aux pâles champs blancs! Et

tu chantes sur la route (Silence, écoute !) un chant si morne et si beau (écoute, Tombeau !) que j'ai ramassé la voix, la voix sur la route, pour en faire des vers qu'aucune oreille humaine n'entendra jamais !

MADELON MORD ET COLIN BAISE

L'Amour rencontre la Haine (plaisir d'amour, peine de haine !), la Haine rencontre l'Amour. « Bonjour, le roi ! — Bonjour, la reine ! — Que tu as de beaux habits ! — Que votre robe est vilaine ! » Peine de haine, plaisir d'amour !

L'Amour demande à la Haine (plaisir d'amour, peine de haine !), la Haine demande à l'Amour : « Eh ! dis donc, roi, — Eh ! dis donc, reine, — En quel cœur es-tu seigneur ? — En quel cœur est ton domaine ? » Peine de haine, plaisir d'amour !

L'Amour répond à la Haine (plaisir d'amour, peine de haine !), la Haine répond à l'Amour : « C'est, seigneur roi, — C'est, dame reine, — Dans le cœur de Madelon, — Dans le cœur de Madeleine. » Peine de haine, plaisir d'amour !

L'Amour demande à la Haine (plaisir d'amour, peine de haine !), la Haine demande à l'Amour : « Eh ! comment, roi, — Eh ! comment, reine, — Pouvons-nous loger tous deux — dans le cœur de Madeleine ? » Peine de haine, plaisir d'amour !

L'Amour répond à la Haine (plaisir d'amour, peine de haine !), la Haine répond à l'Amour : « C'est, seigneur roi, — C'est, dame reine, — qu'on voit dans le même pré, — L'ortie et la marjolaine ! » Peine de haine, plaisir d'amour !

L'Amour répond à la Haine (plaisir d'a-

mour, peine de haine !), la Haine répond à l'Amour : « C'est, seigneur roi, — C'est, dame reine, — Qu'on voit ramier et coucou — Boire à la même fontaine. » Peine de haine, plaisir d'amour !

L'Amour caresse la Haine (plaisir d'amour, plaisir de haine !), la Haine caresse l'amour. « Vive le roi ! — Vive la reine ! — Madelon mord son mari ! — Colin baise Madeleine ! » Plaisir de haine, plaisir d'amour !

L'INNOCENCE DES QUATRE VENTS

Le vent du Nord dit au vent d'Ouest (soufflez, vents, en tempête, vents en tempête soufflez donc !), le vent du Nord dit au vent d'Ouest : « Il faut s'amuser, camarade ! A souffler seul on s'ennuie. Soufflons ensemble, si tu veux ! » L'autre répond : « Soufflons ensemble ! » Oh ! que de vaisseaux sur la mer !

Le vent d'Ouest dit au vent du Sud (soufflez, vents, en tempête, vents en tempête soufflez donc !), le vent d'Ouest dit au vent du Sud : « Amusons-nous de compagnie ! Il

faut faire enfin connaissance. Soufflons ensemble, si tu veux ! » L'autre répond : « Soufflons ensemble ! » Oh ! que de vaisseaux sur la mer !

Le vent du Sud dit au vent d'Est (soufflez, vents, en tempête, vents en tempête soufflez donc !), le vent du Sud dit au vent d'Est : « Embrassons-nous, nous sommes frères ! divertissons-nous en famille. Soufflons ensemble, si tu veux ! » L'autre répond : « Soufflons ensemble ! » Oh ! que de vaisseaux sur la mer !

Le vent d'Est dit au vent du Nord (soufflez, soufflez, vents, en tempête, vents en tempête soufflez donc !), le vent d'Est dit au vent du Nord : « Quoi ! tu m'oubliais, camarade ! soufflerai-je seul sous la pluie ! Attendez, attendez, je veux... » Tous répondent : « Soufflons ensemble ! » Oh ! plus un vaisseau sur la mer !

LES JAMBES DE LA TERRE ET DU CIEL

(RONDE)

« Lise, ôte ta jupe, eh ! Lise, ôte-la ! — Pourquoi l'ôterais-je, Passant que voilà ? Le mendiant garde ses nippes, et le marchand son balandrap. — C'est pour voir les jambes qu'il y a dessous. — Je ne l'ôterai, je le jure, que si ôte aussi la sienne la Dame du château. — Lise, ôte ta jupe, eh ! Lise, ôte-la ! — Apporte-moi donc la jupe de la Dame du château ! » La vieille à filer s'occupe, la vieille file et filera, caderiti, caderita, l'une ôte sa jupe, l'autre l'ôtera.

« Dame, ôte ta jupe, eh ! Dame, ôte-la !

— Pourquoi l'ôterais-je, Passant que voilà ? Le roitelet garde sa huppe, et l'évêque son falbala. — C'est pour voir les jambes de Lise mon cœur. — Je ne l'ôterai, je le jure, que si ôte aussi la sienne la Reine du royaume. — Dame, ôte ta jupe, eh ! Dame, ôte-la ! — Apporte-moi donc la jupe de la Reine du royaume ! » La vieille à filer s'occupe, la vieille file et filera, caderiti, caderita, l'une ôte sa jupe, l'autre l'ôtera.

« Reine, ôte ta jupe, eh ! Reine, ôte-la ! — Pourquoi l'ôterais-je, Passant que voilà ? Le pape garde sa tiare, et l'empereur son globe d'or. — C'est pour voir les jambes de Lise et d'une autre. — Je ne l'ôterai, je le jure, que si ôte aussi la sienne la Vierge du Paradis. — Reine, ôte ta jupe, eh ! Reine, ôte-la ! — Apporte-moi donc la jupe de la Vierge du paradis ! » La vieille à filer s'occupe, la vieille file et filera, caderiti,

caderita, l'une ôte sa jupe, l'autre l'ôtera.

« Vierge, ôte ta jupe, eh ! Vierge, ôte-la ! — Pourquoi l'ôterais-je, Passant que voilà? Le Saint-Esprit garde ses ailes, et Dieu le Père son manteau. — C'est pour voir nu-jambes Lise, la Dame et la Reine. — Je ne l'ôterai, je le jure ! car si tu voyais sans jupe la Vierge du paradis... — Vierge, ôte ta jupe, eh ! Vierge, ôte-la ! — ... jamais plus tu ne voudrais, non, jamais, voir d'autres jambes ! » La vieille à filer s'occupe, la vieille file et filera, caderiti, caderita, l'une ôte sa jupe, l'autre l'ôtera. »

LE MEILLEUR CONSEIL

Ermite, ermite, bon ermite ! voici du lait et du pain frais (l'alouette s'éveille en la fraîcheur des prés !). Conseille-moi, vieil homme sage. O savant qui sais toutes choses, dis-moi notre meilleur destin ?

L'ermite dit :

— Bois le matin.

Ermite, ermite, bon ermite ! voici du lait et du pain frais (le rossignol d'amour pleure dans la forêt !). J'ai tant bu, que le cœur me faille. O savant qui sais toutes choses, conseille-nous un paradis ?

L'ermite dit :

— Aime à midi.

Ermite, ermite, bon ermite ! voici du lait et du pain frais (la corneille croasse au profond des cyprès !). J'ai tant aimé, mon cœur se brise... Conseille la meilleure chose, hôte savant de l'antre noir ?

L'ermite dit :

— Crève ce soir.

LE FEUILLET D'UN LIVRE

La ville énorme, là-bas, noire et rouge, en de prodigieux tumultes, grouillait, brûlait, flambait, sous le ciel noir, à peine plus immense qu'elle, et tout rayé de boulets rouges ! De la terrasse lointaine, dressée en face de l'horizon, et surplombant toute la vallée, je regardais flamber la ville où haletait l'agonie effrayante de la guerre civile ; et les incendies flottaient comme d'éblouissants et épouvantables drapeaux. A cette heure s'achevaient en désastre, et les rêves des utopistes, et les espoirs des misérables, et les revendications armées, et tout le suprême

effort d'un peuple! Heure, glorieuse et sinistre, à jamais inoubliée, — inoubliable! Je regardais, consterné, cette catastrophe. Parmi le vent qui soufflait de la ville vers les hauteurs, une petite chose vague, instable, palpitante à peine, hésitante, plana au-dessus de ma tête, plana longtemps, descendit, peu à peu, s'abattit sur le sable, légère, à mes pieds. Je me penchai. C'était, toute brûlée, et roussie, et recroquevillée, mais, par un miracle, entière, avec toutes ses lettres noires, qui subsistaient, visibles, une page, la page d'un livre, envolée de quelque bibliothèque en flamme... Elle était venue tomber ici, portée dans le vent. Agenouillé, je la regardai de tout près. Sous le reflet des fenêtres voisines, on distinguait encore, presque nettement, surtout au bas de la page, des caractères... je lus « *inclyta venustas* »... quelque fragment d'un vers... Quoi! de l'énorme effondrement de tant de choses,

cette parole s'était évadée, se posait là, persistait ! Mais, d'un doigt maladroit, je touchai la feuille. Elle s'effrita, s'éparpilla, moins que de la cendre, s'évanouit... La Beauté même n'était plus.

TABLE DES MATIÈRES

IMAGERIE CHANTANTE

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. Majesté et L. Bouchardeau.


a39003 002137676b